Table des matières tome 2

6. Langue, parole et traduction. 3
7. Identité, appartenance et exil 43
8. Société, foi et humanisme 77
9. Patriotisme et dignité. 125
10. Le droit international à l'épreuve. 195
11. Écrire au gré de ses humeurs 223
12. Mille et un regards 267





Sixième déambulation

Langue, parole et traduction

« La langue est une mer où nagent nos pensées les plus secrètes. »

Victor Hugo



Table des matières *sixième déambulation*

Langue et langage : l'art subtil de la diplomatie 6
Mille et un mots seraient insuffisants pour dire l'amour 9
Non, l'arabe n'est pas la langue de colonisateurs 12
La langue arabe 14
Je t'aime, ô ma langue arabe 16
La puissance d'un instant. La magie d'une langue 18
Paroles de linguiste 20
Sur la question d'une « traduction exacte » : une mise au point utile 22
Les chevaux et leur importance chez les Arabes 24
Le langage, une arme de construction massive. Soignons notre langage quotidien 28
Le langage politique ou l'ambiguïté au service de la manipulation. 30
Dictionnaire du Coran 34
À Nja Mahdaoui, lorsque les lettres se mirent à danser.... 36
Les mots qui sauvent et les mots qui tuent 38



Langue et langage :
l'art subtil de la diplomatie

On me dit que Zelensky parle parfaitement l'anglais. Certes, il s'exprime avec aisance, mais l'anglais n'est pas sa langue maternelle. Or, au-delà de la simple compétence linguistique, c'est la maîtrise du langage diplomatique qui fait la différence dans un entretien entre chefs d'État. Et sur ce point, en tout cas lors de cette rencontre désormais historique avec Trump, il a clairement péché.

La diplomatie ne repose pas uniquement sur le choix des mots, mais aussi sur l'attitude, la gestuelle, le ton et la manière dont un message est formulé. Dans mon domaine, nous parlons de « pesée des mots » : chaque terme a un poids, une portée explicite et implicite, et il doit être manié avec précaution. À un tel niveau de dialogue, chaque formulation est scrutée, interprétée et peut influencer le cours d'une discussion bien au-delà de son sens littéral.

Dans le cas de cet entretien au bureau ovale, avorté entre Trump et Zelensky, ni l'un ni l'autre ne semblaient accorder à cette pesée des mots l'attention qu'elle mérite. Trump, coutumier des formules abruptes, a réagi avec l'impulsivité qu'on lui connaît. Zelensky, lui, privé de l'assistance d'un interprète, a probablement manqué de nuances et d'ajustements dans ses propos, ce qui a contribué à la montée de tension.

L'interprète : plus qu'un traducteur, un médiateur

C'est précisément là qu'intervient le rôle fondamental des interprètes dans la diplomatie internationale. Contrairement à une idée reçue, un interprète ne se contente pas de traduire des mots : il en évalue le poids, en module la portée et en restitue toute la charge diplomatique. Il est une interface qui permet d'éviter les incompréhensions culturelles, de désamorcer les maladresses linguistiques et d'assurer que le message d'un dirigeant est reçu comme il doit l'être.

Un texte pour les linguistes, pas pour les polémistes

J'observe que les réactions à mon texte précédent sont largement imprégnées d'émotivité et de parti pris, chacun cherchant à défendre soit Trump, soit Zelensky. Pourtant, mon propos ne relevait ni du commentaire politique ni de l'opinion partisane. Mon analyse s'adresse avant tout aux spécialistes du langage et de la communication diplomatique, à ceux qui comprennent qu'au plus haut niveau des relations internationales, chaque mot compte, chaque nuance peut faire la différence et chaque malentendu peut avoir des conséquences majeures.

Dans l'ombre des grands sommets internationaux, ce ne sont pas seulement les discours officiels qui façonnent l'histoire, mais aussi la manière dont ils sont formulés, traduits et interprétés. Ceux qui maîtrisent véritablement l'art du langage diplomatique savent que leur rôle dépasse celui de simples locuteurs : ils sont les gardiens d'un équilibre fragile où chaque mot peut peser sur le destin des nations.

L'écart entre l'échange direct et la finesse diplomatique

Prenons un exemple concret tiré de cet entretien historique entre Trump et Zelensky :

Échange brut :
- Trump : sans notre aide, vous auriez tenu deux semaines tout au plus.
- Zelensky : oui, c'est ça, deux semaines… Pourquoi pas trois jours, tant qu'on y est ?

Un dialogue qui, par son ton abrupt et teinté de sarcasme, ne pouvait qu'attiser la tension. Une reformulation en langage diplomatique aurait permis d'éviter cette escalade tout en préservant le message de chacun :

Version diplomatique :
- Trump : sans notre aide, Monsieur le Président, vous conviendrez que votre armée aurait rencontré de très grandes difficultés à résister à la puissance de votre grand voisin.



- Zelensky : votre aide, Monsieur le Président, associée au courage de nos vaillants soldats, nous a été d'un immense secours, et nous vous en remercions très sincèrement. Elle nous sera encore plus précieuse à l'avenir, car un grand peuple tel que le vôtre ne saurait nous abandonner en ces temps décisifs.

Dans la première version, le ton tranchant risque de froisser et d'entraîner une réaction défensive. Dans la seconde, chaque mot est pesé, transformant un échange potentiellement conflictuel en un dialogue constructif où chacun préserve son honneur tout en défendant ses intérêts.

C'est précisément là que réside l'essence du langage diplomatique : non pas masquer la vérité, mais la formuler de manière à maintenir le dialogue et à favoriser la coopération, même en période de tensions.

3 mars 2025

Mille et un mots seraient insuffisants

pour dire l'amour

Les sentiments sont des souffles invisibles, des vibrations de l'âme qui nous traversent sans prévenir. Ils naissent parfois d'un simple regard, d'un reflet dans l'eau, d'une voix qui vibre, d'un parfum. Tantôt légers comme le battement d'ailes d'un oiseau à l'aube, tantôt puissants comme les marées qui bousculent le rivage de notre être, ils s'imposent à nous, indomptables, mystérieux.

Mais comment dire ce que l'on ressent vraiment ? Comment enfermer dans les étroites syllabes de j'aime ou j'admire ces frissons profonds, ces élans qui nous emportent au-delà des mots ? Le langage courant, rapide et pressé, érode la subtilité des émotions comme le vent efface les traces sur le sable. Trop de cœurs vibrants s'expriment avec des mots trop pauvres. Trop de nuances s'éteignent faute de langage pour les accueillir.

Je me souviens, adolescent, d'un professeur d'arabe qui nous avait demandé d'écrire un paragraphe de dix lignes. Puis, au lieu de ramasser nos copies comme à l'accoutumée, il nous demanda de réécrire le même texte, mais cette fois en y ajoutant nos sentiments. Il annonça que le nombre de versions compterait pour la note. Je n'ai jamais plus su me contenter d'un seul paragraphe. Depuis, je cherche, je tâte, je corrige — non pour plaire, mais pour approcher ce qui vibre en moi.

Il est pourtant des langues qui, depuis des siècles, ont appris à écouter le cœur humain avec plus d'attention. L'arabe en est une — langue d'amour, de poésie et de feu. Elle a su ciseler, comme un orfèvre de l'âme, les quatorze pierres précieuses d'une gradation de l'amour, allant du simple émoi au vertige absolu.

Cette échelle n'est pas un dictionnaire. Elle est un poème. Un voyage intérieur. Une carte secrète pour explorer les terres incertaines des sentiments.

Elle invite chacun à reconnaître dans ces noms un reflet de ce qu'il vit, de ce qu'il a perdu, de ce qu'il espère. Et peut-être, à travers eux, apprendre à mieux aimer.

Les quatorze degrés de l'amour en langue arabe :

1. Al-Hawā (الهوى) – L'inclination de l'âme vers le désir.
Frisson léger, presque imperceptible, quand un regard frôle un autre pour la première fois.

2. As-Sabwah (الصبوة) – L'insouciance de la jeunesse et les plaisirs de la séduction.
Le jeu naïf du sourire offert trop vite, le plaisir de plaire sans promesse.

3. Ash-Shaghaf (الشغف) – La passion ardente qui entoure le cœur.
La brûlure douce qui fait d'un mot la seule musique qu'on veut entendre.

4. Al-Wajd (الوجد) – La pensée constante de l'être aimé, mêlée de mélancolie.
L'absence qui persiste même en sa présence, souvenir mordant comme une chanson triste.

5. Al-Kalaf (الكلف) – Une passion intense mêlée de tourments.
L'âme ravie et rongée tout à la fois, ivre d'attente et d'inquiétude.

6. Al-'Ishq (العشق) – Un amour excessif et profond.
L'abandon total, le cœur livré sans condition, comme respirer.

7. An-Najwā (النجوى) – La brûlure intérieure causée par l'amour ou la tristesse.
La fièvre douce et secrète, braise sous la peau.

8. Ash-Shawq (الشوق) – Le désir intense et l'attraction irrésistible.
La tension dans chaque fibre, la soif d'une présence qui manque comme l'air.

9. Al-Waṣb (الوصب) – La douleur émotionnelle née de l'amour.
La fatigue de l'attente, les jours qui s'étirent, la peine qui se glisse dans les gestes simples.

10. Al-Istikānah (الاستكانة) – L'état de soumission et d'humilité dans l'amour.
Baisser les armes, aimer même dans le silence ou l'indifférence.

11. Al-Wudd (الود) – Un amour pur, sincère, empreint de douceur.
La tendresse qui ne cherche rien, qui veille comme une main posée sur le front.

12. Al-Khullah (الخلة) – Un amour absolu et exclusif.
Reconnaître en l'autre une part de soi que nul ne pourra remplacer.

13. Al-Gharām (الغرام) – Un attachement si fort qu'il est impossible de s'en libérer.
La chaîne invisible que l'on choisit de ne pas briser, même quand elle fait mal.

14. Al-Hiyām (الهيام) – Le degré suprême, la folie passionnelle.
Se perdre sans retour, guidé seulement par la soif de l'autre.

Conclusion

Aimer, en arabe, ne se résume jamais à un seul mot. Chaque battement, chaque doute, chaque extase ou renoncement a son nom, son éclat. Ces quatorze noms sont autant de miroirs tendus à notre humanité fragile. Peut-être ne saurons-nous jamais où nous situer sur cette échelle, mais en la lisant, un peu de notre propre histoire nous revient, plus claire, plus belle, plus vraie.

6 avril 2025



Non, l'arabe n'est pas la langue de colonisateurs

Un interlocuteur me demande pourquoi on ne parle l'arabe ni au Brésil, ni aux États-Unis, ni au Mexique. Je lui tiens cette réponse qui se veut générale et qui ferme définitivement ce débat qui a trop duré à mon sens.

On ne parle pas arabe...

Parce que ces pays n'appartiennent pas et n'ont pas appartenu à la zone géographique de l'expansion de la langue arabe et de l'islam à cette époque. Quant au temps présent, le Brésil que vous citez a pour langue officielle le portugais. Pourtant ce grand pays sud-américain indépendant depuis deux siècles compte 212 millions d'habitants et le Portugal son ex-puissance colonisatrice 10 millions seulement. Qu'est-ce qui empêche ce géant territorial et démographique de se débarrasser du portugais et de revenir à l'une de ses langues originelles?

Parce qu'il y a trouvé un intérêt majeur et qu'on ne remplace pas une langue par une autre au gré de ses humeurs ou de son esprit de vengeance.

En fait les langues progressent et se propagent en fonction de leur propre dynamique. La force seule de l'occupant est tout à fait insuffisante pour répandre une nouvelle langue dans un pays conquis. Il lui faut PLUS. Beaucoup plus. Il lui faut une langue qui dispose d'un certain nombre d'atouts: souplesse, abondance de mots, de synonymes, d'antonymes, de plénitude de mots et d'expressions pour pouvoir dire la même chose de différentes façons, avec des nuances et de la finesse.

Il lui faut une langue qui possède une capacité d'évolution et d'adaptation à son environnement humain. Une langue plus attractive que la sienne sur le plan phonétique et phonologique. Une langue riche en écrivains, en poètes, en hommes de lettres, de sciences, de grammaire, de philosophie, d'astronomie, de géographie, de mathématiques, etc.



Une langue qui évolue avec le temps, qui est ouverte au progrès. Enfin une langue adoptable et assimilable par les populations auxquelles elle désire plaire et qui vont la préférer à leur propre langue, non pas sous la menace de l'occupant et du colon ni par snobisme mais pour sa facilité d'utilisation et de communication.

En un mot une nouvelle langue c'est comme un mariage d'amour pour un peuple.

Voilà pourquoi la langue arabe a supplanté toutes les autres langues dans les régions où elle s'est répandue et prospère encore depuis quatorze siècles sans craindre d'avoir la moindre rivale.

En Tunisie nous avons épousé la langue arabe par amour et pour l'éternité.

Fin de ce débat. Tout à été dit.

11 septembre 2022

La langue arabe

Nous ne partageons pas que la langue arabe (reconnue du reste dès la création des Nations unies comme une des cinq langues fondatrices de l'ONU). Nous partageons aussi une histoire, des coutumes, des habitudes, des traditions, et des frontières plus que millénaires qui s'étendent de l'Atlantique au golfe persique. Les liens qui nous unissent sont nombreux, anciens et solides plus que ceux qui unissent les Européens entre eux. La langue arabe n'est pas un leurre c'est une réalité tangible qui participe à la culture mondiale par des millions d'ouvrages dans tous les domaines. Ce n'est pas le cas du berbère ni des autres anciennes langues d'Afrique du Nord. La langue arabe s'est imposée par sa souplesse, sa richesse de vocabulaire, ses capacités à exprimer les nuances, les diverses formes des langages, les terminologies scientifiques dans des domaines aussi variés que l'astronomie, les mathématiques, la médecine, l'architecture, les arts, la littérature, la poésie, la philosophie, les sciences naturelles.

Elle était donc supérieure aux autres langues qui coexistaient avec elle à cette époque. C'est la raison pour laquelle elle les a submergés puis supplantés.

Nous constatons le même phénomène actuellement pour l'anglais par rapport à l'italien ou même le français. Les pays anglo-saxons n'imposent pas leur langue par la force militaire, mais par la propagation de leurs sciences et inventions. Tout comme les Arabes dans leurs conquêtes foudroyantes au VII siècle. Un exemple au hasard: l'Afrique subsaharienne est indépendante depuis longtemps maintenant et pourtant c'est l'anglais ou le français qui domine. Pourquoi pas le Wolof ou le Kiswahili ? Ou autre ?

Rappelons encore que l'empire français, dans son apogée, aussi bien dans les pays du Levant que chez nous au Maghreb, n'a pas réussi à faire disparaître la langue arabe malgré le rayonnement du français dans le monde et l'occupation de nos pays.

Pourquoi ? Parce que la langue arabe est restée puissante et tirait sa force et sa résistance de la grande civilisation à laquelle elle est attachée.

Regardez le Québec malgré l'hégémonie militaire, économique et linguistique des Anglosaxons, la langue française a résisté victorieusement à l'anglais. Pourquoi ? Parce qu'elle a un support formidable qui est le rayonnement du français dans le monde. Nous avons la chance d'avoir et d'hériter une langue belle, magnifique, riche et pratiquée par plus de quatre cents millions de locuteurs dans plusieurs pays riches. Une langue reconnue par les grandes puissances dans un siècle où bien des langues disparaissent de la scène mondiale.

Notre langue arabe comme notre pays sont des bijoux que l'Histoire nous a légués ; prenons plutôt soin d'eux au lieu de les dénigrer.

Bonne fin de journée cher compatriote.

17 décembre 2021



Je t'aime, ô ma langue arabe

La langue arabe est l'une des plus belles langues au monde grâce à sa flexibilité et à sa douceur. C'est une langue qui fait danser les mots avec une élégance raffinée, et se distingue par sa qualité et son éloquence sublime. Chaque mot en elle porte un poids particulier, et un impact particulier qui reflète la joie de la créativité linguistique. Elle ressemble à un spectre dansant avec la brise, et à la lumière qui baigne l'homme chaque matin.

À travers ses mots suaves, la vie se transforme en une épopée poétique, incitant l'homme à se lever et à entreprendre le voyage de l'existence. Celui qui s'immerge dans la beauté de la langue arabe, la vie ne s'arrête pas pour lui, mais l'attend à bras ouverts pour l'enlacer, et le caresser sur ses joues comme l'ombre de la brise et la lumière du lever du jour.

Tout comme les oiseaux planent librement dans le ciel, les mots célèbrent les souffles de la vie, et jouent des airs de la création avec le rythme divin. Ils oscillent entre les roses du matin, contemplent les couleurs de la lumière dans tout ce qui les entoure, laissant leurs belles empreintes dans l'âme et le cœur, tandis que leurs mots voyagent à travers les champs, embrassant les plus pures émotions de l'éloignement et celles des joies des retrouvailles.

En plus de la beauté de la langue arabe et de sa profondeur poétique, cette langue porte en elle une histoire millénaire et une grande civilisation. Ce ne sont pas juste des lettres et des mots, mais une incarnation de l'identité, de l'appartenance, reflétant les valeurs de la patrie, de la loyauté, et de la liberté.

La langue arabe lie les générations et les cultures, leur conférant un pouvoir inégalé pour transmettre des significations et des émotions de manière impactante et profonde.

Apprendre et comprendre cette langue signifie accéder à un trésor de sagesse et de connaissance accumulées à travers les âges. C'est une langue comparable à un arbre géant, étendant ses branches sur les cinq continents, dans toutes les directions, absorbant les eaux du savoir et de l'histoire de tous les océans, pour fleurir avec éclat et de l'excellence. À travers elle, nous pouvons voir l'influence des écrivains et philosophes arabes sur les pensées du monde et sur son héritage spirituel et intellectuel.

C'est la langue par excellence du mot, de la lettre et de la rime. Elle mêle beauté et force, génie et profondeur, pour créer un tableau inspirant et optimiste dans les cœurs des humains. La langue arabe n'est pas juste un moyen de communication, c'est un voyage culturel et spirituel qui illumine le chemin des chercheurs de beauté et de sens profond dans le monde des mots et des idées.

Ainsi, entre les éclats des mots arabes envoûtants, et parmi les pages de l'histoire magnifique, nous nous trouvons immergés dans la beauté et la profondeur de sa diction. Ce ne sont pas juste des lettres alignées sur du papier, mais un monde de beauté et de sagesse reflétant un patrimoine culturel et spirituel incomparable dans le monde entier.

Continuons d'embrasser les mots arabes avec amour et fierté, pour qu'ils restent une source d'inspiration et de fierté pour nous et pour nos futures générations.

13 juin 2024

La puissance d'un instant

La magie d'une langue

Il est des moments dans une vie que l'on croit enfouis, puis qui ressurgissent avec une force inouïe, ravivant des émotions que l'on pensait ne plus jamais ressentir. Aujourd'hui, à 80 ans, j'ai revécu l'un de ces instants inoubliables.

En parcourant les réseaux sociaux, je suis tombé sur un extrait d'un discours du président Anouar el-Sadate, prononcé lors de la reconquête du Sinaï en 1973.



Ce même discours que j'avais eu l'honneur, des décennies plus tôt, d'interpréter en direct pour la télévision belge.

En quelques secondes, j'ai été transporté dans le passé, dans cette cabine vitrée où chaque mot pesait son poids d'Histoire, où chaque phrase était une flamme portée par l'éloquence magistrale d'un chef d'État.

L'arabe, cette langue d'une richesse infinie, se déployait alors dans toute sa splendeur, avec sa profondeur, sa souplesse, son pouvoir évocateur. Ceux qui ne la connaissent pas ne peuvent imaginer l'émotion qu'elle procure lorsqu'elle est maniée avec justesse, lorsqu'elle défend un droit légitime, lorsqu'elle porte la voix d'un peuple et d'une cause. Ce jour-là, j'étais plus qu'un interprète : j'étais un passeur de sens, un témoin privilégié d'un moment qui allait marquer l'Histoire.



Aujourd'hui, en ce mois de Ramadan, je mesure la chance que Dieu m'a donnée d'avoir pu, tout au long de ma carrière, prêter ma voix à mes hommes d'état, d'avoir traduit leurs discours pour qu'ils soient entendus aux quatre coins du monde. Et en revivant cette émotion si forte, je me surprends à rêver : si je pouvais ne serait-ce qu'un instant, remonter le temps, reprendre place dans ma cabine d'interprète, ajuster mon casque, inspirer profondément et, une fois encore, laisser résonner ces mots qui m'ont tant bouleversé...

Certains souvenirs ne s'effacent jamais. Ils dorment en nous, et parfois, ils se réveillent pour nous rappeler la grandeur des instants que nous avons la chance de vivre au service de notre peuple.

15 mars 2025

Paroles de linguiste

Les réseaux sociaux sont devenus le terrain de jeu favori des détracteurs de tous gabarits. Il est devenu crucial pour moi de démystifier les préjugés qu'ils propagent souvent impunément. Trop souvent, je vois des attaques acerbes contre la culture arabe, visant à la dénigrer dans son intégralité : coutumes, croyances, langue et histoire.

Une des dernières attaques que j'ai rencontrées prétendait que le mot arabe « شماتة », signifiant se délecter du malheur d'autrui, n'existe, en un seul mot, que dans la langue arabe. Dans toutes les autres langues, prétendent-ils, il faut une phrase entière pour rendre le même sens. C'est une affirmation fausse et profondément erronée. De plus, elle n'est pas dénuée d'arrière-pensées politiques diffamatoires.

Ceux qui propagent de telles idées empoisonnées ne semblent pas avoir exploré au-delà de leurs maigres connaissances linguistiques. S'ils avaient simplement pris le temps de regarder au-delà de leurs périmètres étroits, ils auraient reçu en plein visage un démenti cinglant à leur discours de haine : L'équivalent du mot arabe « شماتة » en allemand, par exemple, c'est « Schadenfreude ». Mais ce n'est pas tout. Dans d'autres langues également, le concept de « Schadenfreude » trouve son équivalent, prouvant ainsi que ce n'est pas un phénomène unique à la langue arabe. En italien, en espagnol, en russe, en portugais, en chinois et même en irlandais, il existe des termes qui expriment ce sentiment de manière concise et claire. Ces mots transcendent les barrières linguistiques pour illustrer que la joie face aux malheurs d'autrui est un concept universel, bien loin de l'idée erronée selon laquelle il n'existe que dans une seule langue... l'arabe de préférence, cible de toutes les fléchettes empoisonnées dans une période où nos territoires et notre souveraineté sont l'objet de convoitises.

Comme par hasard. Forcément, les futurs envahisseurs ont besoin de « coup de mains de l'intérieur ». Il est temps de mettre fin à la propagation de fausses informations et de reconnaître que notre langue arabe doit être défendue bec et ongles contre ses

détracteurs qui ne connaissent aucune limite à leur travail de sape et de destruction.

Voici, pour les incrédules et éternels démobilisateurs de leur propre peuple, une petite liste des traductions du mot « Schadenfreude » dans différentes langues :

• Allemand : « Schadenfreude »
• Italien : « gioia maligna »
• Espagnol : « alegría malévola »
• Russe : « злорадство » (zloradstvo)
• Portugais : « felicidade malévola »
• Chinois : « 幸灾乐祸 » (xìng zāi lè huò)
• Irlandais : « deargbhréag »

Etc...

20 mai 2024



Sur la question d'une « traduction exacte » :

une mise au point utile

Une amie a récemment partagé un adjectif en arabe tunisien, sollicitant sa traduction en français. Les propositions ont été nombreuses, variées. En tant qu'ancien professeur de traduction et d'interprétation, permettez-moi d'apporter une précision essentielle, qui vaut bien au-delà de ce seul exemple.

Un mot isolé ne se traduit pas sans risque. Toute unité lexicale, notamment un adjectif, n'acquiert son sens plein que dans son contexte d'énonciation. Hors contexte, les significations prolifèrent, et la traduction devient spéculative. Ce n'est qu'une fois le mot intégré dans une phrase complète, avec ses rapports syntaxiques, son registre et son intention discursive, qu'il devient possible de proposer une équivalence fonctionnelle et sémantiquement adéquate.

La traduction ne consiste pas à substituer un mot par un autre. Elle repose sur des principes de transposition linguistique, culturelle et situationnelle. Les mots sont des entités mobiles ; leur signification est tributaire du discours dans lequel ils s'inscrivent.

En l'absence de contexte, on peut bien sûr se référer à un dictionnaire, mais il ne s'agit alors que d'un outil de repérage — utile mais limité. Il convient donc d'encourager une habitude réflexive : toujours replacer un mot dans sa dynamique phrastique avant de prétendre en extraire une traduction « exacte ».

Prenons un exemple en français : le mot « simple ». Dans « c'est un homme simple », il signifie modeste, sans prétention. Dans « c'est un simple homme », il suggère cette fois une forme de banalité, d'insignifiance. Même mot, mais deux sens distincts, générés uniquement par sa position dans la phrase.



Autre exemple, tiré de l'arabe tunisien : le mot « yezzi » (يِزِّي). Il signifie littéralement « assez ». Mais dans le contexte d'une salle de classe, il peut exprimer un ordre : « silence ! ». Lorsqu'il est prononcé au cours d'un débat animé, il prend le sens de « stop ! » ou « ça suffit ! ». Un seul mot, plusieurs interprétations — déterminées exclusivement par le contexte d'énonciation.

Voilà pourquoi, en traduction, la justesse ne naît jamais de l'isolement d'un mot, mais de sa mise en situation. La fidélité au sens n'est pas affaire de dictionnaire, mais d'écoute, d'analyse et de discernement.

* Extrait d'un de mes cours sur la traduction raisonnée.

8 avril 2025

Les chevaux et leur importance chez les Arabes

Les chevaux occupent une place majeure dans la culture arabe. Depuis des milliers d'années jusqu'à aujourd'hui, le statut d'un propriétaire était souvent lié à la qualité de ses chevaux. Cette passion pour les chevaux a conduit les Arabes à leur donner de nombreux noms, certains décrivant leur âge, d'autres leurs capacités physiques ou traits de caractère. L'origine et le type du cheval influencent également son appellation. Cet article explore les principaux noms attribués aux chevaux arabes de pure race.

Noms des chevaux arabes en fonction de leur âge

Les chevaux portent différents noms selon leur stade de développement. Voici les principaux termes utilisés :

1. Mouhr (المُهر) : Terme désignant le poulain nouveau-né. « Mouhr » désigne un mâle, tandis que « Mouhra » (مهرة) est utilisé pour une femelle.

2. Foulou (الفُلو) : Cheval âgé de moins de 3 ans.

3. Hawli (حَولي) : Cheval ayant atteint l'âge d'un an.

4. Jadha' (جَذَع) : Cheval de deux ans.

5. Thinya (ثَنيا) : Cheval de trois ans. Les chevaux de cet âge, ainsi que ceux d'un et deux ans, sont encore parfois appelés « Foulou » ou « Foulwa ».

6. Rabi' (رَباع) : Cheval de quatre ans.

7. Qadiḥ (قادح) : Cheval âgé de 5 à 8 ans.

8. Mudhakka (مُذَكّى) : Cheval âgé de plus de 14 ans, considéré comme un vieux cheval.

Noms des chevaux arabes selon leur sexe

De la même manière que leur âge, les chevaux ont des noms spécifiques selon leur sexe :

1. Hisan (الحصان) : Désigne un cheval mâle non castré, âgé de plus de 3 ans.

2. Faris (الفرس) : Terme général qui peut désigner aussi bien un cheval mâle qu'une femelle. Cependant, il est souvent utilisé à tort pour désigner uniquement les juments.

3. Farsah (الفرسة) : Terme spécifique pour une jument âgée de plus de 3 ans.

4. Khayl (الخيل) : Terme collectif désignant l'ensemble des chevaux, quel que soit leur âge ou leur sexe. Il n'a pas de singulier.

5. Fahl (الفحل) : Désigne un étalon adulte, utilisé pour la reproduction en raison de ses qualités génétiques. Il est aussi appelé « Talouqah » (الطلوقة).

6. Jawad (الجواد) : Synonyme du mot « Hisan » (cheval).

Noms des chevaux arabes selon leur origine et leur lignée

Certains chevaux portent des noms liés à leur ascendance et à la pureté de leur sang :

1. Le cheval castré (الحصان المخصي) : Terme général désignant tout cheval mâle ayant été castré.

2. Al-'Atiq (العتيق) : Désigne un cheval pur-sang arabe, issu de parents eux-mêmes de pure race, sans mélange.

3. Al-Khariji (الخارجي) : Cheval montrant des caractéristiques d'un pur-sang arabe, mais dont la lignée est incertaine.

4. Al-Hajin (الهجين) : Cheval issu d'un père arabe pur-sang et d'une mère étrangère.

5. Al-Muqrif (المقرف) : Cheval issu d'une mère arabe pur-sang et d'un père étranger.

6. Al-Baradhun (البرذون) : Cheval de race totalement étrangère, sans aucune ascendance arabe.

Certains de ces termes sont relativement récents en raison du développement des croisements entre races.

Noms des chevaux arabes selon leur apparence et leur tempérament

Les Arabes attribuaient également des noms aux chevaux en fonction de leurs caractéristiques physiques et de leur personnalité. Ces termes étaient principalement utilisés pour les chevaux de pure race :

1. At-Tarf (الطّرف) : Cheval longiligne et d'apparence noble.

2. Al-Lahmoum (اللهموم) : Cheval rapide, patient et de bonne humeur.

3. Al-'Anjouj (العنجوج) : Cheval bien bâti, élégant et de grande taille.

4. Al-Hadloul (الهذلول) : Cheval robuste et élancé.

5. Adh-Dhayyal (الذّيال) : Cheval possédant une longue queue.

6. Al-Haykal (الهيكل) : Cheval de grande stature et au physique impressionnant.

7. An-Nahd (النهد) : Cheval musclé et puissant.

8. Al-Jarsh'a (الجرشع) : Cheval à la cage thoracique large et aux côtes bien développées.

9. Al-Bahr (البحر) : Cheval endurant, capable de courir longtemps sans se fatiguer.

10. Al-Masoum (المسوم) : Cheval doté de marques distinctives uniques.

11. As-Sabih (السابح) : Cheval qui tend ses antérieurs en avant lors de la course.

12. Al-Mutahim (المطهم) : Cheval à la silhouette parfaite, bien proportionné, avec un bon écartement des jambes.

13. Al-Jamouh (الجَموح) : Cheval énergique, rapide et transpirant beaucoup.

14. Ash-Shatb (الشطب) : Cheval à la tête et aux joues bien définies.

15. Al-'Atiq et Al-Jawad (العتيق والجواد) : Cheval de noble lignée et au tempérament distingué.



16. At-Tamouh (الطموح) : Cheval vif, au regard perçant et à la posture fière.

17. As-Sakb (السكب) : Cheval léger mais très rapide.

Conclusion

Les chevaux arabes de pure race portent des noms qui racontent leur histoire, leur ascendance, leur âge et leurs qualités physiques et morales. La richesse du vocabulaire arabe témoigne de l'importance accordée à ces nobles créatures dans la culture et la tradition arabes.

5 avril 2025



Le langage, une arme de construction massive

Soignons notre langage quotidien

Le langage est bien plus qu'un simple outil de communication : il est le reflet de notre pensée, l'écho de nos intentions et le pont qui nous relie aux autres. Trop souvent, pourtant, nous le laissons se durcir, s'appauvrir, se charger d'une agressivité inutile, comme si la violence des mots pouvait renforcer la justesse d'une idée. Mais est-ce vraiment en haussant le ton que l'on convainc ? Est-ce en martelant nos opinions avec brutalité que l'on construit un dialogue fécond ?

Il suffit d'observer les échanges sur les réseaux sociaux pour mesurer l'ampleur du problème. Les débats y sont souvent marqués par l'animosité, la dérision, parfois même par l'invective. Pourquoi tant d'emportement, tant de rudesse, alors que l'on pourrait s'élever par la justesse du verbe et la force tranquille de l'argumentation ? Faut-il absolument crier pour être entendu ? Il semble parfois que la nuance soit perçue comme une faiblesse, que la modération soit un aveu d'impuissance, alors qu'elles sont, au contraire, les signes d'une pensée maîtrisée et d'une vision large.

Lorsqu'on défend une cause – qu'elle soit politique, sociale ou humanitaire –, la tentation est grande de répondre à l'injustice par l'indignation, et à l'hostilité par la colère. Mais si nous voulons rallier, convaincre, faire naître une prise de conscience chez l'autre, c'est un autre chemin qu'il faut emprunter.

Loin d'être un simple exercice de style, la précision du langage est une arme bien plus puissante que l'invective. Ce n'est pas en hurlant que l'on touche les cœurs et les esprits, mais en insufflant le doute, en éveillant la réflexion, en laissant à l'autre l'espace de comprendre et de se repositionner.

J'ai moi-même constaté, en écrivant pour défendre la cause palestinienne, combien certains médias cherchent davantage la véhémence que la profondeur. Comme si l'absence d'agressivité rendait un texte inaudible. Comme si l'on ne pouvait défendre une cause qu'en frappant du poing sur la table. Mais ce n'est pas ainsi que l'on bâtit une pensée forte, et encore moins un avenir commun. La vraie victoire ne réside pas dans la violence des mots, mais dans leur capacité à ouvrir des brèches dans les certitudes adverses, à semer le doute là où l'on croyait tout figé, à faire germer l'idée que d'autres voies sont possibles.

Soignons donc notre langage, non par simple souci d'élégance, mais parce qu'il est le socle de notre rapport au monde. Choisir les mots justes, c'est choisir l'apaisement sans renier la fermeté. C'est donner à nos idées une chance d'être entendues, comprises et, peut-être, adoptées. Dans un monde où les cris couvrent souvent la raison, faisons du langage un instrument de clarté, une passerelle entre les êtres, et non une arme de plus dans le vacarme ambiant.

4 mars 2025



Le langage politique ou l'ambiguïté

au service de la manipulation

Les mots ont un poids, et leur agencement dans une phrase peut en modifier profondément le sens. En politique et en diplomatie, cet art de la nuance linguistique est une arme redoutable, utilisée pour esquiver des responsabilités, orienter l'opinion publique et masquer des positions réelles derrière des formulations soigneusement calculées.

Un responsable politique peut ainsi donner l'illusion d'un engagement fort tout en s'assurant que son message reste assez flou pour ne pas le contraindre à des actions concrètes. C'est une stratégie efficace, qui repose sur la maîtrise subtile du langage et qui exploite l'inattention du public face aux détails grammaticaux et syntaxiques.

Des formulations qui trompent l'opinion

Prenons un exemple récent : la déclaration du président Emmanuel Macron concernant la situation au Proche-Orient. Il affirme : « Tout déplacement forcé ou annexion irait contre la perspective de la solution de deux États. »

Une telle phrase semble anodine, mais une lecture attentive révèle une stratégie rhétorique subtile. Plutôt que de condamner explicitement ces actes, le président se contente de constater qu'ils iraient à l'encontre d'une solution politique. Il ne dit pas que la France s'y oppose, ni qu'elle prendra des mesures si ces événements se produisent.

Une reformulation plus directe et sincère aurait été : « La France s'oppose à tout déplacement forcé ou annexion qui irait contre la perspective de la solution de deux États. »

La différence est majeure. Dans la première formulation, il s'agit d'un constat neutre, qui n'implique aucune action ni position ferme. Dans la seconde, l'opposition de la France est affirmée, ce qui engagerait la responsabilité politique du pays.

Un autre exemple illustre cette manipulation du langage : « J'ai appelé le Premier ministre israélien à mettre fin aux frappes sur Gaza et à revenir au cessez-le-feu que le Hamas doit accepter. »

Cette phrase est habilement construite. D'un côté, elle donne l'impression d'une prise de position en faveur de la cessation des bombardements, mais de l'autre, elle laisse entendre que le cessez-le-feu dépend avant tout du Hamas. Or, en réalité, ce cessez-le-feu avait déjà été accepté et signé sous l'égide des médiateurs internationaux et des États-Unis et il a été accepté par le Hamas qui l'a respecté en procédant aux échanges de prisonniers avant qu'Israël ne rompe unilatéralement l'accord. Une déclaration plus fidèle aux faits aurait été : « J'ai appelé le Premier ministre israélien pour lui dire que la France condamne les frappes sur Gaza et exige un cessez-le-feu que le Hamas a déjà accepté. »

Dans la formulation choisie par Macron, le verbe condamner est soigneusement évité, et l'inversion des responsabilités est subtile mais efficace : il n'est pas dit que c'est Israël qui doit cesser ses frappes immédiatement, mais que le cessez-le-feu dépend d'un autre acteur.

L'ambiguïté stratégique

Cette utilisation du langage pour entretenir des zones grises ne date pas d'hier. Un cas emblématique de manipulation linguistique en diplomatie est celui de la résolution 242 du Conseil de sécurité de l'Onu, adoptée après la guerre de juin 1967 entre Israël, l'Égypte, la Syrie et la Jordanie. Cette résolution, rédigée en anglais, exigeait : « Withdrawal of Israeli armed forces from occupied territoriese ».

Or, en français, cette phrase peut être traduite de deux manières :

1. « Retrait de territoires occupés » (interprétation israélienne : un retrait partiel, laissant place à une négociation sur les territoires à évacuer).

2. « Retrait des territoires occupés » (interprétation arabe et internationale: un retrait total de tous les territoires occupés en 1967).

Cette différence, qui repose sur l'absence de l'article défini *the* en anglais, a donné lieu à des décennies de disputes diplomatiques. Israël a défendu une lecture minimaliste, considérant que la résolution n'imposait pas un retrait total, tandis que les pays arabes et de nombreux juristes ont insisté sur l'obligation de restituer l'ensemble des territoires occupés.

Cet exemple montre que le langage diplomatique est souvent conçu pour être ambigu, permettant à chaque partie d'y voir ce qui l'arrange. Il illustre aussi comment la langue elle-même peut être un outil de pouvoir, où chaque mot, chaque article, chaque tournure grammaticale devient une arme stratégique.

Pourquoi ces nuances importent-elles ?

Ces formulations ne sont pas qu'un jeu d'experts: elles façonnent la manière dont nous percevons les événements et influencent directement les décisions politiques et diplomatiques. Si des gouvernements, des organisations internationales et des médias jouent sur les mots, c'est bien parce qu'ils savent que la manière dont une idée est formulée peut en modifier profondément la portée.

L'usage de phrases au conditionnel ou à la tournure passive est une technique fréquente pour diluer la responsabilité :

- « Des civils ont perdu la vie dans les frappes. » (Qui les a tués ? L'agent de l'action disparaît.)
- « Nous espérons que la situation s'améliorera. » (Mais quelles actions concrètes sont entreprises ?)
- « Nous appelons à la retenue de toutes les parties. » (Une équivalence implicite entre un État surarmé et un peuple sous blocus, l'agresseur et l'agressé.)

Appel à la vigilance citoyenne

Les nuances linguistiques ne sont pas qu'une question académique : elles influencent directement notre perception du monde et notre capacité à exiger des comptes de nos dirigeants. Lorsqu'un responsable politique utilise des formules vagues, détourne subtilement une phrase ou exploite l'ambiguïté d'un mot, ce n'est jamais anodin.



Dans un monde où l'information circule en continu, où les déclarations politiques sont souvent reprises sans analyse critique, il est essentiel de ne pas se laisser piéger par les artifices du langage. Cela ne signifie pas tomber dans la suspicion permanente, mais développer un regard affûté, une capacité à décoder les discours et à en questionner les sous-entendus.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez un dirigeant dire « Nous appelons à la retenue des deux parties », « Nous espérons que la paix reviendra » ou « Nous condamnons toute forme de violence », demandez-vous : est-ce une véritable position ou une manière d'éviter d'en prendre une ?

Parce que les mots ne sont jamais neutres, et que comprendre leurs nuances, c'est refuser d'être manipulé.

31 mars 2025

Dictionnaire du Coran

Ce n'est pas dans Facebook que les érudits francophones écrivent ou écriront leurs œuvres sur le Coran. Que du contraire vous ne trouverez rien de haut niveau.

Voici un livre écrit par une équipe internationale. L'entreprise a réuni des chercheurs fançais, italien, algérien, israélien, marocain, belge, iranien, etc. Chacun a gardé sa liberté de ton et son approche méthodologique, mais tous partagent la même rigueur scientifique et la même objectivité sereine fondées sur l'érudition.

L'islam est, avec le christianisme et le judaïsme, l'un des trois rameaux du monothéisme issus de la religion d'Abraham. Son univers spirituel a donné naissance à une culture et à une civilisation dont le Coran est la source majeure d'inspiration et de transcendance. Alors que les relations entre l'Islam et l'Occident sont l'un des enjeux de notre avenir, il nous a semblé nécessaire d'avoir enfin accès à une connaissance sereine et rigoureuse du Coran, livre saint des musulmans, indispensable pour comprendre leur foi, leur pensée, leur mentalité, mais aussi leur histoire ou leur morale. Ce *Dictionnaire du Coran* rassemble et présente l'essentiel de ce qu'il faut savoir de la spiritualité et de la philosophie musulmanes. Plus de 500 entrées, des références bibliographiques par centaines, un index, des cartes, une chronologie comparée entre Orient et Occident font de cet ouvrage un outil d'étude incontournable dans lequel sont notamment examinés tous les grands thèmes coraniques (Ascension céleste, Sharia, Pèlerinage...), la géographie des lieux saints de l'islam (Jérusalem, La Mecque...) et ses sciences traditionnelles (Exégèse, Théologie, Mystique, Droit...), enfin tous les personnages du livre sacré et de son histoire. Prolongement original des Écritures saintes juives et chrétiennes et textes fondamental d'une religion qui fut chaîne de transmission entre Orient et Occident, le Coran fait partie du patrimoine spirituel universel.

Biographie de l'auteur

L'ouvrage a été rédigé, sous la direction d'un « maître d'oeuvre », par une équipe internationale d'auteurs parmi les meilleurs spécialistes de diverses branches

des études islamiques et coraniques : historiens, philologues, codicologues, experts en théologie, commentaire coranique, rhétorique, droit, mystique, philosophie, histoire de l'art ou encore la littérature. L'entreprise a réuni des chercheurs fançais, italien, algérien, israélien, marocain, belge, iranien, etc. Chacun a gardé sa liberté de ton et son approche méthodologique, mais tous partagent la même rigueur scientifique et la même objectivité sereine fondées sur l'érudition et le respect des problématiques abordées. Liste des contributeurs : Claude Addas (chercheuse indépendante), Mohammed Arkoun (Université de Paris 3), Riyadh Atlagh (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), Khashayar Azmoudeh (Ecole Pratique des Hautes Etudes), Paul Ballanfat (Université de Lyon 3), Meir Bar-Asher (Université Hébraïque de Jérusalem), Mohamed Hocine Benkheira (Ecole Pratique des Hautes Etudes), Eric Chaumont (Centre National de la Recherche Scientifique), Michel Cuypers (Institut Dominicain d'Etudes Orientales du Caire), Lahcen Daaif (Université de Paris 3), Jean-Louis Déclais (Institut Dominicain d'Etudes Orientales du Caire), François Déroche (Ecole Pratique des Hautes Etudes), Eric Geoffroy (Université Marc Bloch de Strasbourg), Géneviève Gobillot (Université de Lyon 3), Denis Gril (Université d'Aix-en-Provence), Morgan Guiraud (Ecole Pratique des Hautes Etudes), Avraham Hakim (Université de Tel-Aviv), Asma Helali (Université de Halle – Allemagne), Pierre Lory (Ecole Pratique des Hautes Etudes), Françoise Micheau (Université de Paris 1), Yves Porter (Université d'Aix-en-Provence), Meryem Sebti (Centre National de la Recheche Scientifique), Daniel de Smet (Université Catholique de Louvain), Heidi Toelle (Université de Paris 3), Marie-Thérèse Urvoy (Université Catholique de Toulouse), Muhiddin Yahia (Université de Rabat), Ida Zilio-Grandi (Université de Gênes – Italie). Le directeur de l'ouvrage est le Professeur Mohammad Ali AMIR-MOEZZI, français d'origine iranienne, Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) où il occupe la prestigieuse chaire de la théologie islamique classique. Il est également directeur-adjoint du Laboratoire d'Etudes sur les Monothéismes (ex. Centre d'Etudes sur les Religions du Livre), équipe de recherche du Centre National de la Recherche Scientifique. Il est l'auteur de très nombreux livres et articles scientifiques portant notamment sur l'islam chiite, comme *La religion discrète : croyances et pratiques spirituelles dans l'islam shi'ite* (Vrin, 2006) ou *Le Guide divin dans le chiisme originel : aux sources de l'ésotérisme en islam* (Verdier, nouvelle édition 2007).

30 décembre 2021

À Nja Mahdaoui,

lorsque les lettres se mirent à danser...

Hier soir, tandis que j'écrivais, une étrange musique s'est élevée — douce d'abord, presque timide, comme un murmure échappé d'un manuscrit ancien. Puis elle a grandi, ample, tissée de silences et de souffles, comme si le vent lui-même s'était souvenu de la forme des lettres.

Alors, je les ai vues.

Les lettres.

Celles de Nja Mahdaoui.

Elles ont quitté leurs toiles, lentement, l'une après l'autre, comme des silhouettes qui s'étirent après un long songe. Elles ne voulaient plus rester figées. Elles avaient soif de mouvement, de lumière, de complicité.

Et c'est en les regardant ce soir-là — oui, celles-là mêmes qui ornent mon salon, gravées sur une peau d'antilope, chevauchées, croisées, entremêlées, comme enivrées d'elles-mêmes — que l'inspiration m'est venue. Ce tableau, œuvre originale de ce dieu des lettres arabes, veille sur moi depuis des années. Mais jamais il ne m'avait parlé comme à cet instant. C'est son mot, reçu plus tôt, qui a libéré leur voix.

Je les ai alors invitées.

À danser.

Les miennes, timides, faites de simples mots, de phrases en équilibre, attendaient sur le quai de ma page. Les siennes, somptueuses, parées d'encre et d'étoffe, tournoyaient déjà dans l'air, libres de tout sens imposé. Ensemble, elles ont esquissé une valse.

Ce n'était pas un duel entre forme et fond, ni entre souffle et silence. C'était une chorégraphie d'alliance : mes mots à pas feutrés, ses lettres à pas calligraphiés. Un pas de deux improbable et sublime, entre l'ombre du conteur et la lumière du scribe.

Sur chaque mesure, je glissais une histoire, une émotion, un soupir. Et lui, depuis l'autre rive, offrait à mes récits le vêtement des songes : arabesques, courbes, envolées.

Là où je disais : il était une fois,

ses lettres répondaient : كان يا ما كان.

Là où mes phrases hésitaient, ses signes les soutenaient, comme un bras tendu à l'aimée qui vacille dans la danse.

Ce soir-là, il n'y eut ni poète, ni calligraphe, ni lecteur.

Il n'y eut que des pas...

Des pas d'encre et de souffle,

des pas d'amour entre les lettres,

pour ceux qui savent encore écouter le silence des alphabets.

Le grand bonheur que je ressens en posant le point final à cet éloge est cependant traversé d'un léger regret : celui de n'avoir fait danser, dans cette valse de mots et de lettres, l'art incontournable et unique d'un vieil ami... qu'hier soir. soit à l'âge de 80 ans.

Mais peut-être fallait-il tout ce temps pour que nos deux silences, le sien et le mien, se reconnaissent enfin.

7 juillet 2025

Les mots qui sauvent

et les mots qui tuent

Chaque mot est une graine : fera-t-il éclore une fleur ou une épine ?
À vous de choisir.

La maison et le pays : miroir d'une même construction

Construire une maison, c'est bâtir un pays en miniature. Plus il y a de mains à l'ouvrage, plus la construction avance vite. Plus les savoir-faire se complètent, plus l'élan collectif devient une force qui s'auto-régule et s'auto-corrige, comme une horloge vivante. Et si, à cette alchimie, s'ajoutent la sincérité, la bonne humeur et la conviction que l'effort est commun, alors le résultat ne peut être que plus beau, plus solide, plus durable.

Imaginons maintenant l'inverse : une maison où chacun tire dans une direction opposée, où les murs sont fragilisés par la discorde, où les ouvriers se méprisent au lieu de s'entraider. La demeure finit par s'effondrer, non par manque de matériaux, mais par absence d'esprit collectif. Un pays, hélas, n'échappe pas à cette loi.

Or, ce qui sape souvent nos fondations ne vient pas seulement de l'extérieur. C'est nous-mêmes, parfois, qui préparons le terrain de la démolition.

Le poison des « blagues innocentes »

Je pense à ces anecdotes qui circulent sur nos réseaux sociaux. L'une d'elles, déclinée mille fois, met en scène une machine censée détecter les voleurs. On la teste au Japon : quelques voleurs sont démasqués. On la teste ailleurs : même efficacité. Et lorsqu'on la teste en Tunisie, dit-on, c'est la machine elle-même qui disparaît ! Ah ! Ah ! Ah ! L'auteur, persuadé de faire rire, jubile devant les *Likes* qui récompensent ce qu'il croit être de l'humour. En réalité, il sème du poison.

Car ces plaisanteries répétées, où l'Arabe dénigre l'Arabe, finissent par pénétrer nos consciences. Elles érodent la confiance que nous devrions avoir en nous-mêmes et elles accomplissent, à moindres frais, le travail de ceux qui veulent nous rabaisser.

La nostalgie piégée

De la même manière, certains publient des photos de l'époque coloniale : rues propres, gares rutilantes, trains étincelants… et insinuent qu'il y faisait meilleur vivre. Comme si l'on pouvait comparer une Tunisie des années 1930 – à peine deux millions d'habitants – à celle d'aujourd'hui, qui en compte douze millions. Comme si l'on ignorait que toutes les grandes villes du monde, européennes comprises, ont vu leur propreté et leurs services affectés par l'explosion démographique.

Mais peu importe la vérité : le but est toujours de noircir, de démoraliser, de dresser un bilan tronqué où seuls les défauts sont mis en avant, jamais les progrès ni les réussites.

Une habitude destructrice

On croirait parfois que nous sommes incapables de passer une semaine – ou même un jour – sans critiquer notre pays, nos dirigeants, notre peuple. Comme si nous étions condamnés à nous raconter des blagues assassines, à arracher les feuilles et les fleurs de notre propre arbre, à scier la branche sur laquelle nous sommes assis.

Et ce réflexe de démolition ne vise pas seulement les institutions : il touche aussi les personnes les plus fragilisées de notre société. J'ai vu récemment des doctorants au chômage exprimer leur détresse. Au lieu de leur tendre la main, certains leur ont répondu : « Vous avez choisi des disciplines sans débouchés, tant pis pour vous. » Comme si, voyant un homme se noyer et lever les bras, on se contentait de lui dire : « Pourquoi as-tu plongé sans savoir nager ? » Une telle réponse n'aide personne. Elle ajoute de la douleur à la douleur.





Ce dont ces jeunes ont besoin, ce n'est pas d'un jugement qui les enfonce, mais d'une perspective : une formation complémentaire, un accompagnement, ou même l'opportunité d'occuper des postes en dessous de leur qualification, le temps de retrouver leur place. L'important est qu'ils demeurent intégrés dans le tissu social, qu'ils gardent confiance, qu'ils continuent de contribuer.

Les mots qui nourrissent la vie

Les chercheurs eux-mêmes ont montré que les plantes grandissent mieux lorsqu'on leur parle avec bienveillance, qu'elles s'épanouissent au son d'une musique douce. Et si cela vaut pour des fleurs fragiles, combien plus cela vaut-il pour une nation vivante ?

Un pays, comme une maison, se construit pierre après pierre, mot après mot, geste après geste. Choisissons d'ajouter les briques qui consolident, plutôt que celles qui fissurent. Car nul ennemi n'est plus redoutable que le mépris que nous semons nous-mêmes dans nos propres cœurs.

28 août 2025



Septième déambulation

Identité, appartenance et exil

« L'appartenance est un fil invisible,
toujours tendu entre le passé et l'avenir. »

James Baldwin



Table des matières *septième déambulation*

La négation de soi conduit à l'effacement collectif 46
La double nationalité. 48
Papiyou, qui sommes-nous ? Arabes, Berbères, Amazighs ou Africains ? 49
Ne renoncez jamais à vos appartenances. 50
Dialogue entre un père et son fils : ce que la vie m'a appris à 80 ans. 53
Moi aussi je me sens tunisien & arabe 56
L'exil forcé des Palestiniens de Gaza est inacceptable 58
Hommage aux émigrés 60
Ceux qui n'ont jamais replié leurs ailes 62
Suis-je un évadé de l'Histoire ? 64
L'urgence de la réflexion à l'ère de l'immédiateté. 66
Je connais des bâteaux 68
La puissance intérieure : une force inébranlable 70
Avec l'espoir l'impossible devient possible 72
De l'arrogance du « je » et du moi : réflexion sur l'usage excessif d'une subjectivité affirmée 74

La négation de soi

conduit à l'effacement collectif

L'usage du « ils » : une négation de soi ?

Les réseaux sociaux, en offrant une liberté inédite d'expression, révèlent beaucoup sur notre rapport à nous-mêmes. Ce sont des espaces où les langues se délient, souvent sans filtre, laissant apparaître des comportements linguistiques intrigants, voire révélateurs. Psychologues et sociologues y trouveraient un terrain d'observation fertile.

L'un des phénomènes les plus saisissants concerne le choix des pronoms personnels dans les discours en ligne. Si certains s'expriment à la première personne du singulier, « je », ou du pluriel, « nous », une tendance notable émerge : l'utilisation de la troisième personne du pluriel, « ils », pour parler de soi-même ou d'un groupe auquel on appartient pourtant. Un paradoxe étonnant.

Prenons un exemple concret : il n'est pas rare de lire des phrases comme « les Arabes » ou « les musulmans » alors que l'auteur appartient lui-même à ces catégories. Pourquoi alors parler de « ils » plutôt que de « nous » ou de « je » ? À qui donne-t-on la parole en agissant ainsi ? Ce glissement linguistique, loin d'être anodin, semble traduire une forme de distance, voire de rejet.

Rejet de soi ou négation de l'être ?

L'emploi du « ils » pour parler de soi témoigne d'une fracture identitaire. Il y a, dans cette façon de s'exprimer, un effacement, un recul, une tentative de mise à distance de ses propres origines, croyances, racines ou cultures. Comme si l'individu, ne se reconnaissant plus dans ce qu'il est, cherchait à se dissocier de lui-même. Le pronom « ils » devient alors une arme de négation, un outil d'exclusion de son propre être.

Certes, chacun a le droit de s'affranchir de son histoire, de renier son identité ou de s'en construire une nouvelle. Mais lorsque l'on dit « ils », au nom de qui s'exprime-t-on ? Qui juge-t-on ? Cette prise de distance interroge sur l'authenticité de la parole : le discours devient celui d'un spectateur extérieur, incapable ou refusant d'assumer son appartenance.

Une identité en souffrance

L'utilisation récurrente de la troisième personne du pluriel reflète peut-être un mal-être plus profond. Se désigner par un pronom distant, c'est se délester du poids de l'appartenance. C'est fuir une identité qui pèse ou qui dérange. Mais dans cette tentative d'effacement, ne se produit-il pas quelque chose de plus grave encore ? Une négation de soi, une perte de repères, une disparition symbolique.

En somme, ce phénomène linguistique, loin d'être anecdotique, ouvre la porte à une réflexion plus large : parler de soi à la troisième personne, c'est parfois choisir de se mettre à l'écart de son propre récit, comme si l'on n'était plus l'acteur de sa propre histoire.

Conclusion

À force de s'effacer et de s'éclipser de cette manière, on finit par créer un vide, une absence d'affirmation de soi qui ouvre la porte à toutes les dérives. Les pays prédateurs, sentant le terrain propice, peuvent alors s'engouffrer dans cette brèche et poursuivre ce travail d'effacement par des moyens insidieux ou extrêmes. Lorsqu'une identité n'est plus défendue, qu'elle vacille sous le poids du rejet ou de l'indifférence, elle devient vulnérable à ceux qui cherchent à la détruire ou à la remodeler selon leurs propres intérêts.

L'effacement de soi n'est pas seulement une affaire individuelle : il prépare aussi collectivement le terrain à la domination, à l'aliénation, voire à la disparition.

17 décembre 2024

La double nationalité

Les savants, les chercheurs, les grands noms de la littérature ou du sport sont très convoités par les pays étrangers. Certains leur réservent mêmes des chaires dans leurs universités ou de gros budgets pour leurs recherches scientifiques ou autres. Le bénéfice de leurs recherches et leurs retombées économiques ou culturelles, sans oublier la renommée et le prestige, sont récoltés par les pays parrains.

C'est pourquoi on devrait plutôt être fiers lorsqu'un pays étranger accorde sa citoyenneté à un Tunisien et non pas le contraire. L'Amérique et l'Europe ne seraient pas ce qu'ils sont devenus sans l'intelligence de leurs dirigeants qui avaient attiré de tous temps dans leurs universités les meilleurs espoirs du monde entier.

En principe lorsqu'un grand prix (voire le prix Nobel) est décerné à une sommité internationale, le pays d'origine revendique à grands cris sa filiation avec le lauréat en tant que pays natif du récipiendaire même si ce dernier ne possède plus sa nationalité d'origine ou une double nationalité. Pourquoi chez nous , en Tunisie, notre horizon reste enfermé dans le tribalisme d'antan. Cette ignorance du monde du savoir et de ses dynamiques internes au point de penser que celui qui a pris une autre nationalité n'est plus des nôtres ou pire il s'agit d'un traître à son pays ?

Pour conclure je me permets, cette fois, de me citer : « Ceux qui ont plusieurs racines feront les arbres les plus forts ».

Papiyou, qui sommes-nous ?

Arabes, Berbères, Amazighs ou Africains ?

L'histoire de l'Afrique du Nord, mon grand, est le fruit de siècles de métissage, d'influences mutuelles et d'échanges culturels. L'identité d'un peuple ne se réduit ni à des pourcentages d'ADN ni à des origines ancestrales figées ; elle se forge à travers la culture qui le définit, la langue qu'il parle, l'imaginaire collectif qui l'anime et l'histoire commune qui le façonne — une histoire marquée par les guerres et les périodes de paix, les catastrophes naturelles et la solidarité.

Après quatorze siècles d'usage de la langue arabe et de partage d'une religion commune, notre identité est indéniablement ancrée dans l'arabité, tout en conservant ses spécificités tunisiennes. Cela ne signifie pas que nous renions notre lointain passé amazigh, qui constitue un élément parmi d'autres de notre héritage, au même titre que les traces laissées par les Capsiens, les Maurétaniens, les Phéniciens ou les Romains. Ces civilisations, jadis florissantes, se sont progressivement fondues dans un moule culturel et identitaire arabo-musulman, qui, lui, a su s'imposer et perdurer, unifiant notre identité au-delà des seules considérations biologiques.

La langue arabe est devenue notre principal vecteur de pensée et d'expression, tandis que l'islam a cimenté des valeurs communes profondément enracinées dans notre histoire. Chercher à quantifier nos racines sous un prisme ethnique ou génétique serait non seulement illusoire, mais aussi source de division. Une telle approche reviendrait, par analogie, à tenter de mesurer l'ascendance gauloise, romaine ou franque d'un Français moderne pour définir son identité. Or, ce qui importe, ce n'est pas d'où nous venons en termes biologiques, mais ce que nous sommes aujourd'hui : un peuple uni par une langue, une culture et une histoire partagée.

En définitive, ce ne sont ni le sang ni les gènes qui définissent un peuple, mais ce qu'il vit, construit et transmet au fil des générations.

16 mars 2025

Ne renoncez jamais à vos appartenances

En me promenant hier dans la forêt de Soignes, une forêt d'environ cinq mille hectares située au sud-est de Bruxelles, une petite tempête s'est levée. Ce souffle puissant a réveillé mes sens et m'a invité à observer, à ressentir et à réfléchir.

Le vent dansait partout, dans les allées, sur les sentiers, les clairières et entre les arbres ; emportant avec lui les feuilles mortes de l'automne, légères comme des âmes sans ancre, flottant sans résistance au gré des courants d'air. Ces feuilles orphelines dérivaient, impuissantes, emportées par la volonté de forces qui les dépassaient, comme ceux qui, loin de tout engagement profond, laissent la vie les balayer, sans les moindres racines pour les retenir.

Mais à leurs côtés, j'observais les branches, petites ou grandes, tenant bon malgré tout, nourries de la sève de l'arbre-mère, et les arbres eux-mêmes, majestueux et inébranlables, solidement enracinés dans les profondeurs de la terre.

Tout en accentuant ma marche, je me suis convaincu que nous aussi, les hommes, sommes comme ces arbres, enracinés dans la terre de nos ancêtres. Aucune tempête ne pourra nous en déraciner. Par association d'idées, je me suis mis à penser à la Palestine et au peuple palestinien. Ce pays nous rappelle aujourd'hui cette essence profonde. Il est la branche qui ne rompt pas, l'arbre qui se dresse sous la pluie des bombes, la force qui persiste et résiste malgré les assauts.

À Gaza, les hommes et les femmes sont des géants silencieux, incarnant chaque jour la résistance d'un peuple qui refuse d'être emporté par la violence ou brisé par l'oppression.

Ils se lèvent à l'aube, portent le deuil de leurs proches avec dignité, prient pour une paix qu'ils n'ont jamais connue, et se tiennent prêts à défendre chaque centimètre de leur terre, chaque grain de sable de leur patrie.



Pendant ce temps, ailleurs, vivant en sécurité, certains semblent avoir oublié la noblesse de cet enracinement. Ils flottent loin, emportés par des préoccupations futiles, plus sensibles aux retards d'un bus qu'à la douleur de leurs frères, plus émus par les fluctuations du prix des légumes que par les cris d'enfants sous les décombres. Ces âmes perdues, ces feuilles mortes, se détachent de leur devoir de solidarité, de leur lien sacré avec la terre de leurs ancêtres, renonçant à leurs idéaux pour des conforts éphémères. Ils critiquent, dénigrent et dédaignent, parfois même renient leur appartenance, oubliant qu'elle est ce qui les maintient debout, tout comme les racines maintiennent l'arbre sous les rafales du vent.

Ces ingrats dépourvus de patriotisme ignorent que la grandeur d'un pays ne se mesure pas aux prix de ses légumes ou à la liberté de ses réseaux sociaux. Elle se trouve dans la force de son peuple qui, même accablé, garde la tête haute. Elle réside dans les mains qui se tendent les unes vers les autres pour bâtir un mur de solidarité ; elle se trouve dans les cœurs qui battent pour une terre commune, malgré l'éloignement ou les épreuves.

La Palestine n'est pas seulement un territoire ou un pays. Elle est le cri de chaque être humain assoiffé de justice et de liberté, elle est la lutte de tous ceux qui refusent de courber l'échine, elle est la voix qui rappelle à chacun de nous l'importance des racines, du courage et de l'amour indéfectible pour la patrie. Elle est un phare, un appel à retrouver dans nos profondeurs ce qui fait de nous des êtres attachés à quelque chose de plus grand que nous-mêmes.

À tous ceux qui tiennent bon malgré les vents violents, qui persistent et résistent dans la tempête, qui s'attachent à leurs valeurs comme les racines à la terre : vous êtes l'espoir, la force et la foi du monde. Et que jamais, jamais, vos voix ne cessent de résonner, comme l'écho infini d'une promesse sacrée, celle de ne jamais plier face à l'oppression, de ne jamais renoncer à vos appartenances.

Ainsi, dans cette lutte et ce courage partagés, dans cet amour profond de la liberté et de la terre, s'élève la promesse d'un monde meilleur, où même les tempêtes les plus féroces ne pourront déraciner ceux qui sont véritablement enracinés dans leur foi, leur humanité, et leur patrie.

À ceux qui déclarent vouloir renier leurs appartenances je dirai : ne soyez pas comme les feuilles mortes, orphelines et légères, emportées sans résistance au gré du vent, ici et là, ballottées de promesses en oublis, sans racines pour les retenir. Ne laissez pas les tempêtes de la vie, les épreuves et les distractions vous arracher à ce qui vous définit et vous grandit.

Soyez plutôt comme les arbres de la forêt, solides et enracinés, dressés contre les rafales. Ayez la force des racines profondes, celle qui résiste à chaque bourrasque, celle qui puise dans la terre de nos ancêtres la force de rester debout, quoi qu'il arrive. Soyez comme ces branches qui, même malmenées, se tiennent droites, portées par la sève de valeurs et de convictions profondes.

10 novembre 2024.

Dialogue entre un père et son fils :

ce que la vie m'a appris à 80 ans.

Mon fils
Papa, maintenant que tu as 80 ans, que ressens-tu par rapport à ce que tu ressentais à 50 ou 60 ans ? C'est une question qu'on se pose souvent, nous, les plus jeunes.

Moi
C'est une très bonne question. À ton âge, on vit dans l'action, l'urgence, et c'est normal. Mais quand on atteint 80 ans, tout change. Imagine que la vie soit comme un grand mur devant toi. Quand tu es jeune, tu regardes ce mur et tu ne vois que ce qui se passe à ton niveau. Avec l'âge, c'est comme si tu grandissais et que tu pouvais voir par-dessus ce mur. Tu vois plus loin, plus clairement.

Mon fils
Plus clairement ? Dans quel sens ?

Moi
Eh bien, avec le temps, tu te rends compte que beaucoup de choses prennent un sens qu'on ne pouvait pas comprendre plus jeune. Prenons, par exemple, le patriotisme. À 20 ou 30 ans, je voyais certains hommes comme des héros, des modèles de dévouement. Mais avec le recul, j'ai compris que beaucoup de ces grands patriotes n'étaient patriotes que de façade. Certains ont trahi leurs idéaux à la première difficulté, ou même pour un simple sourire de l'ennemi. Le temps révèle qui est vraiment constant, qui reste fidèle à ses valeurs jusqu'au bout.

Mon fils

Donc, c'est le temps qui te permet de mieux juger les hommes ?

Moi

Exactement. Le temps est un révélateur. Il montre qui reste debout, qui change, et qui flanche. Il y a ceux dont le patriotisme ne dure qu'un jour, par exemple lors d'une commémoration, et ceux qui sont patriotes de naissance et le restent jusqu'à leur dernier souffle. On ne peut pas voir cela à 20 ou 30 ans, parce qu'on n'a pas encore assez de recul, assez d'observations accumulées. Ce n'est qu'en vivant longtemps qu'on peut vraiment mesurer la résilience ou la fragilité des hommes.

Mon fils

Et en dehors du patriotisme, tu as remarqué quoi d'autre en vieillissant ?

Moi

Beaucoup de choses. Prenons la philosophie de vie. Certains évoluent, deviennent plus sages, remettent leurs idées en question, et grandissent. D'autres, au contraire, restent figés dans leurs certitudes, incapables de changer. Il y a aussi ceux qui changent comme le vent, à chaque nouvelle mode ou circonstance. Quand tu as 80 ans, tu peux observer ces trajectoires sur des décennies et comprendre qui suit un vrai chemin de vie et qui papillonne sans direction.

Mon fils

Donc, avec l'âge, on devient un observateur ? On agit moins ?

Moi

Oui et non. On agit différemment. On agit avec plus de recul, avec moins d'impatience. Mais on devient surtout un témoin. C'est à travers ce rôle d'observateur que je comprends mieux la vie, les hommes, et même les événements historiques. Je te donne un exemple : à ton âge, on voit les conflits internationaux comme des drames immédiats. Mais à 80 ans, on comprend que ces conflits sont souvent le résultat de décisions prises il y a 30 ou 40 ans.

Mon fils

Tu veux dire que tout est lié ? Que les événements du présent s'expliquent par le passé ?

Moi

Absolument. Prenons la politique internationale. Quand on est jeune, on voit les frontières comme fixes et immuables. Mais avec le temps, on réalise qu'elles changent souvent pour des raisons très simples : la convoitise des richesses. Par exemple, la découverte de gisements de pétrole ou de minerais rares dans un pays, déclenche chez les grandes puissances un intérêt vorace.

Ces rivalités mettent parfois des décennies à éclater, mais à mon âge, tu comprends pourquoi telle décision a été prise bien avant qu'elle ne montre ses effets.

Mon fils
Tu as l'impression d'avoir tout compris maintenant ?

Moi
(rires) Non, je ne dirais pas ça. Il y a toujours des mystères, des choses que je ne comprendrai jamais. Mais j'ai accumulé assez d'années pour avoir une vision plus complète, plus nuancée. Ce que je ressens aujourd'hui, c'est une forme de calme. Je ne me laisse plus emporter par l'urgence ou la passion. J'essaie de transmettre ce que j'ai appris, pour que vous, mes enfants, puissiez comprendre certaines choses plus tôt que moi.

Mon fils
Donc, vivre longtemps, c'est une chance ?

Moi
Oui, une grande chance. Chaque année supplémentaire, c'est une occasion de voir plus loin, de comprendre mieux. Mais cette chance a un prix : il faut accepter de voir des choses qui déçoivent, des trahisons, des changements déconcertants. C'est en affrontant cela qu'on gagne en sagesse.

Mon fils
Merci, papa. Tu me donnes envie de prendre le temps de réfléchir davantage, même à mon âge.

Moi
C'est le plus beau cadeau que tu puisses me faire : prendre le temps de réfléchir, même quand tu es jeune. Mais n'oublie pas de vivre, de rêver et d'agir. Moi, j'ai fait mon chemin, et je suis là pour t'aider à faire le tien.

1er janvier 2025

Moi aussi je me sens tunisien & arabe

Tout comme le Belge ou le français qui s'identifie en tant que Belge et Européen ou français et Européen. Mais aucun d'eux ne vous dira je ne suis pas belge mais CELTE ou je ne suis pas français mais GAULOIS. Parce qu'il ne peut pas nier son identité évidente, son arbre tel qu'il est maintenant si vous préférez et dont son pays d'origine n'est qu'une des branches.

Je vais à ce propos vous raconter une histoire véridique. Un ancien ambassadeur africain en Belgique a eu son premier enfant après plusieurs années d'espérance. Il n'a pas osé le prendre avec lui en vacances dans son pays d'origine à cause de la chaleur et des risques de maladies pour les enfants en bas âge nés dans un climat différent.

Son fils est resté donc en Belgique pendant ses quatre premières années sans jamais visiter le pays de ses origines.

À quatre ans ses parents le prennent enfin avec eux au pays. Dès l'atterrissage nous a raconté sa maman notre fils n'était plus normal. Il avait peur de la population noire à laquelle visiblement il ne s'identifiait pas. Les trois premiers jours l'enfant était très agité et refusait de quitter sa chambre.

Papa, maman il y a trop de noirs par ici je veux retourner en Belgique, je veux voir des blancs leur dit-il à longueur de journée.

Ses parents ont fini par réserver une chambre dans un hôtel fréquenté majoritairement par des touristes blancs pour tenter d'apaiser son traumatisme.

Le lendemain de leur arrivée à l'hôtel la maman a pris son enfant dans sa chambre, s'est mise à côté de lui, face à un miroir. Regarde mon chéri, lui dit-elle, tu vois je suis noire et toi aussi tu es noir et ton papa est noir, ta mémé est noire, ton pépé est noire. Toute la population de notre pays est noire.

En Belgique les gens sont différents. Ils sont blancs mais nous, nous sommes noirs. On ne peut pas changer notre couleur que Dieu nous a donnés.

Après un moment de silence l'enfant s'est tourné vers sa maman en pleurant et en criant : nooooooooon maman je suis blanc à l'intérieur de moi mais noir de l'extérieur.

Moralité de cette histoire véridique: on a beau se sentir à l'intérieur de soi: Berbère, Arabe, Amazigh, européen ou tout ce que vous voulez. Notre identité extérieure a été façonnée par la nature, par le climat, pétrie par des siècles de brassage, en dehors de notre libre arbitre.

On peut comprendre la psychologie d'un enfant noir, né en Europe et qui a grandi parmi une population majoritairement blanche et qui doute de son identité. Il en va tout autrement d'un adulte. Personne n'est libre de disposer de ses appartenances que la nature a gravé dans notre physionomie.

La sagesse et l'intelligence nous commandent de veiller à harmoniser les deux: l'intérieure et l'extérieure.

L'exil forcé

des Palestiniens de Gaza est inacceptable

Les Palestiniens refusent l'exil forcé que l'on cherche à leur imposer. Ceux qui croient à cette fable devront affronter la résistance d'un peuple qui n'est pas prêt à abandonner son territoire pour qu'un promoteur immobilier, devenu président, vienne en prendre le contrôle et y faire construire... une *Riviera*.

Nous vivons une époque où l'absurde se mêle à l'horreur avec une désinvolture révoltante. Donald Trump, depuis la Maison Blanche et aux côtés de Benjamin Netanyahu, vient d'annoncer que les habitants de Gaza doivent quitter définitivement leur territoire, sous prétexte qu'il est devenu invivable. Pire encore, il a ajouté que, puisqu'il y a du soleil, on pourra y construire de belles choses. Comme si un peuple pouvait être expulsé et relogé au gré des ambitions géopolitiques ou que la destruction systématique de son territoire pouvait être effacée par une simple déclaration.

Cette annonce n'est pas seulement cynique, elle est criminelle. Après quinze mois d'un bombardement intensif qui a fait des dizaines de milliers de morts et rasé des quartiers entiers, voilà que l'on vient décréter que Gaza est inhabitable et que ses habitants doivent partir. Mais qui a rendu Gaza invivable, sinon ceux qui l'ont méthodiquement détruite ? Ne sont-ce pas les Israéliens et leurs alliés occidentaux et à leur tête les États-Unis ?

Depuis des décennies, cette population subit un blocus inhumain, des guerres à répétition, des privations de tout, et maintenant, après cette destruction massive, on leur refuse même le droit de rester sur leur terre et de reconstruire eux-mêmes leurs habitations. C'est une tentative de nettoyage ethnique maquillée en geste humanitaire On massacre un peuple, puis on prétend que son territoire est invivable pour mieux le chasser. Si cela n'est pas un génocide, alors qu'est-ce qu'un génocide ? Il ne s'agit plus seulement de tuer, mais d'éradiquer toute existence palestinienne sur cette terre, de nier leur droit à l'appartenance, de leur refuser même la possibilité de reconstruire.

Une solution finale à la question palestinienne

Ce que Trump et Netanyahou annoncent, c'est une solution finale à la question palestinienne : Gaza sans Palestiniens. Mais les faits sont là : malgré les destructions, malgré la souffrance, malgré la faim, les habitants de Gaza n'ont jamais cessé de revenir vers le nord du territoire dès que les bombardements cessent. Plus de 500 000 personnes ont tenté de retrouver leur foyer, ou ce qu'il en reste. Pourquoi ? Parce qu'un peuple ne disparaît pas sur ordre. Parce qu'ils ne sont ni stupides, ni naïfs, ni prêts à renoncer à leur terre sous prétexte que d'autres ont décidé pour eux qu'elle ne leur appartenait plus.

L'hypocrisie est totale. Si l'on suivait cette logique, pourquoi ne propose-t-on pas aux Ukrainiens de quitter leur pays, sous prétexte que Marioupol ou Bakhmout sont en ruines ? Pourquoi leur résistance est-elle saluée et soutenue, tandis que celle des Palestiniens est criminalisée ? Pourquoi, lorsqu'il s'agit de Gaza, parle-t-on de solution et non de crime ? Parce que, dans cette vision du monde, certains peuples ont droit à la souveraineté et à la reconstruction, et d'autres sont condamnés à l'errance et à l'effacement.

Les Palestiniens reconstruirons eux-mêmes leur pays

Mais les Palestiniens refusent cette fatalité imposée. Ils refusent de disparaître. Ils refusent cet exil forcé que l'on cherche à leur imposer sous couvert de pragmatisme. Ils réclament ce qui leur revient : le droit de vivre sur leur terre, de la reconstruire, de ne pas être condamnés à l'oubli. Ce droit est inaliénable, et ceux qui prétendent le leur retirer devront affronter la mémoire de l'Histoire. Ils devront affronter aussi la résistance d'un peuple qui n'est pas prêt à abandonner son territoire pour qu'un promoteur immobilier devenu président vienne en prendre le contrôle et y faire construire… une riviera.

L'absurde, ce n'est pas que les Palestiniens refusent de partir. L'absurde, c'est qu'on ose leur demander de le faire après avoir détruit leur monde. C'est une indignité. C'est une injustice monstrueuse. Et c'est un crime dont personne ne pourra dire, demain, qu'il ne l'avait pas vu venir.

5 février 2025

Hommage aux émigrés

Il m'est arrivé, en écoutant la chanson Je connais des bateaux de Mannick, de sentir s'éveiller en moi une image ancienne, presque familière : celle de ces êtres qui ont pris le large sans jamais replier leurs ailes trop tôt.

Émigré depuis plus de soixante ans, j'appartiens corps et âme à cette grande communauté qui a bravé toutes les époques et tous les continents. J'ai appris comme eux — et avec eux — que partir n'est pas fuir, mais refuser de vivre dans la résignation, sans tenter de réaliser au moins l'un de ses rêves de jeunesse : vivre en dehors des frontières du confort affectif et familial.

Certes, l'exil volontaire, lorsqu'il dure longtemps, devient bien plus qu'un éloignement ; mais il forge en même temps une manière d'être au monde, une double fidélité — à la terre quittée et à celle qui vous accueille — qui fera de vous un homme avec un grand H.

Ce texte est né de ce long compagnonnage avec l'absence et la mémoire, avec l'attachement et la métamorphose.

Je l'ai écrit pour rendre hommage à tous les membres de cette grande famille : les émigrés de tous les rivages. Ceux qui sont partis par nécessité ou par espoir, souvent en silence, sans drapeaux ni tambours battants, mais porteurs de force, d'humilité et d'humanité.

Je les ai croisés, je les ai connus, j'ai été parmi leurs compagnons d'aventure, dès la première génération, juste après les indépendances. Ils ont travaillé, souffert, résisté, aimé, grandi. Ils ont bâti dans l'ombre, semé dans l'invisible, éclairé sans chercher à briller.

J'ai longtemps habité cette frontière invisible entre deux rives : l'une quittée sans jamais l'oublier, l'autre adoptée sans jamais m'y dissoudre. De cette double appartenance est née l'envie d'écrire sur cette communauté attachante à bien des égards. L'immigration, je l'ai portée en moi comme une brise tenace. Je l'ai explorée, interrogée, célébrée dans mes textes, encore et toujours.

C'est donc tout naturellement que ce poème est venu, non comme une plainte, mais comme une offrande.

Une parole pour ceux qui ont osé partir, sans jamais replier leurs ailes trop tôt.

Un hommage à mes semblables : les émigrés de tous les pays, bâtisseurs discrets de l'humanité.

Des images que je portais déjà dès mon propre départ : des embarcations fragiles mais déterminées, des départs sans bruit, des voiles gonflées par le seul courage des hommes.

Pour l'heure, je vis toujours loin de ma terre natale. Pourtant, mon exil n'a rien d'une blessure ouverte ; c'est un sillon creusé dans le temps, une fidélité en mouvement, un regard tourné à la fois vers l'origine et vers l'horizon.

L'éloignement m'a appris que partir ne signifie pas fuir, mais souvent choisir de porter ailleurs ce que l'on est, ce que l'on aime, ce que l'on espère.

29 mai 2025



Ceux qui n'ont jamais replié leurs ailes

J'ai vu, au fil des ans, des milliers d'êtres semblables à moi, contraints ou volontaires, traverser des mers, des océans visibles et invisibles. Je les ai observés, écoutés, accompagnés parfois et souvent célébrés dans mes écrits.

Voici enfin le recueil que je leur dédie, sans distinction de race, de langue, de religion. Ce poème s'adresse aussi bien aux émigrés qui ne sont jamais arrivés à destination qu'à ceux qui y sont parvenus.

À ceux pour qui la route fut un combat, un chagrin ou un espoir.

Recueil en hommage à tous les émigrés — Ceux qui n'ont jamais replié leurs ailes

Je connais des êtres qui n'ont jamais cessé d'aimer le vent.

Ils sont partis un jour, sans bruit, sans plainte, emportant dans leur regard la lumière d'une terre dont certains d'entre eux ne la reverraient peut-être plus jamais. Ils ont quitté les ports tranquilles pour affronter la mer, non par goût de l'aventure, mais parce que l'appel était plus fort que la peur.

Ils n'étaient pas des héros. Ils étaient des hommes, des femmes, souvent en pleine jeunesse. Ils parlaient peu. Ils espéraient beaucoup. Ils travaillaient dur, loin des leurs, avec pour seule boussole : la dignité.

Ils venaient de partout, d'îles oubliées, de plaines brûlées, de montagnes pauvres et chacun portait en lui un pays, une langue, une histoire, une mémoire. Ils n'ont pas toujours été accueillis avec bienveillance.

Mais ils ont semé, bâti, soigné, éduqué, servi, réparé.

Et ils l'ont fait sans bruit, avec la patience des justes.

Ils n'ont pas replié leurs ailes. Ils les ont tendues au vent, encore et encore, jusqu'à l'extrême fatigue.

Parmi eux, j'ai marché.

J'ai vu leurs mains usées, j'ai entendu leurs silences.

J'ai recueilli leurs confidences. Ils forment les principaux thèmes de mes écrits. Il en fallait quelqu'un pour perpétuer leur passage.

Quelqu'un issu de leurs rangs. Formé de leur trempe.

J'ai connu leurs mêmes douleurs, leurs mêmes solitudes.

Les mêmes obstacles, parfois rudes, souvent muets.

Les mêmes résistances à l'oubli, au mépris, à l'usure du quotidien. J'ai porté les mêmes rêves d'une vie meilleure,

et parfois les mêmes blessures de l'âme, discrètes mais profondes.

Nous avons puisé dans la même source : celle de la dignité tenace, du courage sans emphase, du refus d'abandonner.

Voilà pourquoi je leur dois beaucoup.

Je suis l'un des leurs.

En écho à Camus — L'exil comme lieu de lucidité et d'espérance

Albert Camus disait que l'exil est une condition humaine, non seulement géographique mais existentielle. On peut être exilé de sa terre, mais aussi de soi-même, de ses repères, de son poque, de son peuple.

Et pourtant, disait-il encore, il faut rester fidèle à ce que l'on est profondément, à ce qui fait qu'un homme, même dans l'absurde, continue d'avancer.

L'exil, s'il est accepté, peut devenir un lieu de lucidité.

Un espace de résistance douce. Une école de silence, de profondeur, de présence au monde.

C'est dans cette fidélité-là, non aux frontières, mais aux valeurs,

que je crois encore à la beauté du mot émigré.

Il ne dit pas seulement le départ.

Il dit l'effort, le lien, la semence.

Il dit l'être humain en mouvement,

portant en lui le courage de deux appartenances

et l'espérance d'un monde plus vaste.

29 mai 2025

Suis-je un évadé de l'Histoire ?

Depuis quelque temps, chaque fois que je remonte le fil de ma vie, c'est toujours la même image qui s'impose, sans rivale. Celle d'un jeune passager debout sur la passerelle d'un bateau, saluant une dernière fois ses amis restés sur le quai.

Je me souviens de ce vieux port de Tunis, un matin de mes vingt ans. L'air sentait le sel et le gasoil, mélange âcre qui piquait les narines et attisait l'impatience. Devant moi, une foule compacte se pressait, agitée, tendue comme un fil prêt à rompre. Chacun portait ses valises, ses maigres biens, mais surtout ses rêves, entassés comme des trésors fragiles.

Ce jour-là, j'étais l'un d'eux.

Un évadé de l'Histoire.

On ne s'évade pas seulement des murs d'une prison. On s'évade aussi de l'étroitesse d'un destin, du manque de perspective, des promesses étouffées par l'annonce d'un avenir sans relief.

Je ne fuyais pas mon pays : j'en emportais le parfum, la chaleur, la langue. Mais j'avais soif d'un autre goût, d'une saveur nouvelle à l'âge où tout brûle et tout appelle au changement. J'aspirais à une vie plus vaste que les ruelles de mon quartier, plus large que l'horizon limité qu'on nous laissait entrevoir.

Je n'étais pas seul dans cette quête. Autour de moi, les visages racontaient la même histoire universelle : celle des transhumances humaines en quête de terres plus fertiles. Toujours la même foule compacte, serrée par l'angoisse, et toujours les mêmes mères qui, pour ne pas perdre leurs enfants, leur broyaient la main.

Je rejoignais alors cette longue procession humaine qui, depuis la nuit des temps, se tient face à la mer avec une prière muette aux lèvres.

La mer… elle seule savait ce que nous deviendrions. Elle pouvait être tombeau ou délivrance, promesse ou mirage. Mais elle avait ce pouvoir unique : ouvrir un passage vers l'ailleurs.

Aujourd'hui, soixante années ont passé. Mes cheveux ont blanchi, mes mains ont appris les fatigues comme les joies de l'existence. Mais lorsque je ferme les yeux, je revois encore ce port, cette foule, ce garçon que j'étais, levant son bras droit pour imiter la statue de la Liberté.

Je comprends désormais que ce jour-là, en embarquant, je ne fuyais pas : je me projetais. Je n'attendais pas mon destin, j'allais à sa rencontre, convaincu que derrière les grandes vagues se cachait ma vie à construire.

Mon histoire n'était qu'une parmi tant d'autres. J'ai franchi les vagues hier, ils les affrontent aujourd'hui.

Chaque exilé me ressemble, chaque naufragé me prolonge.

Leurs visages sont les miens, leurs blessures, mes cicatrices. Je porte leur mémoire comme la mienne.

6 septembre 2025

L'urgence de la réflexion

à l'ère de l'immédiateté

L'essor des réseaux sociaux a bouleversé notre manière de communiquer et d'échanger. Jamais dans l'histoire, l'humanité n'a eu un accès aussi rapide à l'information ni une telle facilité à exprimer ses opinions. Ce qui aurait autrefois nécessité des jours de réflexion et d'analyse peut aujourd'hui être publié en quelques secondes, accessible à des millions de personnes en un clic. Si cette révolution technologique a permis de donner la parole à tous, elle a aussi favorisé une nouvelle forme d'expression : l'instantanéité au détriment de la profondeur.

Les débats qui se déroulent sur ces plateformes ressemblent de plus en plus à un match de football où chacun se contente d'applaudir ou de siffler, réduisant les échanges à des réactions primaires plutôt qu'à des réflexions argumentées. Trop souvent, il ne s'agit plus d'enrichir un débat mais de marquer un point, d'avoir le dernier mot, de s'opposer pour le plaisir de contredire. Cette dynamique transforme la discussion en un espace de confrontation où l'émotion prime sur l'analyse.

Certes, les algorithmes jouent un rôle en favorisant les contenus les plus polémiques, ceux qui suscitent le plus d'engagement, qu'il soit positif ou négatif. Mais il serait trop simple de leur attribuer toute la responsabilité. L'outil n'est jamais que ce que nous en faisons. C'est avant tout à chacun d'entre nous d'élever le niveau du débat en refusant la facilité des jugements à l'emporte-pièce et en prenant le temps de peser nos arguments.

Être citoyen à l'ère numérique, c'est aussi savoir résister à la tentation de l'instantanéité et redonner à la parole sa véritable valeur. Cela signifie se donner le temps de lire, de comprendre, d'interroger nos propres certitudes avant de répondre.

C'est aussi accepter l'idée que l'on peut ne pas avoir un avis tranché sur tout, qu'un désaccord n'est pas un affront, et qu'il est toujours plus enrichissant de chercher à comprendre l'autre plutôt que de simplement lui répondre.

Les réseaux sociaux pourraient être un formidable outil de dialogue et d'enrichissement mutuel. Ils le seront si nous faisons le choix d'y apporter du fond, du discernement et du respect. La qualité du débat public ne dépend pas seulement des plateformes qui nous servent de support, mais bien de notre capacité à en faire des espaces de réflexion et d'échange dignes de ce nom.

Il est temps de réapprendre à penser avant de parler, à argumenter avant de juger, à écouter avant de répondre. La démocratie ne se nourrit pas de réactions impulsives, mais d'un débat éclairé et responsable.

17 mars 2025



Je connais des bâteaux

Un poème inoubliable

Je connais des bateaux qui restent dans le port
de peur que les courants les entraînent trop fort,
je connais des bateaux qui rouillent dans le port,
à ne jamais risquer une voile au dehors,
Je connais des bateaux qui oublient de partir
Ils ont peur de la mer à force de vieillir,
et les vagues, jamais, ne les ont séparés,
leur voyage est fini avant de commencer.
Je connais des bateaux tellement enchaînés
qu'ils en ont désappris comment se regarder,
Je connais des bateaux qui restent à clapoter
pour être vraiment sûrs de ne pas se quitter !
Je connais des bateaux qui s'en vont deux par deux,
affronter le gros temps quand l'orage est sur eux,
je connais des bateaux qui s'égratignent un peu,
sur les routes océanes où les mènent leurs jeux,
Je connais des bateaux qui n'ont jamais fini
de s'épouser encore chaque jour de leur vie,
et qui ne craignent pas, parfois, de s'éloigner,
l'un de l'autre un moment, pour mieux se retrouver,
Je connais des bateaux qui reviennent au port,
labourés de partout mais plus graves et plus forts,



Je connais des bateaux étrangement pareils,
quand ils ont partagé des années de soleil,
Je connais des bateaux qui reviennent d'amour,
quand ils ont navigué jusqu'à leur dernier jour,
sans jamais replier leurs ailes de géants
parce qu'ils ont le coeur à taille d'océan !

Mannick
25 mai 2020



La puissance intérieure :
une force inébranlable

En chacun de nous réside une puissance souvent méconnue, une force intérieure qui, même en silence, peut se révéler formidable. C'est cette énergie qui surgit des profondeurs de notre être, particulièrement lorsque les obstacles semblent insurmontables.

Prenons l'exemple poignant des Palestiniens à Gaza. Ils ont captivé l'attention du monde entier en faisant preuve d'une foi en eux-mêmes, défiant un ennemi féroce et sans scrupules et un blocus terrible destiné à les affaiblir. Cette résilience impressionnante découle d'une conviction inébranlable en leurs capacités individuelles et collectives, ainsi que du soutien indéfectible de leur communauté. Telle une branche solide d'un arbre enraciné, leur force puise dans leurs racines, leur culture et leur lien avec leur peuple.

La force intérieure ne dépend pas uniquement des circonstances extérieures. Elle se manifeste par une résilience tranquille et une résolution silencieuse face aux défis. C'est une flamme vive qui brûle au sein de ceux qui croient en leur cause et qui sont soutenus par leur communauté, renforçant leur bravoure à chaque instant.

Face à des adversités, cette force intérieure devient notre compagne de route. Elle nous enseigne que chaque échec peut être une étape vers la réussite, que chaque revers offre une chance d'évolution, et que notre propre potentiel, soutenu par les relations que nous entretenons, est la seule véritable garantie sur laquelle compter. Il s'agit d'une voix intérieure qui nous rappelle que nous sommes plus capables que nous ne l'imaginons, renforcée par le soutien de ceux qui nous entourent.

Développer cette force nécessite un acte de courage et une acceptation profonde de notre véritable nature. C'est un voyage de croissance personnelle, un défi à nos propres limites, qui se forge non pas dans la facilité, mais dans le combat contre l'adversité, soutenu par l'appartenance à une communauté arabe et musulmane qui nous inspire et nous élève.

Il est essentiel de ne pas prêter attention aux voix extérieures qui prêchent l'abandon de nos valeurs, celles des corbeaux et des lâches qui choisissent d'arborer le drapeau blanc au premier coup de feu. Ne laissez pas ceux qui, en plein combat, mettent en doute vos valeurs et vos racines cherchant à vous faire vaciller ou douter de vous-même.

En somme, la confiance en soi est la pierre angulaire qui ouvre la voie à notre force intérieure. En croyant en notre potentiel, en étant fidèles à nos valeurs et en persévérant malgré les tempêtes, cette force devient une source d'énergie indéfectible, nous propulsant vers la réalisation de nos rêves.

Pour conclure, chaque individu possède en lui une force incroyable, attendant d'être reconnue, cultivée et libérée. En nous appuyant non seulement sur notre source intérieure, mais aussi sur les liens qui nous unissent à notre communauté, nous pouvons surmonter les défis, atteindre nos aspirations les plus profondes et vaincre nos peurs ainsi que nos doutes.

10 août 2024

Avec l'espoir l'impossible devient possible

Celui qui lit dans les livres d'histoire découvre que le désespoir n'a pas sa place dans le cœur de l'homme. Le monde n'est rien d'autre qu'un ensemble de jours que les générations échangent, où il n'existe ni richesse durable ni pauvreté persistante. Il y a eu des nations majestueuses qui avaient dominé la scène, mais elles n'ont pas demeuré éternellement sur leur trône, et des puissances qui étaient à l'apogée de leur grandeur ont également disparu.

Ce changement constant est la loi de la vie, où le bonheur et la force, qui ne se reposent pas sur le droit internationale ou sur les droits humains parfois limités, s'effacent comme un rêve dans les ténèbres de la réalité.

Faire face aux défis fait partie intégrante fe nos vies, et nous devons puiser notre inspiration dans les histoires des héros qui ont affronté l'adversité et qui n'ont pas permis à la peur de les détourner de la réalisation de leurs rêves. Par conséquent, ne laisse pas les craintes et les doutes ébranler ta détermination ou affaiblir ta foi en ton droit à la liberté et à une vie digne.

Rappelons-nous les leçons du passé et portons-les dans nos cœurs comme des phares éclairant notre chemin. La vie est pleine de changements, et enseigner l'histoire à nos jeunes nous aide à comprendre qu'il y a des solutions à chaque crise et que chaque injustice a une fin. Nous devons avancer vers demain d'un pas ferme, portant nos espoirs et nos ambitions, convaincus que la victoire sur l'injustice est possible.

Partageons nos rêves et faisons-en une réalité tangible, car la liberté n'est pas un rêve lointain, mais un droit légitime que nous devons défendre et pour lequel nous devons agir. Nous devons coopérer en tant qu'individus et en tant que communautés pour nous élever les uns les autres, en affirmant que chacun d'entre nous a le pouvoir de faire une différence.



En fin de compte, la force réside dans la volonté et la détermination. Regardons l'avenir avec optimisme et sortons des ténèbres du désespoir vers la lumière de l'espoir. Chaque jour est une page nouvelle dans le livre de la vie, alors faisons-en une histoire qui mérite d'être racontée aux générations futures.

2 octobre 2024

De l'arrogance du « je » et du moi :

réflexion sur l'usage excessif d'une subjectivité affirmée

L'usage répété, affirmatif, et parfois impératif du pronom « je » peut s'avérer exaspérant, surtout lorsqu'il est associé à une attitude de certitude absolue. Cette pratique, bien plus qu'une simple question de style ou de langage, reflète une posture égocentrique qui étouffe la complexité du monde et méprise la pluralité des perspectives. Il s'agit ici d'interroger ce phénomène sous trois angles : la réduction de l'altérité, l'illusion de la maîtrise totale du sujet, et les conséquences de ce discours sur la qualité des échanges humains.

1. La réduction de l'altérité par l'omniprésence du « je »

L'usage excessif du « je » tend à placer l'individu au centre de tout, réduisant ainsi l'espace réservé à l'autre. Cette monopolisation de la parole, qu'elle soit écrite ou orale, efface les nuances et les perspectives divergentes. Or, chaque individu est un point de vue parmi une infinité d'autres, et prétendre à une vérité universelle dans un monde d'une telle diversité relève d'une arrogance insoutenable. Par exemple, juger des cultures entières ou des peuples par millions dans une phrase lapidaire trahit une méconnaissance profonde de leur richesse et de leur complexité.
L'usage du « je » dans ce contexte n'est plus une simple affirmation de soi, mais un outil pour éclipser l'autre, pour imposer sa vision comme exclusive. Cette posture se traduit souvent par des jugements simplistes, généralisateurs et définitifs : « Je sais que », « Je pense que », « Je déclare que ». Or, ces affirmations ne traduisent pas tant une réflexion qu'un désir d'autorité qui ne repose sur rien de solde.

2. L'illusion de la maîtrise totale : une fausse science infuse

Derrière cette insistance sur le « je » se cache souvent une illusion : celle de détenir une forme de science infuse ou une connaissance absolue. Cette illusion repose

sur la confusion entre opinion et vérité, entre point de vue subjectif et fait avéré. La capacité à émettre un jugement rapide et catégorique sur des réalités complexes est perçue, à tort, comme une preuve d'intelligence ou de compétence.

Or, les grandes questions humaines, qu'elles soient culturelles, historiques ou politiques, ne se prêtent pas à des réponses simples. Affirmer, par exemple, que « les pays arabes sont ainsi » ou que « tel pays devrait faire cela » en une phrase ou un paragraphe révèle davantage un déficit d'humilité qu'une maîtrise du sujet. Il est important de reconnaître que le savoir, loin d'être univoque et immédiat, est le fruit d'une réflexion patiente, d'une écoute attentive, et d'une remise en question constante.

3. Les conséquences sur les échanges humains : du dialogue à la domination

Lorsque le « je » devient impératif et définitif, il transforme le dialogue en une relation de domination. Le langage, qui devrait être un moyen de construire des ponts entre les individus, devient alors une arme pour imposer sa volonté ou son point de vue. Dans ces conditions, l'échange cesse d'être une exploration commune pour devenir une bataille où l'autre est sommé de se soumettre.

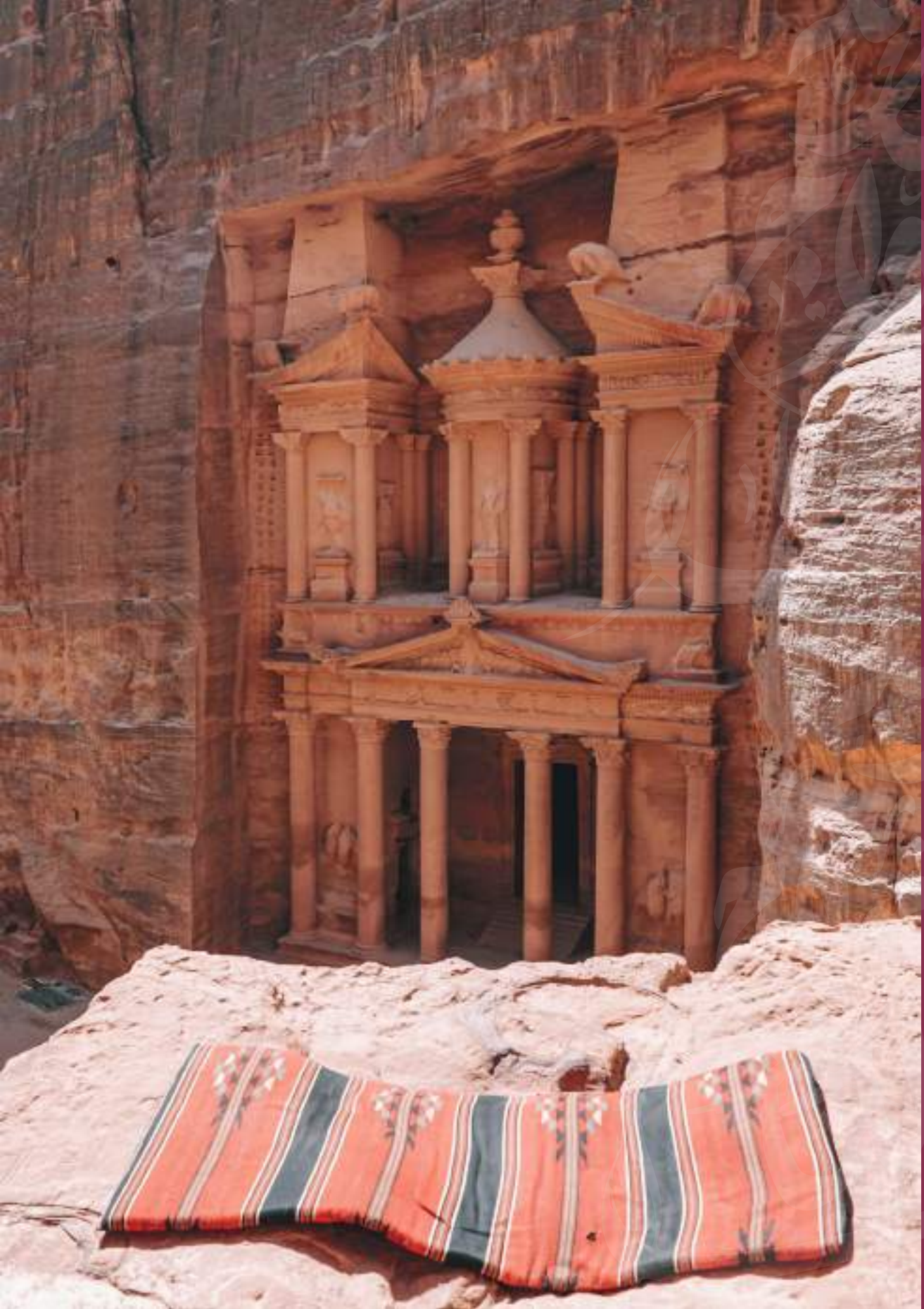
Cette attitude a des conséquences néfastes, non seulement sur les relations interpersonnelles, mais aussi sur la qualité du débat public. Un discours saturé de certitudes personnelles ne laisse aucune place au doute, à l'écoute, ou à l'évolution des idées. Il contribue à polariser les opinions et à creuser les fossés, au lieu de chercher à les combler.

Conclusion : vers une humilité retrouvée

Face à l'arrogance du « je », il est urgent de redécouvrir l'humilité, non pas comme une faiblesse, mais comme une force. Cela implique de reconnaître la limite de nos connaissances et la légitimité des points de vue opposés. Le « je » n'est pas en soi problématique, mais son emploi excessif, impératif, et définitif trahit une dérive égocentrique incompatible avec la complexité du monde.

Pour contrer cette tendance, il est essentiel de réapprendre à utiliser des expressions qui intègrent l'incertitude et l'ouverture : « Il me semble que », « Je pourrais penser que », ou mieux encore « inventer un conte pour faire passer son point de vue ». En réintégrant cette humilité dans nos discours, nous permettons à l'autre de coexister dans la conversation, et à la vérité, toujours plurielle et inachevée, d'émerger peu à peu et d'enrichir le débat.

12 décembre 2024



Huitième déambulation

Société, foi et humanisme

« L'humanisme naît quand le coeur
et la raison marchent ensemble pour l'avenir. »

André Malraux



Table des matières *huitième déambulation*

L'élégance d'hier & l'uniformité d'aujourd'hui 80
Quand la joie devient interdite. 82
Ramadan : un mois de lumière et de partage à travers le monde 84
Toutes les religions se valent 86
« Craindre Dieu » 88
Sommes-nous assez tolérants ? Mettons-nous à l'épreuve pour nous rendre meilleurs 90
Quand la foi fait redescendre les avions. L'incroyable périple d'Amir Al Mahdi à Sebha 94
Les valeurs universelles de l'Islam. Un patrimoine commun des traditions religieuses 96
Transformons le ciel gris en une toile colorée par la puissance de nos rêves 100
La puissance de l'engagement individuel 102
La foi soulève les montagnes. 104
À chacun ses étoiles 106
Le savoir est une arme redoutable. Ne privons pas notre peuple du droit d'y accéder librement 108
Construisons des ponts au lieu de construire des murs 110
L'espoir comme bouclier. La critique comme fardeau 112
Célébrons la diversité plutôt que d'imposer l'uniformité 114
L'élégance de se taire au bon moment 116
Le partage sauve, la convoitise tue 118
« Faire l'amour autrement ». D'après Gabriel García Márquez,
commenté et prolongé par Khémaïs Gharbi 120
On ne construit rien avec la peur 123

L'élégance d'hier

& l'uniformité d'aujourd'hui

Dans les années 1960, arpenter l'avenue entre la place Louise et la porte de Namur à Bruxelles était un enchantement pour les sens. Cette promenade avait quelque chose de presque théâtral, où le décor urbain servait d'écrin à une élégance devenue aujourd'hui rare. Hier encore, je me suis aventuré dans ces lieux familiers, mais le cœur un peu serré, comme si je pressentais que la nostalgie s'y ferait plus vive. Je me suis installé à une terrasse, un café devant moi, et j'ai laissé mes yeux parcourir le paysage. Les passants, les vitrines, les façades : tout me racontait l'histoire d'un changement.

Les immeubles, pour la plupart, sont plus modernes, plus épurés. Les pavés des trottoirs, autrefois irréguliers, se montrent aujourd'hui impeccables, presque luxueux. Les vitrines attirent le regard avec un éclat neuf, et les enseignes lumineuses redoublent d'efforts pour capter l'attention. Sur ce plan, le progrès est indéniable : tout semble plus soigné, plus attirant. Mais derrière cette modernité séduisante, c'est un autre constat qui me frappe et m'attriste : la disparition de l'élégance vestimentaire qui, jadis, animait ces avenues.

Dans les années 1960, les femmes étaient souvent presque une œuvre d'art en mouvement. Leurs robes étaient raffinées, souvent accompagnées de bas de soie qui effleuraient le regard d'un éclat subtil. Leurs coiffures étaient travaillées, parfois audacieuses, mais toujours élégantes. Il n'était pas rare de croiser, les samedis soir, des femmes portant encore le chapeau, une relique d'un charme ancien qui s'accordait si bien avec leurs tenues. Les hauts talons ponctuaient leur silhouette d'une grâce singulière, donnant à leur démarche une lenteur étudiée, presque chorégraphiée, qui laissait le temps de les admirer. Même leurs voix, leurs intonations, semblaient plus féminines, plus posées, en harmonie avec une allure pleine de distinction.

Aujourd'hui, c'est une tout autre image qui défile sous mes yeux. Les robes ont presque disparu du paysage, emportant avec elles cette féminité affirmée qui faisait partie de l'air du temps. Les femmes que je croise paraissent pressées, absorbées par l'urgence du quotidien, leur démarche rapide et fonctionnelle, comme dictée par le rythme effréné de notre époque. Les pantalons, devenus universels, ont gommé ces lignes qui autrefois faisaient vibrer les regards. Il m'arrive même, de loin, d'avoir du mal à distinguer un homme d'une femme, tant leurs silhouettes se ressemblent.

Je ne peux m'empêcher de regretter cette époque où chaque femme, par son allure et sa tenue, semblait raconter une histoire. Une époque où l'élégance n'était pas un luxe, mais une habitude, une façon d'être. Aujourd'hui, tout semble plus pratique, plus uniforme, mais moins envoûtant. Dans ma jeunesse la femme était vraiment Femme, et c'est cette essence, cette magie, que je cherche encore du regard, assis à ma terrasse, le cœur un peu nostalgique.

L'heure de rentrer chez moi est arrivée. Je consulte ma montre, et le cadran froid m'indique une réalité presque absurde : nous sommes le 15 décembre 2024. Ce simple chiffre, pourtant si anodin, m'assaille d'une étrange mélancolie. Les années ont filé, emportant avec elles bien plus que des modes vestimentaires ou des habitudes. Elles ont effacé un monde, une époque, une manière d'exister.

Alors que je me lève pour partir, je ne peux m'empêcher de me demander ce que quelqu'un, dans soixante ans, ressentira en observant les passants d'un autre futur. Peut-être trouvera-t-il cette époque que je vis aujourd'hui aussi étrangère pour lui que celle que je trouve pour la mienne.

20 décembre 2024

Quand la joie devient interdite

Le « V » de la victoire, formé par l'index et le majeur, incarne depuis des décennies bien plus qu'un simple geste. Popularisé par Winston Churchill durant la Seconde Guerre mondiale, il est devenu un symbole universel de résistance, d'espoir et de triomphe sur l'adversité. Qu'il soit brandi pour célébrer une victoire ou exprimer la joie de surmonter l'épreuve, ce signe appartient désormais à l'humanité tout entière.

Pourtant, nous apprenons aujourd'hui que ce symbole, ainsi que toute forme de réjouissance, sera interdit aux Palestiniens qui seront libérés prochainement ainsi qu'à leurs familles, tant à Jérusalem qu'en Cisjordanie. Non seulement ces prisonniers sont privés du droit d'exprimer leur soulagement par ce geste symbolique, mais leurs proches se voient également interdits de manifester la moindre joie. La police israélienne est allée hier les prévenir directement. Les célébrations, les rassemblements et même les gestes simples de bonheur deviennent des actes prohibés. Jusqu'où ira-t-on dans la répression des émotions les plus humaines ?

Le sourire lui-même, expression instinctive et universelle du contentement, pourrait-il être perçu comme une provocation ? Peut-on sérieusement imaginer qu'une mère ne puisse pas laisser échapper un cri de bonheur en retrouvant un fils, qu'un père ne puisse pas étreindre sa fille sans craindre des représailles ? Interdire la joie, c'est emprisonner les âmes après avoir enfermé les corps.

La véritable force d'un pays ne réside pas dans sa capacité à réprimer les émotions de ceux qui vivent sous son contrôle, mais dans sa grandeur d'âme à reconnaître leur douleur et leur dignité. Chaque être humain, qu'il soit palestinien ou autre, porte en lui une histoire faite de souffrance et d'espérance.

Refuser à ceux qui sortent d'années d'emprisonnement le droit d'exprimer leur joie, c'est nier cette part d'humanité qui devrait, au contraire, nous rassembler.

Une paix durable ne peut se bâtir sur la peur et l'humiliation. Elle exige des gestes de reconnaissance et de respect, aussi petits soient-ils. Interdire les signes de joie, c'est attiser les braises du ressentiment. Mais laisser l'émotion s'exprimer, c'est ouvrir la voie à la compréhension et, peut-être, à la réconciliation.

Nous avons tous assisté, horrifiés, au déferlement de haine des deux côtés du mur d'incompréhension qui sépare ces deux peuples. Le 6 octobre 2023 reste une date gravée dans la mémoire collective, marquée par une tragédie insoutenable pour les deux populations concernées. Pourtant, peu nombreux sont ceux qui se sont attardés sur les causes profondes de cet événement. La prison à ciel ouvert qu'est Gaza depuis plus de 17 ans, la vie de misère dans des camps où se succèdent les générations, et les brimades constantes sont des réalités concrètes et accablantes. Une implosion de cette ampleur ne surgit pas du néant. Si, à cela, s'ajoute l'interdiction d'exprimer la joie des retrouvailles après des années d'emprisonnement, ne sème-t-on pas, à larges volées, les graines des futures explosions ?

L'histoire nous observe. Que retiendra-t-elle de nous ? Serons-nous ceux qui auront renforcé les murs de la division, ou ceux qui auront tendu des ponts entre des peuples meurtris ? La paix ne se décrète pas, elle se construit à travers des choix de sagesse et de dignité. Il faut du courage pour rompre avec les logiques de répression et reconnaître, dans l'autre, un semblable capable de souffrir et d'espérer.

Car au fond, qu'est-ce qu'un sourire, qu'est-ce qu'un geste de victoire sinon le témoignage silencieux de la vie qui persiste malgré tout ? Interdire la joie, c'est oublier que demain, nous pourrions être à notre tour privés de ce qui fait notre humanité. Le mépris des émotions de l'autre finit toujours par rejaillir sur celui qui l'impose.

Au crépuscule de nos existences, ce ne sont ni les interdits ni les brimades qui parleront pour nous, mais les traces de compassion et de justice que nous aurons laissées. Là réside la véritable victoire.

19 janvier 2025

Ramadan:

un mois de lumière et de partage à travers le monde

Alors que le croissant de lune annonce le début du mois de Ramadan, plus d'un milliard de croyants à travers les cinq continents s'apprêtent à entrer dans une période de jeûne, de prière et de générosité. Ce moment sacré transcende les frontières, les langues et les cultures, unissant les cœurs dans une même ferveur spirituelle.

Dans les ruelles animées du Caire, de Tunis ou de Constantine, l'appel à la prière résonne au coucher du soleil, signalant l'heure tant attendue de l'iftar. Les tables se garnissent de dattes sucrées, de soupes fumantes et de pains dorés, tandis que les familles et voisins se réunissent, partageant bien plus qu'un repas : un instant de communion et de gratitude.

À Istanbul, les minarets s'illuminent de mille feux, et la tradition du mahya – ces messages lumineux suspendus entre les mosquées – rappelle à chacun les valeurs du jeûne : patience, piété et bienveillance. Dans les vastes étendues du Sahel africain, les voix s'élèvent en chœurs pour réciter les prières du « Tarawih », sous un ciel étoilé où l'on perçoit presque l'écho des siècles de foi qui ont traversé ces terres.

En Indonésie, la plus grande nation musulmane du monde, les marchés débordent de mets parfumés tandis que les rues s'imprègnent d'une atmosphère de fête et de recueillement. De Jakarta à Sumatra, les mosquées se remplissent de fidèles en quête de paix intérieure, et la nuit devient un moment de méditation profonde.

De l'autre côté de l'Atlantique, dans les grandes métropoles occidentales, les musulmans préparent l'iftar dans un esprit de fraternité, partageant leur culture avec leurs voisins et amis. Dans les rues de New York, Londres ou Paris, la diversité de l'islam éclate dans toute sa splendeur, chaque communauté ajoutant sa propre couleur à cette mosaïque universelle de la foi.

Car c'est bien cela qui fait la beauté de l'humanité : sa diversité. Nous sommes un monde multicolore, riche de nos différences, de nos traditions et de nos manières de



célébrer. Il est vain de vouloir nous uniformiser, d'effacer ce qui fait notre identité. Le Ramadan n'est pas qu'un mois de privation, il est un mois de lumière, d'introspection et d'amour du prochain. Il nous rappelle que notre richesse réside dans ce qui nous distingue, et non dans une imitation stérile de modèles qui ne nous ressemblent pas.

Alors, en ce mois béni, que chacun vive sa foi dans le respect et la liberté. Que ceux qui jeûnent le fassent avec sincérité et dévotion. Que ceux qui ne partagent pas cette tradition nous laissent la célébrer sans jugements ni remontrances. Car c'est ainsi que le monde s'enrichit : dans la tolérance et la reconnaissance de ce qui fait de nous des êtres uniques.

Ramadan Mubarak à tous !

28 février 2025

Toutes les religions se valent

Bonjour chère amie,

J'espère que vous allez bien. J'ai réfléchi à votre mention du message de Sa Sainteté Le Pape et votre interrogation légitime en post scriptum :

Pourquoi aucun de nos religieux n'adresse un message pareil, plein d'amour, de sérénité et de modestie, aux musulmans de son quartier - pour ne pas dire à toute l'humanité ?

Cela m'a conduit à faire une recherche pour vous faire partager sur ma page une perspective provenant d'une prospection rapide sur le net. En effet, il est intéressant de noter que la hiérarchie religieuse dans toutes les religions souligne des valeurs universelles telles que l'amour, la compassion et la solidarité, sans distinction. Et nos religieux ne manquent pas de talent dans ce domaine.

À ce sujet, je vous envoie un extrait qui illustre comment l'Islam promeut ces valeurs essentielles à travers divers enseignements et pratiques. Cela démontre que, quelle que soit la croyance, il existe une quête commune pour encourager l'harmonie et l'amour au sein de l'humanité.

Je vous invite à lire ce texte et à réfléchir à ces points communs.

Bien cordialement.

Voici le lien et une traduction de ma part d'une partie d'un message d'un de nos religieux. Quand à s'adresser à l'humanité tout entière, nous n'avons pas un clergé et il n'y a plus de Calife pour prétendre jouer ce rôle. Il y a beaucoup d'autres discours semblables mais il faut les rechercher soi-même au bon endroit par exemple dans les discours du cheikh d'Al Ashar en Égypte à l'occasion des grandes fêtes musulmanes.

Voici une traduction partielle en français de ma part.

« L'Islam prône la paix, la poignée de main, le sourire, la bonne humeur, et la parole bienveillante, incitant même à choisir le meilleur des discours. Il encourage également la modestie, la générosité sous toutes ses formes, la fidélité et le respect des engagements, ainsi que l'apaisement des soucis. L'Islam exhorte à l'altruisme, à la bienveillance envers les invités, au soutien des nécessiteux, à la guidance sur le chemin, et souligne l'importance de l'honneur dû aux parents, des liens de parenté, de l'équité, de la justice, de la sincérité, de la loyauté, et de la protection des opprimés.

Il ordonne de traiter avec bienveillance les proches, les orphelins et les nécessiteux, les voisins proches comme éloignés, l'ami à vos côtés, le voyageur, et ceux qui sont dans votre pouvoir de soutien.

Parmi les pratiques également recommandées par l'Islam pour renforcer la camaraderie et l'affection entre les musulmans, on trouve la prière en commun, l'humilité, le pardon, l'échange de cadeaux et le remerciement pour ceux-ci.

L'Islam encourage le respect des aînés et la compassion envers les jeunes, ainsi que la propreté, le soin de soi, la bienveillance, et le fait d'aimer pour son frère ce que l'on aime pour soi. Il implique un cœur en paix, le fait de répondre aux besoins de l'autre et de couvrir les faiblesses d'autrui.

Il est prescrit d'offrir à manger, de visiter les malades, de répondre aux invitations, de féliciter lors des joies et de soutenir lors des peines, tout en traitant les gens comme on souhaiterait être traité, et de remercier ceux qui font le bien.

L'Islam exhorte à prier pour son frère sans qu'il le sache, à faire savoir à ceux que l'on aime qu'on les apprécie, à répondre à une offense par la bienveillance, à rendre une salutation de manière encore plus agréable, et à propager les bonnes nouvelles.

Il ordonne de verser la zakat et les aumônes aux pauvres, d'adopter un discours doux lors de l'excuse envers celui qui demande, de promouvoir le prêt sans intérêt, d'accorder un délai aux débiteurs en difficulté, et recommande l'emprunt des biens, ainsi que l'annulation d'une vente si l'une des parties le souhaite, de se détacher de ce qui appartient aux autres, et de rétablir la paix entre les gens.

7 mai 2023

« Craindre Dieu »

L'expression « craindre Dieu » est profondément ancrée dans les traditions monothéistes, notamment en islam et en christianisme, et elle ne doit pas être réduite à une simple peur servile ou à une soumission aveugle. Bien au contraire, elle renvoie à un respect sacré, une conscience aiguisée de la justice divine et une responsabilité morale élevée.

Dans le contexte religieux, cette crainte est liée à l'amour et à l'humilité devant Dieu. En islam, le mot arabe *taqwa*, souvent traduit par « crainte de Dieu », signifie en réalité une conscience éveillée et une piété sincère qui poussent à éviter le mal et à rechercher le bien. Dans la Bible, notamment dans les Psaumes et les Proverbes, il est dit que « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » (Proverbes 9:10). Cela signifie que reconnaître la grandeur divine et ses commandements est le fondement d'une vie vertueuse et équilibrée.

Dans sa portée profonde, « craindre Dieu » n'est pas synonyme de faiblesse, mais de force morale. Cette crainte n'asservit pas, elle libère. Elle empêche l'individu d'être esclave de ses propres désirs ou de l'injustice des autres. Elle encourage l'intégrité, l'honnêteté et la recherche de la justice, car celui qui craint Dieu ne craint ni les tyrans ni les manipulateurs.

Historiquement, ceux qui avaient une véritable crainte de Dieu ont souvent été à l'origine de révolutions morales et sociales. Des figures comme Gandhi, Martin Luther King ou Nelson Mandela ont agi sous une forme de conscience spirituelle élevée, refusant la soumission aux injustices humaines précisément parce qu'ils se soumettaient à un principe supérieur de justice. Craindre Dieu, c'est donc ne jamais courber l'échine devant l'injustice, mais rester fidèle à ses valeurs en toutes circonstances.

Répliquer à ceux qui insultent les peuples en raison de cette croyance

L'attaque selon laquelle un peuple qui croit en la volonté de Dieu et en la crainte divine serait lâche ou condamné à la soumission repose sur une compréhension

erronée et simpliste. Elle trahit une ignorance des dynamiques spirituelles qui ont forgé les plus grandes civilisations.

La foi ne signifie pas la passivité, mais la responsabilité

Croire que Dieu est maître de la volonté n'implique pas l'inaction ou la résignation. Dans l'islam comme dans le christianisme, la foi est toujours accompagnée d'un appel à l'effort et à la justice. Les textes sacrés rappellent sans cesse que l'être humain est responsable de ses choix et qu'il doit œuvrer pour un monde meilleur.

Les peuples croyants ont façonné l'histoire

L'histoire est jalonnée d'exemples où la spiritualité a nourri des mouvements de libération et de résistance. Les musulmans de l'Andalousie médiévale ont développé les sciences et la philosophie ; les Afro-Américains croyants ont porté le mouvement des droits civiques ; les peuples musulmans colonisés ont résisté aux oppressions européennes au nom de leur foi.

La vraie lâcheté est dans le mépris et l'ignorance

Insulter un peuple entier en le traitant de lâche à cause de sa croyance ne relève pas du courage, mais d'une pauvreté intellectuelle et morale. Il est plus facile de mépriser que de comprendre. Or, comprendre demande du respect et de l'humilité, deux valeurs portées par ceux qui ont une véritable conscience de Dieu.

Faut-il toujours répondre ?

Tout ne mérite pas une réponse. Mais certaines attaques, surtout celles qui visent à humilier ou à rabaisser des peuples entiers, nécessitent une correction. Non pas pour entrer dans une querelle inutile, mais pour rétablir la vérité avec sagesse et hauteur d'esprit. Ignorer une insulte peut parfois être une preuve d'intelligence, mais répondre avec justesse est un devoir lorsque l'honneur et la vérité sont en jeu.

En somme, répondre à ce genre d'attaque, c'est rappeler que craindre Dieu n'est pas une faiblesse, mais une noblesse. C'est affirmer que la dignité humaine ne réside ni dans l'arrogance ni dans le mépris, mais dans la capacité à rester fidèle à ses valeurs tout en répondant avec intelligence et grandeur d'âme.

10 mars 2025

Sommes-nous assez tolérants ?

Mettons-nous à l'épreuve pour nous rendre meilleurs

La tolérance, selon Paul Henri Spaak, « (...) est la plus belle et la plus noble des vertus. Rien n'est possible sans cette disposition de l'âme. Elle est une question préalable à tout contact humain. La tolérance ne fait renoncer à aucune idée et ne fait pas pactiser avec le mal. Elle implique simplement qu'on accepte que d'autres ne pensent pas comme vous sans les haïr pour cela. ».

Un ami, nonagénaire, observateur attitré de longue date, de l'évolution de notre société, m'a fait remarquer récemment que je prêchais dans le désert en postant en permanence dans les réseaux sociaux, des textes invitant à la tolérance. Il ne suffit pas, m'avait-il dit, de compter les *Likes* obtenus pour proclamer que vos lecteurs sont de vrais tolérants. Il y a loin de la coupe aux lèvres, comme dit le proverbe. De plus, avait-il ajouté, avec une voix qui avait résonné dans mes oreilles comme une mise en garde :

— Ce n'est que dans l'épreuve qu'on peut juger de la tolérance de façade et de celle du vrai engagement.

— Mes amis appartiennent à d'autres générations que les nôtres, lui avais-je répondu, et les temps ont changé. Je ne les vois pas « tourner casaque » à la moindre tempête. Je vous promets cependant de les mettre à l'épreuve, moi-même, à la première occasion et vous tiendrai au courant du résultat.

Cette discussion remonte à plusieurs mois mais mon inconscient, aidé sans doute par les circonstances, m'a conduit à provoquer moi-même cette épreuve de vérité. Elle devait me permettre de vérifier le bien-fondé de la réflexion de mon ami ou d'objectiver la mienne que j'avais défendu avec candeur sur la solidité des convictions de mes lecteurs.

Ce texte « épreuve » a été publié il y a quelques jours indiquant en substance que « La Tunisie appartient aux Tunisiens ». Il ne me restait plus qu'à attendre les réactions de mes lecteurs pour y voir plus clair.

La moisson fut édifiante. La majorité des commentaires est allée dans le sens de l'insulte, de la haine et de l'intolérance pour mon texte-épreuve, qualifié de prime à bord de raciste. Ce n'était pas cela, bien sûr, notre objectif. Nous voulions par cette démarche juger, non pas du texte lui-même, mais de la tolérance des gens face à une autre opinion que la leur, dans une situation réelle de divergence d'idées, en distantiel, certes, mais en public.

Ce rejet brutal d'accepter l'existence d'une opinion différente était net et sans équivoque. Il était soutenu, bien entendu, par le vocabulaire adéquat, un vocabulaire déplacé et malséant visant toute opinion divergente. Cette haine, quasi immédiate a provoqué chez la plupart d'entre eux, une amnésie instantanée de tous leurs *Likes* précédents à mes posts de tolérance. Un volte-face flagrant, un aveuglement quasi instinctif, confirmant les craintes de mon ami nonagénaire. Une véritable ratonnade verbale et heureusement virtuelle, perpétrée, sans aucun état d'âme, sur une page publique.

Je vous laisse imaginer les conséquences si cette descente était en présentiel dans une situation de crise ou de guerre, face à n'importe quelle personne ou communauté, fût-elle leur amie de longue date, qui aurait exprimé une opinion différente de la leur !

Cette démonstration de l'intolérance, nous donne des pistes de réflexion sur la légèreté, voire la futilité de l'engagement de certains à défendre ou à protéger « l'autre, le différent » s'il faisait un jour l'objet d'actes d'intolérance ou de discrimination en présence de ces courageux virtuels. Il est à craindre, en effet, qu'à la moindre agitation politique grave, dont personne n'est à l'abri, cette tolérance de façade disparaisse comme si elle n'avait jamais existé, cédant la place aux vieux démons d'autrefois, rappelant aux incrédules dont je fais partie, le fameux dicton « chasse le naturel, il revient au galop ».

Mon ami avait donc raison de me mettre en garde qu'il ne suffit pas de clamer haut et fort sa tolérance pour la prouver mais qu'il faut la pratiquer au quotidien, bien qu'au final ce n'est que dans l'épreuve, hélas, qu'on peut juger de la solidité du vrai engagement.

En conclusion n'attendons pas, chers amis, d'être en pleine tourmente pour vérifier l'état de notre engagement en matière de tolérance. Fortifions-la sans répit. Nous avons, comme vous venez de le constater, encore beaucoup de chemin à parcourir pour devenir vraiment tolérant; accepter que d'autres puissent avoir des opinions différentes et même opposées aux nôtres, pensent autrement que nous, adhérent à d'autres philosophies, s'habillent différemment; se coiffent à leurs façons; sans les haïr pour autant ou les vouer aux gémonies.

Un ancien doyen de la faculté de droit à l'Université Libre de Bruxelles, qui se reconnaîtra en me lisant, m'a donné un jour, lors d'une discussion similaire, ce précieux conseil, après un échange d'anecdotes et de calembours variés et distrayants, que je croyais innocent :

— Quand on raconte une blague et on désigne par un prénom qui identifie l'origine ethnique ou religieuse d'une personne, pour faire rire nos convives à ses dépens, on commet un acte qui nourrit le racisme. De même, quand on fait distinguer constamment, en bien ou en mal, une personne ou une communauté par rapport à une autre, on sème, sans le savoir, les engrais qui iront fertiliser le terreau des mauvaises herbes de la discorde. Soyons vigilants et surtout soyons utiles. Faisons profiter les plus jeunes de nos expériences pour les années qui nous restent à vivre. Rappelons-nous le dicton qui dit « Un aîné qui s'en va, c'est comme une bibliothèque qui brûle ».

En conclusion, il faut toujours rester fidèle à ses valeurs de tolérance, à ses principes humanistes. Personne n'aime quitter un groupe mais aucun homme de mon âge ne peut rester, là où il ne peut plus être utile; là où les idées divergentes ne sont pas combattues par d'autres idées mais par l'insulte; là où l'argument n'est plus confronté à un argument contraire pour enrichir l'échange, mais plutôt par le rejet et le mépris, voire l'impolitesse et l'irrespect. Enfin, là où les amis de la veille vous surprennent par un nouveau visage au point de ne plus les reconnaître confirmant, si besoin est, toutes les craintes de mon ami tout en faisant naître les miennes.

Aristote avait raison de nous dire « Celui qui n'est plus ton ami ne l'a jamais été ».

Pourtant je reste disposé, sur ma page, à fortifier mon humanisme en m'imprégnant de celui de mes contradicteurs, quels qu'ils soient, et de m'enrichir de toutes les différences pour protéger la mienne à la condition, toutefois, qu'ils aient le langage approprié de ceux qui veulent s'enrichir des opinions d'autrui dans le respect mutuel des convictions de chacun.

Je termine par Voltaire : « Je défendrai mes opinions jusqu'à ma mort, mais je donnerai ma vie pour que vous puissiez défendre les vôtres ».

Enfin, en ce qui concerne ma phrase litigieuse « La Tunisie appartient aux tunisiens », je la revendique et la proclame haut et fort, de toutes les forces que me permet mon âge, en m'inspirant de la ferveur du plus grand de nos compatriotes et libérateur de la nation Habib Bourquiba qui aimait déclamer ces vers de Victor Hugo lorsqu'il luttait pour que la Tunisie revienne aux tunisiens:

- Si l'on n'est plus que mille, eh ! bien, j'en suis !

- Si même ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla ;

- S'il en demeure dix, je serai le dixième ;

- Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

6 décembre 2021

Quand la foi fait redescendre les avions

L'incroyable périple d'Amir Al Mahdi à Sebha

Sebha, Libye – 26 mai 2025. Un homme, une prière, et deux retours d'avion. Cela pourrait être le début d'un conte soufi ou d'une légende populaire, mais c'est une histoire bien réelle qui a fait le tour des réseaux sociaux libyens en moins de vingt-quatre heures.

Amir Al Mahdi, pèlerin déterminé, était censé s'envoler vers les terres saintes pour accomplir le Hajj. Mais à l'aéroport de Sebha, dans le sud du pays, une erreur administrative l'en empêche : son passeport pose problème. L'avion décolle sans lui. L'homme reste, seul dans la salle d'attente, mais animé d'une certitude inébranlable : « Je partirai cette année. Je ne bougerai pas d'ici. Dieu est témoin de mon intention. »

C'est là que commence l'étrange ballet céleste. Peu après le décollage, l'appareil rencontre une panne technique et revient à Sebha. Un miracle ? Une coïncidence ? Les passagers sont débarqués, l'avion vérifié. Le pilote demande qu'on fasse monter Al Mahdi. Mais celui-ci, croyant à une mise à l'épreuve divine ou à une ruse des autorités, refuse. L'avion redécolle. Sans lui.

Là encore, l'inattendu frappe. Une deuxième panne, et le vol est une fois de plus contraint de rebrousser chemin. Cette fois, le pilote prend une décision inattendue : l'avion ne repartira plus sans Amir Al Mahdi. On le fait venir, on l'invite à bord. Des passagers filment la scène : on y voit un homme au regard illuminé, levant les bras au ciel dans un mélange de soulagement, de fierté et de gratitude.

Sur les réseaux sociaux, les réactions fusent. Entre ironie et admiration, les internautes s'interrogent : « Qu'y a-t-il entre toi et Dieu, Amir ? »



Le commentaire d'un certain « Le sourire » résume l'émotion collective : « Quand un avion revient deux fois pour toi, ce n'est pas normal. Il y a quelque chose entre toi et le ciel. »

Au-delà des pannes techniques ou des lenteurs administratives, c'est la force tranquille de la foi, celle qui ne cède ni à l'attente ni au découragement, qui semble avoir triomphé ce jour-là à Sebha. Et si cette histoire fait sourire, elle rappelle à chacun que dans certaines batailles invisibles, la volonté d'un homme peut parfois faire redescendre les avions du ciel.

27 mai 2025

Littérature

Les valeurs universelles de l'Islam

Un patrimoine commun des traditions religieuses



Il est frappant de constater qu'un simple message religieux, lorsqu'il est formulé avec sincérité, compassion et modestie, peut toucher bien au-delà de ses frontières confessionnelles. L'exemple du message récent du Pape en est une illustration. Mais la question demeure : pourquoi de telles paroles, pleines d'amour et de sérénité, semblent-elles si rares dans d'autres traditions aux yeux du grand public ? Cette interrogation, en réalité, invite à examiner plus largement la manière dont chaque religion – et non seulement le catholicisme – promeut ses valeurs éthiques fondamentales.

Dans toutes les grandes traditions spirituelles, les textes fondateurs insistent sur des principes universels : la paix, la compassion, l'entraide, la dignité humaine et la solidarité. Ces valeurs sont considérées comme transcendantes et s'adressent, au moins en théorie, à l'humanité entière. Les religions abrahamiques, mais aussi les courants orientaux, puisent dans ce fonds commun pour nourrir des comportements concrets : respect de l'autre, secours aux plus fragiles, défense de la justice. Dans la tradition islamique, par exemple, ces principes sont présents de façon claire et abondante, même si leur diffusion médiatique est plus discrète.

Contrairement aux religions organisées autour d'une hiérarchie unique – à l'image du catholicisme avec le Pape – l'islam ne dispose pas d'un clergé centralisé. Il n'y a ni Pape ni Calife unique pour incarner l'autorité spirituelle suprême et s'adresser au monde d'une seule voix. La pluralité des écoles juridiques et théologiques, la diversité des cultures musulmanes et l'absence de structure pyramidale expliquent cette dispersion.

Cependant, de nombreuses voix autorisées s'expriment régulièrement, qu'il s'agisse d'imams, de recteurs d'université ou d'oulémas de renom, notamment à l'occasion des grandes fêtes religieuses. C'est souvent dans ces discours, homélies et allocutions que l'on retrouve des appels vibrants à la paix, au respect mutuel et à la concorde.

Un texte traduit récemment illustre bien cette richesse. On y trouve un résumé des pratiques et enseignements islamiques qui insistent sur la paix, le sourire, la poignée de main, la modestie et la générosité. L'islam y est présenté comme encourageant la fidélité, le respect des engagements, l'apaisement des soucis et l'altruisme sous toutes ses formes.

On y rappelle aussi l'importance du respect dû aux parents, des liens de parenté, de l'équité, de la justice, de la sincérité et de la protection des opprimés.

Autant de valeurs que l'on pourrait placer en parallèle avec les Béatitudes chrétiennes, les préceptes bouddhistes ou les commandements humanistes d'autres traditions.

Cette éthique se traduit par des gestes simples et concrets : traiter avec bienveillance les proches, les orphelins et les nécessiteux ; respecter les voisins, qu'ils soient proches ou éloignés ; accueillir le voyageur ou l'étranger ; soutenir ceux qui dépendent de notre aide. Dans cette optique, la prière en commun, l'humilité, le pardon, l'échange de cadeaux et le remerciement pour ceux-ci deviennent des instruments de cohésion sociale et de fraternité.

L'islam encourage également le respect des aînés et la compassion envers les plus jeunes, la propreté et le soin de soi, la bienveillance et le fait d'aimer pour autrui ce que l'on aime pour soi-même. Il s'agit là d'une philosophie pratique du cœur en paix : répondre aux besoins de l'autre, couvrir les faiblesses d'autrui, visiter les malades, répondre aux invitations, féliciter lors des joies et soutenir lors des peines. Cette dynamique s'inscrit dans la règle d'or universelle : « traite les gens comme tu aimerais être traité ».

Il est même recommandé de prier pour autrui sans qu'il le sache, de faire savoir son affection aux personnes estimées, de répondre à l'offense par la bienveillance, de rendre une salutation de manière encore plus agréable et de propager les bonnes nouvelles. Ces pratiques visent à créer un climat de confiance, à dissoudre les rancunes et à tisser des liens invisibles qui font tenir une communauté humaine.

D'un point de vue économique et social, l'islam institue également des mécanismes d'entraide : la zakat (impôt de solidarité obligatoire) et les aumônes aux pauvres, le prêt sans intérêt, l'octroi d'un délai aux débiteurs en difficulté, l'annulation d'une vente si l'une des parties le souhaite, et la médiation pour rétablir la paix entre les gens. Ces prescriptions concrètes complètent l'idéal moral et le traduisent dans la vie quotidienne.

Pris dans leur ensemble, ces enseignements convergent avec ceux d'autres religions qui, chacune à leur manière, plaident pour l'apaisement des tensions et l'élévation morale de l'individu. Dans le bouddhisme, c'est la compassion qui libère. Dans le judaïsme, c'est la *tsedaka* (justice, droiture) qui structure la vie communautaire. Dans le christianisme, c'est l'amour du prochain et le pardon qui constituent le cœur du message.

Toutes ces traditions, si elles sont lues dans leur esprit originel, tendent vers un même horizon : faire de l'être humain un agent de bienveillance dans le monde.

La difficulté contemporaine ne réside donc pas dans l'absence d'un message d'amour et d'universalité dans telle ou telle religion, mais dans sa visibilité. Les médias relaient volontiers les discours spectaculaires ou polémiques, mais rarement les messages apaisants. Il incombe dès lors aux croyants, aux chercheurs et aux personnes de bonne volonté de rechercher et de faire connaître ces paroles qui, loin des projecteurs, portent pourtant une authentique sagesse.

Cette perspective invite aussi à dépasser les cloisonnements confessionnels. Plutôt que d'attendre qu'une autorité unique parle au nom de tous, chacun peut prendre l'initiative de rappeler ces valeurs universelles et de les incarner dans ses relations quotidiennes. À l'heure où les fractures se multiplient, où les malentendus s'exacerbent, cette démarche relève de l'éthique civique autant que du spirituel.

En définitive, qu'il s'agisse d'un Pape, d'un cheikh d'Al-Azhar, d'un moine bouddhiste ou d'un rabbin, l'important n'est pas tant la personne qui prononce le message que le contenu de ce message et la disposition intérieure qu'il suscite. Les valeurs de paix, de modestie et d'amour ne sont pas l'apanage d'une religion, mais le patrimoine moral de l'humanité entière. Il revient à chacun de les chercher, de les lire et, surtout, de les mettre en pratique pour transformer le tissu social.

Transformons le ciel gris en une toile colorée par la puissance de nos rêves

À Bruxelles aujourd'hui, le ciel semble jouer du gris comme un peintre mélancolique : la pluie, légère mais insistante, tapisse les trottoirs d'un éclat terne, et le vent murmure entre les bâtiments comme une chanson ancienne. L'air est lourd, presque comme si la ville elle-même retenait son souffle, et les passants, emmitouflés, baissent la tête, absorbés dans leurs pensées.

Mais n'est-ce pas là aussi une scène parfaite pour faire une pause, respirer, et observer le monde différemment ? Ces journées grises ont leur magie propre : elles sont comme une page blanche où l'on peut déposer tout ce qu'on veut. Le soleil reviendra, bien sûr, mais en attendant, la pluie offre une mélodie douce, le vent un élan, et cette atmosphère si particulière nous invite à nous tourner vers cette parcelle de lumière à l'intérieur de nous-mêmes.

Ce genre de météo nous pousse à ralentir, à voir la beauté dans les détails simples : le reflet des réverbères dans une flaque d'eau, les couleurs éclatantes d'un parapluie dans un décor morose, le confort d'un café chaud partagé avec un ami ou même le plaisir d'un livre dans un coin tranquille. Ces petites choses, souvent oubliées, prennent tout leur sens dans les journées comme celles-ci.

Et puis, ces journées sombres nous rappellent quelque chose d'essentiel : l'attente du meilleur fait partie du voyage. Nous vivons dans un monde où tout semble aller trop vite, mais ici, à Bruxelles, sous ce ciel bas, la ville semble nous dire doucement : « Ralentis. Respire. Le printemps est déjà en chemin. »

Alors, mes chers lecteurs et amis, au lieu de craindre cette ambiance lourde, pourquoi ne pas l'adopter comme un écrin pour réfléchir, créer, et semer l'espoir ? Après tout, n'est-ce pas dans les moments les plus calmes que les plus grandes idées naissent ?



Chaque goutte de pluie est une promesse de renouveau. Chaque vent qui passe nous souffle qu'il reste tant de belles choses à vivre. Alors, relevons la tête, regardons cette lumière tamisée comme une scène prête à accueillir nos rêves les plus lumineux. Le beau temps commence toujours quelque part dans nos cœurs.

15 décembre2024

Patriotisme

La puissance de l'engagement individuel



La responsabilité d'un patriote aujourd'hui ne se limite pas à ses actions spectaculaires ou à ses écrits éloquents, mais se trouve également dans la vigilance et l'intégrité au quotidien.

Pour illustrer cela, prenons l'histoire du peintre engagé pour peindre un bateau. Alors qu'il s'attelle à sa tâche, il remarque un trou dans la coque. Plutôt que de l'ignorer, il décide de le réparer. Le lendemain, le propriétaire le paie généreusement, en révélant que cette réparation avait sauvé la vie de ses enfants, qui naviguaient à bord du bateau. Ce geste, considéré comme insignifiant par le peintre, s'est pourtant avéré crucial pour la sécurité de toute une famille.

Cette histoire nous enseigne que la responsabilité d'un patriote inclut la vigilance face aux contre-vérités qui remplissent les réseaux sociaux. Tout comme le peintre qui a agi selon sa conscience, poussés par un sens du devoir, chacun de nous est appelé à réagir face à la désinformation et à l'islamophobie.

Il est facile de sous-estimer l'importance de petits actes. Pourtant, ces gestes modestes, lorsqu'ils sont motivés par l'intention d'aider autrui ou de l'alerter, peuvent avoir des répercussions bien plus vastes que l'on ne peut l'imaginer. Chaque fois que nous choisissons de réagir face à l'injustice ou aux mensonges, nous contribuons à mieux informer notre peuple sur les dangers qui le guettent.

En fin de compte, cette histoire nous rappelle que même les actes apparemment insignifiants peuvent profondément toucher la vie d'autrui. La sollicitude et le courage de chacun, même dans les petites choses, sont les pierres angulaires d'une communauté forte et unie. Ainsi, soyons attentifs et réagissons avec diligence, car chaque geste compte dans notre quête collective pour la vérité et la justice.

12 mars 2025

La foi soulève les montagnes

Le ciel était lourd de cendres et de poussière. Les rues n'étaient plus que des sillons de gravats, des cicatrices béantes d'une ville autrefois vibrante. Gaza, brisée mais debout, entrait dans le mois sacré de Ramadan dans un silence chargé de douleur. Il n'y avait plus de maisons, plus de toits sous lesquels se rassembler, plus de tables dressées dans la chaleur des foyers. Pourtant, ce premier jour du mois béni ne pouvait passer dans l'oubli.

Dans un élan qui défiait l'adversité, les survivants se mirent à l'œuvre. Avec les pierres et les débris éparpillés autour d'eux, ils déplièrent un chemin, nettoyant un espace comme on purifie une âme. Puis, dans un geste de défiance face à l'anéantissement, ils dressèrent une table infinie, faite de ruines, mais cimentée par l'amour et la solidarité. Une longue table, comme une colonne vertébrale d'un peuple que rien ne pouvait briser.

À la tombée du jour, lorsque le ciel s'embrasa des couleurs du crépuscule, ils s'assirent ensemble. Les mains se tendirent, les visages creusés par l'épreuve s'illuminèrent d'un souffle d'espoir. Un morceau de pain, une gorgée d'eau, quelques dattes passées de main en main—non pas un festin, mais un miracle d'unité. À cet instant, la faim s'effaçait devant la foi, la détresse s'inclinait devant la fraternité.

Autour d'eux, tout avait été rasé. Mais en eux, quelque chose d'inébranlable persistait. Ils n'avaient plus de murs, mais ils avaient une patrie ancrée dans leur cœur. Ils n'avaient plus de maison, mais ils avaient une famille aussi vaste que leur peuple. Ils n'avaient plus rien, mais ils avaient Dieu, et cette foi, plus forte que les bombes, les relevait à chaque chute.

Les vainqueurs, du moins ceux qui croyaient l'être, pensaient les avoir écrasés sous le feu et la destruction. Mais ils ne comprenaient pas qu'un peuple nourri de foi et de mémoire ne disparaît pas sous les ruines.



Ce soir-là, à Gaza, dans une rue sans nom, ils n'avaient pas seulement rompu le jeûne. Ils avaient affirmé leur existence, proclamé leur dignité, gravé leur présence dans l'histoire.

Comme un Sphinx renaissant de ses cendres, ils refusaient l'exil, refusaient la déportation. Leur seule réponse à l'anéantissement était la vie, la prière, et cette immense table dressée sur les ruines, où la lumière de la solidarité éclipsait l'ombre de la guerre.

1er mars 2025

À chacun ses étoiles

C'était la rentrée en classe maternelle, et les enfants, débordants d'énergie et de souvenirs, retrouvaient avec joie leur institutrice, Madame Gharbi. À peine assis, ils se pressaient pour raconter leurs vacances.

« Moi, moi, moi ! » criaient-ils, levant haut leurs petites mains.

Madame Gharbi, avec son doux sourire, les laissa se défouler un moment, absorbant la vague de souvenirs. Puis, elle les invita à prendre la parole un par un.

Le premier enfant commença fièrement :

— Moi, j'ai passé mes vacances avec mes parents dans un hôtel 4 étoiles à la Côte d'Azur ! C'était génial !

À peine avait-il fini que le second enchaîna, un brin de fierté dans la voix :

— Moi, c'était encore mieux ! Un 5 étoiles à Saint-Raphaël, avec trois salles à manger, deux golfs et deux piscines, une chaude et une froide !

Et ainsi, chaque élève raconta ses aventures : des plages dorées, des montagnes majestueuses, des parcs d'attractions enchantés.

Mais Amir, lui, venant d'un milieu défavorisé, restait silencieux.

Madame Gharbi s'approcha doucement et lui demanda avec bienveillance :

— Et toi, Amir, tu ne veux pas partager tes souvenirs ? Tu sais, les vacances, ce n'est pas forcément partir dans de grands hôtels. Certains restent chez eux, d'autres vont chez leurs grands-parents, ou campent sous les étoiles. Toutes les vacances sont belles à leur manière. Allez, raconte-nous.

Amir leva les yeux vers ses camarades, hésitant. Puis, un sourire illumina son visage, comme si les paroles de son institutrice venaient de libérer un trésor enfoui.

— Moi, là où j'étais, il y avait des milliers d'étoiles...

Les enfants se penchèrent, intrigués. Amir continua, son regard pétillant d'émerveillement :

— C'était grand, vaste... Le ciel, la nuit, était merveilleux. Je m'endormais dans mon sac de couchage en essayant de les compter, mais je sombrais dans un sommeil profond avant d'y arriver. Dans mes rêves, les étoiles dessinaient des paysages magiques. Une nuit, j'étais au sommet de l'Himalaya, découvrant la beauté de la nature depuis les hauteurs. Une autre nuit, j'étais avec mon père, faisant de la pêche sous-marine. J'ai vu des poissons multicolores, des merveilles cachées sous l'eau... Et le dernier jour, nous sommes allés consoler des enfants qui n'ont pas pu partir en vacances. Dans leurs yeux, il y avait des étoiles encore plus brillantes que dans le ciel...

Un silence ému régna dans la classe. Les autres enfants, habitués à compter les étoiles sur les façades des hôtels, semblaient découvrir un autre univers, celui d'Amir, où les étoiles ne s'achetaient pas mais se vivaient.

Madame Gharbi posa une main douce sur l'épaule d'Amir.

— Merci, Amir. Tu viens de nous montrer que les plus belles vacances ne se comptent pas en étoiles, mais en rêves partagés et en cœurs illuminés.

Et depuis ce jour-là, quelque chose avait changé dans le cœur des enfants. Ils avaient appris à lever les yeux vers le ciel, à chercher les vraies étoiles, celles qui brillent librement, loin des façades des hôtels. Ces étoiles, inaccessibles et pourtant si proches, leur rappelaient que les plus grandes richesses ne se mesurent pas en luxe, mais en rêves, en découvertes et en partages.

Les étoiles des hôtels, aussi nombreuses soient-elles, n'avaient plus d'effet sur eux. Amir leur avait montré que la grandeur réside dans la simplicité et que les vraies valeurs de la vie, apprises dès l'enfance, restent gravées dans le cœur pour toujours, éclairant chaque pas du chemin.

22 janvier 2025

Le savoir est une arme redoutable

Ne privons pas notre peuple du droit d'y accéder librement

Il m'arrive souvent de recevoir, en privé, des textes ou des informations précieuses partagées par des amis sur les réseaux sociaux. Ces contenus sont éclairants, percutants, parfois même essentiels. Et pourtant, lorsque je les encourage à les rendre publics, à les partager plus largement, la réponse revient comme un refrain :

« Je préfère les réserver à ceux qui le méritent. »

Mais qui, parmi notre peuple, mérite le savoir ? Pour moi, la réponse est simple : tout le monde.

Le savoir n'est pas une récompense qu'on distribue au compte-gouttes. C'est une semence. Et comme toute semence, il faut la jeter à pleines mains, sans chercher à juger la qualité du sol. Qu'importe si certaines terres sont en friche ou semblent stériles : c'est en semant partout que germent un jour les forêts. Notre retard vient souvent de là — d'avoir voulu trier, sélectionner, filtrer, au lieu de diffuser, d'irriguer, d'ensemencer.

Je pense ici à une scène historique, d'une rare clairvoyance. C'était au Palmarium, à Tunis. Le président Bourguiba s'adressait au colonel Kadhafi, jeune et fougueux, qui rêvait de défier l'Amérique et d'unifier le monde arabe dans un élan de confrontation. Bourguiba, avec calme et gravité, lui répondit :

« Avant de défier l'Amérique, comblons d'abord le fossé du retard. Il faut construire, instruire, éduquer. Le monde arabe ne pourra relever les défis du siècle sans rattraper son retard scientifique, technologique et culturel. »

Cette parole garde aujourd'hui toute sa pertinence. On ne construit pas une puissance sur des slogans, mais sur des cerveaux éveillés, des bibliothèques ouvertes, des citoyens éclairés.

Je repense aussi à ce que racontait Mohamed Hassanein Heikal dans ses mémoires. À chaque fois que le président Nasser découvrait un livre qu'il jugeait utile, il en commandait des centaines d'exemplaires. Il les distribuait à ses ministres, en les exhortant à en faire profiter leurs équipes. Car lorsqu'un livre a de la valeur, il ne faut pas le garder pour soi : il doit circuler.

Aujourd'hui plus que jamais, le savoir est une arme. Une arme de lucidité, de dignité, de résistance. Priver nos concitoyens de cette arme, c'est les désarmer face aux tempêtes du monde. Imaginez une citadelle assiégée, dont nous défendons les remparts. Si l'un de nous détient une information stratégique, doit-il la garder pour lui, ou la partager avec tous les résistants qui se battent côte à côte ? Le savoir partagé renforce les murailles. Le savoir gardé pour soi les fissure.

À l'image de Bourguiba ou de Nasser, appelons nos concitoyens à diffuser les bonnes informations, à contrecarrer les fake news, à faire circuler les textes éclairants. Quiconque détient une connaissance utile a le devoir de la partager. Et pour celles et ceux qui maîtrisent les langues étrangères, la responsabilité est d'autant plus grande : traduisez en arabe les articles, les recherches, les livres qui peuvent éveiller des vocations, ouvrir des perspectives, susciter des rêves.

C'est notre devoir. Notre mission. Notre combat. Pour que le savoir circule librement, irrigue toutes les consciences, et prépare les générations à venir à défendre leur dignité avec les armes de l'intelligence.

8 avril 2025

Construisons des ponts

au lieu de construire des murs

Il est de notre devoir moral, en accord avec notre conscience, de résister à la propagation de déformations flagrantes de nos citations issues de nos traditions millénaires. Leur but, que ce soit de manière consciente ou inconsciente, reste le même depuis des siècles : détruire l'Islam et les musulmans.

En cherchant de manière malveillante à altérer les nobles principes de l'Islam, on sape les fondements de notre religion ainsi que les valeurs ancestrales de ses adeptes.

C'est ainsi que nous aidons les malfaisants à créer un terrain propice aux réactions émotionnelles chez les personnes fragiles.

Ces actes ne font que fournir des raisons pour justifier la lutte et la propagation de la haine entre les peuples, alimentant les divisions et les conflits partout où ils se manifestent.

Il est essentiel de comprendre que les petites moqueries sur l'Islam ou les musulmans, leur mode vie, leurs mœurs ou leur tenue vestimentaire, voire leur façon de parler ou de marcher, sont un poison subtil que nous resservons, parfois involontairement, aux membres de notre propre famille. Sans même le réaliser, nous contribuons à creuser nos propres tombes, ce qui ne fait que réjouir les futurs colonisateurs. Ils tirent profit de nos divisions alimentées sournoisement par eux-mêmes ou leurs partisans pour atteindre leurs desseins.

En revanche, semer l'entente, promouvoir l'amitié entre les peuples, écouter les autres, les respecter et s'abstenir de se moquer ou de ternir leur réputation ne devrait pas être difficile mon Dieu.

C'est là pourtant que réside notre salut collectif. En construisant des ponts plutôt que des murs, nous pouvons bâtir une Tunisie voire un Monde où la compréhension mutuelle et le respect transcendent les différences culturelles et religieuses, conduisant ainsi à une harmonie plus profonde entre les individus et les sociétés.



Ne perdons plus de temps et mettons-nous à l'oeuvre pour contrecarrer leurs nuisances.

Ne me laissez pas seul, car votre présence m'aidera à être plus présent partout où cela est utile. Ensemble, œuvrons pour un monde où l'entente et le respect sont notre boussole, car c'est là que réside notre salut collectif.

En construisant des ponts plutôt que des murs, nous pouvons bâtir un avenir où la compréhension mutuelle et l'harmonie transcendent les différences culturelles et religieuses, créant ainsi un monde plus uni pour tous.

8 septembre 2023

L'espoir comme bouclier

La critique comme fardeau

La guerre à Gaza incarne le combat acharné d'un peuple qui lutte pour rester enraciné sur sa terre, résistant avec courage au déracinement et à l'expulsion. Chaque jour, ce combat héroïque et tragique révèle la force d'une population qui refuse de céder, malgré les ruines qui s'accumulent autour d'elle.

Pourtant, loin de ces champs de dévastation, certains, confortablement installés derrière leurs écrans, deviennent les relais d'un pessimisme constant. Inlassablement, ils diffusent des nouvelles décourageantes, comme s'ils s'étaient donné pour mission de briser l'élan de solidarité et d'affaiblir la détermination de ceux qui résistent. Les réseaux sociaux deviennent alors des bulldozers virtuels, déversant sans effort un flot de doutes et de découragement, empoisonnant les esprits.

Aujourd'hui, alors qu'une lueur d'espoir commence timidement à poindre à l'horizon avec la perspective d'un cessez-le-feu et d'une trêve, ces mêmes voix négatives persistent. Plutôt que de se réjouir, de compatir ou d'apporter leur soutien à un peuple dévasté, elles s'acharnent à critiquer, comme si c'était le moment d'exhiber leur savoir. Elles oublient que des familles pleurent leurs proches, que des quartiers entiers ont été réduits en cendres, que des écoles, des hôpitaux et des villes entières ne sont plus que des décombres.

L'image qui me vient à l'esprit est celle d'une ambulance arrivant en urgence à l'hôpital, sirène hurlante. À peine les portes ouvertes, quelqu'un se précipite non pas pour aider le blessé, mais pour lui déverser un torrent de reproches. Quel cynisme.

Il est temps de comprendre qu'en temps de guerre, les mots peuvent être des armes redoutables ou des pansements bienveillants. Choisissons de soutenir, d'aider, d'apaiser. La critique stérile n'a jamais relevé une maison, ni apaisé une douleur. Mais un mot de réconfort, lui, peut raviver une étincelle d'espoir.

Ne sous-estimons jamais la puissance des mots. Dans les ténèbres de la guerre, l'encouragement devient une forme de résistance, un rempart invisible mais solide contre le découragement et la peur. Semer l'espoir, c'est nourrir la résilience, renforcer ceux que l'on prétend vouloir aider. C'est rappeler à ceux qui luttent que leur combat n'est pas vain, qu'ils ne sont pas seuls.

Le soutien moral, surtout en temps de guerre, est une arme considérable. Il ne détruit pas, il construit. Il ne critique pas, il relève. Il ne condamne pas, il console. À quoi servent nos analyses et nos jugements s'ils n'apportent ni réconfort ni force à ceux qui en ont désespérément besoin ?

Encourager, c'est résister à l'indifférence. C'est choisir d'être du côté de la vie, de la dignité et de l'espoir. Face à la destruction, que nos paroles deviennent des ponts, pas des murs. Que nos voix portent des messages de force et de solidarité, car parfois, un simple mot d'espoir peut peser plus lourd qu'une arme.

18 décembre 2024

Célébrons la diversité plutôt que d'imposer l'uniformité

Chaque année, la question du début du Ramadan et de la date de l'Aïd revient, suscitant des débats parfois passionnés. Certains voudraient voir tous les musulmans du monde jeûner et célébrer ces fêtes exactement au même moment, comme si l'unité devait nécessairement se traduire par une uniformité absolue. Mais cette vision occulte une vérité essentielle : la diversité n'est pas un problème, elle est une richesse.

L'histoire de l'Islam témoigne de sa pluralité

Dès les premiers siècles, les savants musulmans ont eu des divergences sur de nombreux sujets, y compris sur les méthodes de détermination du mois lunaire. Le monde musulman s'est étendu sur des territoires immenses, intégrant des cultures, des langues et des traditions différentes. Pourtant, cela n'a jamais empêché l'unité spirituelle de la Oumma. Pourquoi, aujourd'hui, faudrait-il exiger une synchronisation rigide, au risque de générer des tensions inutiles ?

Le calendrier lunaire, un rappel du lien entre l'humain et la nature

Le Ramadan suit le calendrier lunaire, qui se décale chaque année de quelques jours. Cette alternance des saisons permet aux croyants de vivre le jeûne dans des conditions variées et d'expérimenter une relation renouvelée à leur corps, à leur foi et à leur environnement. Ce mouvement naturel n'est pas une contrainte, mais une sagesse divine qui nous rappelle que la spiritualité ne doit pas être figée dans un cadre rigide, mais au contraire, s'harmoniser avec le monde vivant.

Unité ne signifie pas uniformité

Nous avons tort de confondre unité et uniformité. Une communauté forte n'est pas celle qui impose un modèle unique, mais celle qui sait accueillir et respecter ses différences. L'obsession de vouloir synchroniser à tout prix le début et la fin du Ramadan ne fait que créer des tensions et détourner l'attention du véritable enjeu : l'essence même du jeûne, qui est un moment de purification, de partage et de rapprochement avec Dieu.

Une leçon de tolérance au-delà du religieux

Cette diversité dans la pratique du calendrier lunaire est aussi une leçon de tolérance applicable à d'autres domaines. Dans un monde de plus en plus polarisé, où chacun cherche à imposer sa vision, apprendre à accepter différentes approches est une nécessité. Et si cette pluralité de dates n'était pas un problème à résoudre, mais au contraire, une volonté divine pour nous apprendre la patience, l'ouverture d'esprit et le respect des différences ?

Au lieu de voir dans ces écarts de calendrier un facteur de division, apprenons à y voir une preuve de la richesse du monde musulman. Car la foi ne réside pas dans la rigidité, mais dans la capacité à embrasser la diversité avec sérénité.

Ne craignons pas la différence, célébrons-la.

1er avril 2025

L'élégance de se taire au bon moment

L'activité humaine ne se limite pas à la politique. Et pourtant, aujourd'hui, celle-ci semble tout recouvrir : nos conversations, nos écrans, nos lectures, nos émotions, nos gestes. Pourquoi occupe-t-elle une place si démesurée ? Est-ce parce que notre époque serait politisée par essence, ou cherche-t-on, subtilement mais obstinément, à nous y enfermer ?

Je me pose de plus en plus souvent cette question : et si cette incitation permanente à commenter l'actualité, à se positionner en temps réel, n'était pas innocente ? Et s'il y avait derrière cette agitation une volonté de sonder, de trier, de classer chaque individu selon ses croyances, ses engagements, ses hésitations mêmes ?

Car ce que nous écrivons, ce que nous partageons, ce que nous likons - et même ce que nous ignorons - est observé, noté, mémorisé. Ces données, collectées souvent à notre insu, ne sont pas neutres. Elles alimentent des algorithmes silencieux qui, jour après jour, tracent les contours de notre esprit.

Ou plutôt : de ce que nous sommes supposés désirer.

L'enjeu est aussi commercial. On ne veut pas seulement savoir ce que vous pensez. On veut savoir ce que vous mangez, ce que vous achetez, ce que vous regardez, ce qui vous émeut, ce qui vous effraie. Vos goûts deviennent un profil. Vos émotions, une marchandise. Vos colères, un marché. Tout cela est transformé en valeur, puis vendu à ceux qui ont intérêt à vous proposer ce qu'ils ont à vendre : produits, discours, dogmes ou distractions.

Dans ce système, même votre silence devient une donnée exploitable. Même votre retrait peut être analysé. Alors on vous pousse à parler, à réagir, à vous engager sans cesse. Rester dans l'ombre devient suspect. Penser lentement devient une forme de résistance.

Il semble que pour certains, hors de la politique, il n'existe rien. Pas de culture, pas de science, pas d'art, pas de souffle intérieur. Heureusement, l'humanité ne s'est jamais laissée enfermer dans cette vision étroite. Heureusement qu'il y eut - et qu'il y a encore - des inventeurs, des médecins, des enseignants, des poètes, des astronomes, des peintres, des conteurs, des écrivains. Des âmes libres, qui n'ont jamais attendu qu'un pouvoir politique leur dicte quoi penser ou quoi créer.

Et pourtant, dans les réseaux sociaux comme dans les médias, une forme de pression douce - mais insistante - s'installe. Il faut prendre parti. Il faut s'indigner sur commande. Chaque événement est déclaré historique, chaque opinion, un impératif moral.

Pourtant bien souvent, ce ne sont que des vagues passagères, appelées à s'éteindre dans le flux du lendemain.

Pour ma part, je refuse cette hyper-politisation de tout. Je refuse d'être réduit à une opinion ou un camp.

Ma pensée est plus vaste que les événements du jour. Elle se nourrit d'art, de silence, de lenteur, de mémoire, de paysages, de gestes simples.

Que ceux pour qui la politique est tout y consacrent leur énergie. C'est leur affaire. Mais qu'ils ne viennent pas tenter de coloniser mon espace intérieur. Qu'ils désertent ma page, mon regard, mon souffle.

Il y a des choses qu'on ne dit pas en ligne - et c'est très bien ainsi. Il y a des pensées qui n'ont pas besoin d'être likées pour exister. Et il y a, dans le choix de ne pas tout dire, une forme de liberté rare. Il y a l'élégance de se taire au bon moment.

1er mai 2025

Le partage sauve,

la convoitise tue

Il y a bien longtemps — ou peut-être hier encore — trois hommes découvrirent, sur un vieux marché oublié, un manuscrit scellé d'un étrange signe. Le parchemin, jauni par le temps, portait la trace d'un secret enfoui. En le déchiffrant, ils comprirent qu'il révélait l'existence d'un trésor caché dans une montagne lointaine, quelque part entre l'horizon et la poussière du monde.

Ils n'étaient ni frères, ni ennemis. Mais le désir les lia : celui de trouver ce trésor, et d'en partager la promesse.

Ils partirent ensemble, affrontèrent les vents, la soif, la peur, les nuits sans fin. À chaque obstacle, ils s'épaulèrent ; à chaque doute, ils espérèrent. Puis, un matin, leurs mains tremblantes déterrèrent un coffre. Ils l'ouvrirent.

Là, sous leurs yeux, reposaient des joyaux d'une beauté insoutenable : or, saphirs, rubis, pierres anciennes sculptées par des mains oubliées. Ils se regardèrent, émus, et, sans même parler, divisèrent le trésor en trois parts égales.

Mais l'homme est insatiable. Ce qu'il reç oit ne lui suffit jamais. Ce qu'il obtient avec d'autres, il finit tôt ou tard par vouloir le garder pour lui seul.

Épuisés, ils décidèrent qu'un seul d'entre eux irait au village le plus proche chercher de quoi se nourrir. Les deux autres restèrent près du trésor. Le silence s'installa. Puis les regards se firent lourds.

— Tu sais... Si nous n'étions que deux...

— La part de chacun serait plus grande.

— Et s'il ne revenait jamais ?

— Un accident est si vite arrivé...

Ils ne dirent plus rien. Mais un pacte silencieux, et funeste, venait d'être scellé.

Pendant ce temps, le troisième avançait sur le sentier rocailleux. Lui aussi était visité par de sombres pensées.

Trois parts, c'est peu pour chacun… mais si j'étais seul…

Il acheta du pain, quelques provisions… et du poison. Le cœur battant, il versa quelques gouttes mortelles dans les deux portions destinées à ses compagnons. L'idée de devenir l'unique possesseur du trésor lui donnait des ailes. Il se dit qu'il n'aurait qu'à prétendre avoir déjà mangé en chemin.

Il revint, le pas léger.

Mais à peine eut-il posé le panier que ses deux compagnons se jetèrent sur lui. Il n'eut pas le temps de crier. Ils le tuèrent, et l'enterrèrent sans un mot.

Soulagés, ils burent, ils mangèrent… et peu après, s'écroulèrent.

Le trésor, lui, resta là. Intact. Sans maître. Comme un témoin muet de leur folie égoïste.

Et moi, aujourd'hui…

Je vous raconte cela non pour juger, ni pour condamner, mais pour rappeler.

Chaque fois que je vois la Terre Sainte — ce joyau rare — se transformer en champ de ruines, je pense à ces trois hommes. Chacun voulait tout. Chacun pensait que l'autre était de trop. Et tous ont péri, les mains pleines de richesses qu'ils n'ont jamais pu savourer.

Le trésor, ce n'était pas l'or. C'était la route parcourue ensemble. Le feu qu'ils avaient allumé, les chants qu'ils auraient pu entonner, les jours de paix qu'ils auraient pu connaître.

Il n'est jamais trop tard.

Partager n'est pas une faiblesse. C'est un acte de courage, un témoignage d'humanité. Mieux vaut se contenter d'une part que de viser le tout… et finir par n'obtenir que la mort et la désolation — pour soi, et pour son peuple.

Puissent ceux qui détiennent aujourd'hui les clés de la guerre écouter la voix de la sagesse. Non comme une leçon, mais comme un murmure venu de loin. De cette voix que l'on n'entend bien que lorsque l'on a beaucoup vécu… et que l'on sait enfin que la vie vaut plus que la victoire, toujours éphémère.

18 juin 2025

« Faire l'amour autrement »

D'après Gabriel García Márquez, commenté et prolongé par Khémaïs Gharbi

Dans un court dialogue, Gabriel García Márquez condense en quelques lignes une révolution silencieuse : l'idée qu'aimer ne se réduit pas au geste charnel, mais s'enracine dans un espace bien plus vaste, celui de la rencontre entre deux consciences. « Alors, que faisons-nous maintenant ? – L'amour. – Tu en es sûr ? – Sí. – Très bien, je vais me déshabiller. – Attends, pourquoi retires-tu tes vêtements ? » commence l'échange. La scène est simple, presque banale, mais elle bascule rapidement dans l'inattendu. L'homme ou la femme qui parle dit stop : il ne s'agit pas d'un refus du désir, mais d'une invitation à un autre type d'intimité, plus profond, plus exigeant, plus durable.

Márquez invite à retourner l'ordre habituel des choses : d'abord la parole, la complicité, la curiosité de l'autre. « Parlons jusqu'à ce que nos voix s'épuisent… Faisons-nous l'amour non pas avec nos corps, mais avec nos âmes. » Le corps n'est plus la première étape mais l'aboutissement éventuel d'un chemin intérieur, un moment qui naît spontanément, sans contrainte. À l'époque où tout s'accélère et se consomme, ce ralentissement sonne comme un manifeste.

Dans cette conception, l'intimité ne réside plus dans le déshabillage physique mais dans le dévoilement émotionnel. Il ne s'agit pas seulement d'être nus l'un devant l'autre, mais d'être vrais, transparents, d'oser montrer ses fragilités. L'amour devient alors une expérience multidimensionnelle, qui englobe le verbal et le non-verbal, le regard et le silence, la présence et l'absence. Márquez décrit des gestes simples — un éclat de rire partagé, un regard prolongé, une main tenue — qui deviennent des fragments d'éternité.

Cette vision a des implications philosophiques et presque spirituelles. Elle nous dit que l'amour n'est pas une consommation mais une construction ; qu'il ne se réduit pas à la fusion des corps mais à la rencontre des êtres. Dans ce dialogue, le véritable événement n'est pas le passage à l'acte, mais la suspension du temps : deux êtres se tiennent là, ensemble, et se découvrent par la parole et par le silence. Cette suspension transforme l'espace intime en un sanctuaire.

Comme lecteur, je reçois ce texte comme une exploration profonde de l'intimité : une célébration du dialogue, de la complicité et du respect mutuel. À travers ces lignes, Márquez met en lumière la différence entre le désir physique et la connexion émotionnelle. Il propose de redéfinir l'intimité, d'oser un amour qui se nourrit d'écoute et de lenteur. Les images évoquées — la courbure des cils, la chaleur d'une main, le vertige muet des silences — apportent une dimension poétique au texte. Elles nous rappellent que l'essence de l'amour réside souvent dans les détails les plus infimes, ceux que l'on ne voit qu'en prenant le temps.

Ce qui me touche le plus, c'est cette idée que l'amour peut se construire par couches, comme une peinture ou une symphonie. D'abord l'échange de paroles, ensuite le partage de secrets, puis le silence et le regard, et enfin, peut-être, un geste physique, mais un geste qui naît d'une évidence, pas d'une injonction. Cette gradation donne au désir une profondeur et une noblesse que la précipitation ne peut offrir.

Dans notre époque saturée d'images et de clichés sur l'amour — où les applications dictent le rythme des rencontres, où l'instantané prévaut sur le lent tissage des liens — le texte de Márquez apparaît comme un rappel salutaire. Il nous invite à réapprendre à attendre, à savourer, à habiter pleinement chaque moment. Il suggère que l'amour véritable n'est pas une conquête mais un accueil ; qu'il n'est pas une possession mais une co-présence.

On pourrait dire que ce dialogue esquisse une pédagogie de l'amour. Il enseigne l'attention : observer l'autre jusque dans ses moindres détails. Il enseigne la patience : parler et écouter jusqu'à ce que les voix s'épuisent. Il enseigne aussi l'humilité : accepter que l'intimité se construit à deux, sans mode d'emploi figé.

Cette pédagogie n'abolit pas le désir charnel, elle le prépare, elle l'affine, elle le rend plus dense, plus authentique.

En prolongeant cette réflexion, j'y vois une invitation à repenser nos propres relations. Combien d'entre nous prennent encore le temps d'un long échange avant l'acte ? Combien osent rester dans cette zone de lenteur où l'on apprend à se connaître ? Combien comprennent que se dévoiler émotionnellement est plus risqué — et donc plus précieux — que se dévoiler physiquement ?

Ce texte nous montre aussi que l'amour n'est pas qu'une affaire de couple : c'est une attitude envers l'autre, un respect, une écoute, une qualité de présence. Il nous incite à dépasser les stéréotypes, à réhabiliter le mystère, à retrouver l'émerveillement. Dans une main tenue, un regard soutenu, un éclat de rire, il y a parfois plus d'amour que dans des gestes mille fois répétés.

En définitive, l'extrait de Márquez n'est pas qu'une scène romantique : c'est un manifeste discret pour une éthique de l'amour. Il nous appelle à réhabiliter la profondeur contre la superficialité, la lenteur contre la précipitation, l'âme contre l'apparence. Dans ce sens, il résonne comme un écho de nos propres aspirations : nous voulons être vus, compris, accueillis — pas seulement désirés.

Et c'est peut-être là, dans cette communion des âmes, que se cache le miracle d'aimer. Quand deux êtres prennent le risque de se rencontrer dans la parole et le silence, de se contempler sans masque, de se toucher sans se posséder, alors l'amour se hisse à sa hauteur la plus rare : celle de la tendresse sans calcul, du respect mutuel et de la présence entière.

C'est en ce sens que je lis et prolonge ce texte : comme une invitation à vivre l'amour autrement. À ouvrir un espace où le corps ne disparaît pas mais s'enrichit d'une dimension plus vaste. À faire de chaque geste un rituel, de chaque parole un pont, de chaque silence une caresse suspendue. À faire de l'intimité non pas une performance mais un lieu d'accueil.

Ainsi, ce dialogue attribué à Gabriel García Márquez devient, pour moi, un miroir de nos désirs les plus profonds : être reconnus, respectés, reliés. Il célèbre l'amour sous toutes ses formes et nous incite à redéfinir notre conception de l'intimité. Il nous rappelle que, parfois, le plus grand acte d'amour est simplement d'être là, attentif, disponible, les yeux ouverts toute la nuit pour contempler l'autre.

On ne construit rien avec la peur

La peur est une ombre qui s'insinue partout : dans les discours, dans les décisions, jusque dans les rêves. Elle paralyse la pensée, elle brise l'élan. Un peuple gouverné par la peur n'ose plus rêver, n'ose plus inventer, n'ose plus même se défendre. Il vit dans l'attente du pire, et, souvent, il l'attire à lui.

Le courage, lui, change tout.

Avec un acte de courage, on peut ouvrir des brèches dans les murs les plus hauts. On peut dire non quand tout le monde baisse la tête, et ce simple mot peut redresser une nation. Car le courage est contagieux : il redonne de la fierté, il rend aux mains leur force, il rend aux esprits leur liberté.

Les grandes puissances prédatrices le savent bien.

Elles préfèrent que les autres tremblent. Elles brandissent leur force comme un orage, espérant que la peur fasse le travail avant même qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Car un adversaire terrifié est déjà vaincu : ses rangs se fissurent, son mental se délite, sa volonté se dissout avant même que le combat ne commence.

Mais ceux qui trouvent la force de résister à cette peur ont déjà gagné une première bataille : celle de rester debout.

C'est cette posture, ferme et digne, qui préserve la liberté. Elle n'efface pas les risques ni les dangers, mais elle protège l'essentiel : l'âme d'un peuple. Et un peuple dont l'âme reste libre, même encerclé, n'est jamais totalement vaincu.

27 juillet 2025



Neuvième déambulation

Patriotisme et dignité

« Le patriotisme véritable consiste à aimer son pays sans haïr celui des autres. »

Romain Gary



Table des matières *neuvième déambulation*

Plaidoyer pour l'honneur, l'unité et la dignité 128
Fiers de nos compétences ici et ailleurs 130
Le patriotisme n'est pas dans la destruction, mais dans la construction 132
Il n'y a rien de plus précieux que la dignité humaine 134
Hommage à Habib Bourguiba, le Combattant Suprême 136
Mon frère et mon compatriote 138
Notre décadence 140
Éradiquer le poison des fausses nouvelles pour un esprit sain 142
Fierté, dignité, orgueil et négation de soi. Des repères essentiels dans un monde troublé 144
Élargissons nos horizons 148
Notre maturité politique se mesure à nos priorités 150
L'honneur ne se réveille pas au son du canon 152
Les promesses électorales sont une boussole, pas des menottes 154
Les graines empoisonnées de la discorde 156
Témoignage d'un homme ordinaire à l'heure des tempêtes 158
Un texte écrit il y a plus de 35 ans.... 164
La procession du 15 août à La Goulette 166
à tous ceux qui s'attardent sur les raisons de notre décadence 168
La dignité 170
Kaïs Saïed dans une scène rare, presque historique 172
Poursuivez votre chemin, car ici, rien ne changera 174
La chéchia tunisienne : une origine ottomane et non antique 176
Une amie a écrit : « Les Arabes ont conquis de vastes régions dans le monde mais ethniquement parlant, ils sont restés concentrés dans Al Jazira Al Arabia.... » 179
« Vaste est la terre de Dieu, mon fils » Extrait de mon livre *Une Parcelle de Lumière** 180
La Tunisie, un peuple homogène façonné par l'histoire, soudé par l'identité 182
Ma réponse à ceux de mes amis qui restent sceptiques sur l'avenir du monde arabe 184
La véritable mission des Pères Blancs en Tunisie 186
Je n'aime pas dire j'appartiens à la culture arabe 191
La peur, une arme de paralysie massive 192

Plaidoyer pour l'honneur, l'unité et la dignité

« Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie ! N'ai-je donc vécu que pour cette infamie ? »

Comme Don Diègue dans Le Cid de Corneille, je ressens cette même amertume, cette même douleur face à l'effondrement de nos valeurs, face aux trahisons de ceux qui devraient être nos compatriotes, nos alliés. Quelle honte de voir aujourd'hui certains de nos propres coreligionnaires, de nos propres frères, se prêter au jeu du mensonge, relayer avec complaisance des calomnies et des fake news, se moquer de leur propre communauté avec des mots plus tranchants qu'une lame ennemie !

Nous qui avons connu l'époque du combat et du sacrifice, nous qui avons, dès notre plus jeune âge, affronté l'adversité avec une bravoure digne de notre histoire, comment pourrions-nous accepter aujourd'hui cette vague de calomnies, d'auto-dénigrement et d'oubli de soi ? Dans les ruelles de Tunis, en 1954-1955, nous étions fiers de notre identité. Nous savions qui nous étions et pourquoi nous luttions. Le courage habitait nos cœurs d'enfants, et jamais nous n'aurions permis que notre dignité soit offensée.

Mais aujourd'hui, nous assistons, impuissants, à une nouvelle menace, bien plus insidieuse que celle qui s'opposait jadis à notre indépendance. Une menace qui ne vient plus seulement de l'extérieur, mais qui trouve ses relais au sein même de notre peuple. Une vague d'anti-arabisme et d'anti-islamisme, menée non plus uniquement par ceux qui nous ont historiquement combattus, mais par ceux qui trahissent leur propre culture, leur propre langue, leur propre identité.

Sommes-nous devenus les fossoyeurs de notre propre héritage ? Sommes-nous devenus complices de notre propre effacement ?

Nous refusons de plier sous le poids du mensonge et de la division ! Nous refusons de voir nos valeurs, notre mémoire et notre unité se dissoudre dans les illusions d'une démocratie trompeuse. Ses excès, qui visent à anéantir notre identité, devraient raviver notre patriotisme. Si nous pouvions rajeunir, nous reprendrions ce combat avec la même fougue qu'autrefois.

Mais le combat n'est pas une question d'âge. Il est une question de conscience, de transmission et d'engagement.

Aujourd'hui, nous avons besoin de plus de lucidité et de responsabilité. Ne soyons pas les instruments inconscients des desseins de nos ennemis. Refusons d'être les relais complaisants des messages empoisonnés, des clips manipulés par l'intelligence artificielle pour tromper les naïfs et les ignorants. Ces nouvelles armes insidieuses sèment la confusion, déforment la réalité et nourrissent la discorde au sein même de notre peuple. Elles ne sont pas de simples distractions : elles sont des pièges tendus pour nous diviser, nous affaiblir, nous détourner de l'essentiel.

Jusqu'où irons-nous dans cette inconscience collective ? Verrons-nous nos mosquées devenir des théâtres de Karakouz inventés par l'IA pour salir l'islam et les musulmans ? Des lieux de prière souillés par les prouesses techniques d'une intelligence artificielle mise au service d'une islamophobie qui ne relève plus d'un simple préjugé, mais d'un véritable objectif de guerre ?

S'abritant derrière la liberté d'expression, nos ennemis et leurs complices irresponsables répandent sans vergogne ces clips nauséabonds. Allons-nous continuer à leur prêter main-forte, par notre silence ou notre crédulité, à ceux qui rêvent de nous voir disparaître ? Que ceux qui doutent regardent ce qui se passe au Proche-Orient.

Il est temps d'ouvrir les yeux, de cesser d'être les complices de notre propre déclin. Il est temps de réapprendre à discerner le vrai du faux, à refuser ces manipulations, à ne plus relayer ces poisons qui déchirent notre unité et profanent nos valeurs.

Que chacun prenne ses responsabilités. Que chacun devienne un gardien de la vérité et de la dignité. Car une communauté qui se trahit elle-même est une communauté qui se condamne.

Et nous, nous refusons de disparaître.

Nous refusons d'être les fossoyeurs de notre propre histoire.

13 mars 2025

Fiers de nos compétences

ici et ailleurs

Une photo d'une plaque vient d'être publiée sur les réseaux sociaux : une douzaine de noms de médecins expatriés, tous d'origine maghrébine, exerçant aujourd'hui en France. Les commentaires, dans leur majorité, sont empreints de regrets, de mélancolie, de cette sempiternelle rengaine sur la fuite des cerveaux et le « pays qui perd ses enfants ».

Et si, pour une fois, nous changions de regard ?

Cette plaque, à mes yeux, est tout sauf la preuve d'une perte. C'est plutôt un trophée. Un témoignage éclatant de la réussite de nos compatriotes à l'étranger. Une fierté silencieuse que nous devrions porter haut. Elle montre combien notre jeunesse, notre élite formée dans nos écoles et universités, est capable de rayonner partout, dans des systèmes parfois plus compétitifs, plus exigeants, plus complexes. Il n'y a pas de honte à ce qu'un médecin tunisien soigne à Marseille, un ingénieur algérien pratique son art à Munich, ou qu'un professeur marocain enseigne à Montréal. Au contraire, c'est là un accomplissement collectif.

Aucun pays, aussi riche soit-il, ne peut retenir toutes ses compétences. La mobilité des talents est une réalité mondiale. Ce n'est ni un appauvrissement ni une désertion : c'est un échange, un enrichissement, un mouvement naturel au rythme du monde. Ces femmes et ces hommes n'ont pas tourné le dos à leur pays natal. Ils y reviennent, ils y investissent, ils y croient. Par leurs transferts financiers, leurs projets, leurs visites, leurs liens intacts avec leur terre d'origine, ils participent activement à son développement. Ils sont les bâtisseurs silencieux du pont entre leur pays d'origine et le pays d'expatriation.

Regardons autour de nous. Nous n'avons pas reculé. Nous avançons. Lentement parfois, maladroitement peut-être, mais résolument. Nos villes se transforment, nos universités se multiplient, nos hôpitaux se modernisent, notre jeunesse s'instruit. Il y a 50 ans, la majorité de nos émigrés étaient ouvriers.

Aujourd'hui, ils sont médecins, ingénieurs, enseignants, chercheurs, artistes, créateurs. Nos enfants ont des horizons plus larges, des rêves plus ambitieux, et une identité plurielle qui ne renie rien.

Nous sommes présents dans les plus grandes institutions du monde. De Boston à Tokyo, de Stockholm à New York, le nom Tunisie, Algérie, Maroc, Egypte, résonne dans les labos, les amphithéâtres, les blocs opératoires, les startups. Ce n'est pas une fuite, c'est une percée.

Alors, cessons de nous lamenter. Refusons les discours pessimistes, les plaintes stériles, les jugements amers. Oui, il y a des défis. Oui, tout n'est pas parfait. Mais notre énergie doit aller à construire, à fédérer, à croire. À montrer que nos enfants peuvent s'épanouir partout sans jamais perdre leurs racines.

La diaspora n'est pas une fracture. C'est une extension. Et dans cette mondialisation où tout circule, nos compétences à l'étranger sont autant d'ambassadeurs, de ponts, de relais pour bâtir une nation plus forte, plus fière, plus unie.

Avec le regard de quelqu'un qui a chevauché deux siècles, entre 1945 et 2025, on mesure pleinement le chemin parcouru. L'évolution est spectaculaire. Il y a de quoi être fier. Fiers de voir cette élévation collective, fiers de constater que nos compétences ne cessent de croître et de s'affirmer ici comme ailleurs. Cette fierté est légitime. Ne la laissons pas être ternie par les lamentations ; ne laissons personne gâcher ce plaisir par des récits de perte alors qu'il s'agit, au fond, d'un immense progrès.

18 avril 2025

Le patriotisme n'est pas dans la destruction,

mais dans la construction

C'est un texte que j'écris après avoir lu un poème d'un grand poète arabe, réputé pour avoir été censuré dans les années 1980. Je n'ai pas apprécié ce poème en raison de sa dureté et des expressions choquantes utilisées contre nos dirigeants, des mots qui blessent les sentiments de ceux qui s'efforcent de servir leur pays dans un monde où chaque faux pas peut affecter l'indépendance et le destin de toute une nation. C'est une critique du poème et non du poète, ni de l'ensemble de son œuvre.

Pour moi, le patriotisme se définit par l'amour de la patrie et le souci de son progrès. C'est un profond sentiment d'appartenance et un désir d'un avenir qui nous unit, quelles que soient nos divergences d'opinion. Le véritable patriotisme repose sur le respect mutuel, la reconnaissance des efforts de chacun, et s'appuie sur une critique constructive qui contribue au développement et à la prospérité de la société.

Lorsque nous exerçons la critique, notre objectif doit être la construction, non la destruction ; la réforme, non l'offense. La patrie est notre grande maison, et ses habitants sont nos frères et nos proches. Tout comme nous veillons à respecter notre famille, nous devons faire preuve du même respect lorsque nous parlons de notre patrie et de ses habitants. Une critique acerbe trouve sa place uniquement lorsqu'elle est accompagnée d'une intention sincère de réforme et utilise des moyens pour atteindre cet objectif sans blesser ni rabaisser.

Ceux à qui Dieu ou la nature a accordé le don de la parole, qu'elle soit écrite ou orale, ainsi que l'amour véritable de la patrie, doivent réaliser la puissance de l'impact de leurs mots sur la société. Les mots peuvent être une arme qui construit et rassemble, ou une hache qui détruit et divise. Ainsi, l'intellectuel doit faire de son écriture un outil pour répandre l'amour et la paix, et renforcer la solidarité, et non un instrument d'accusation et d'attaques tous azimuts.

Notre critique doit exprimer notre véritable préoccupation pour la patrie, loin des sentiments de haine ou de vindicte.

Nous lisons parfois des expressions douloureuses orientées vers les dirigeants et figures de notre société, avec des accusations qui mettent en cause leur patriotisme voire leur compétence et entachent leur réputation. De telles paroles, quelles que soient la stature de leur auteur, perdent leur valeur et s'effritent comme les feuilles d'automne sèches, car elles ne portent que des sentiments de colère et d'amertume, s'éloignant de l'esprit du patriotisme constructif.

Nous devons être des porteurs de mots influents et sincères, transmettant un message de bienveillance, et nous rappeler que la critique constructive est un outil des sages et des connaisseurs. Le savoir entre les mains de ceux qui aiment leur patrie est plus puissant que n'importe quelle arme matérielle. Faisons de nos mots des ponts de communication et de solidarité, non des outils de destruction.

Et rappelons-nous toujours que nous vivons ensemble dans cette grande maison appelée patrie, qui abrite nos familles, nos frères et nos enfants. Aucun d'entre nous ne mérite d'être traité avec dureté ou de subir des offenses. La patrie a besoin de nos mains pour bâtir et de nos cœurs pour accueillir tout le monde.

En conclusion :

Le véritable patriotisme ne se limite pas à la critique, mais inclut également une contribution active et la solidarité avec les citoyens. Nous devons respecter les lois, travailler en équipe et aider les autres à réaliser un avenir meilleur. Écoutons les responsables, partageons des opinions constructives et collaborons tous pour atteindre les objectifs communs qui renforcent notre position en tant que nation unie. Considérons-nous comme des partenaires dans le développement de notre patrie, et faisons de chaque petit acte une grande réussite et une belle réputation pour ce pays qui mérite tout notre amour, nos efforts et nos sacrifices

5 novembre 2024

Il n'y a rien de plus précieux que la dignité humaine

Un homme sans dignité est un être condamné à ne plus être. Lorsqu'on porte atteinte à ta dignité et que tu ne réagis pas, c'est comme si tu n'existais plus. Car la dignité, c'est ce qui fonde notre humanité, notre existence en tant qu'êtres libres et respectables.

Les atteintes à la personne peuvent être de deux ordres : celles qui touchent le corps (violences, blessures, tortures...) et celles qui s'attaquent à la considération de la personne. Les atteintes à la dignité humaine relèvent de cette deuxième catégorie. Elles peuvent prendre de multiples formes : discrimination, diffamation, harcèlement moral, exploitation... Elles peuvent survenir partout : au travail, sur internet, dans l'espace public, au sein même des institutions.

Avant d'asservir un peuple, avant d'envahir un territoire, la première attaque est toujours dirigée contre la dignité. On nie l'histoire d'un peuple, on salit sa culture, on ridiculise ses croyances. C'est ainsi que commence l'oppression : en brisant d'abord l'estime de soi de ceux qu'on veut soumettre.

À tel point qu'ils n'aiment plus ni leur famille, ni leur pays, ni leurs valeurs, et finissent par s'identifier à leurs futurs maîtres, acceptant d'avance leur esclavage et leurs chaînes. On leur fait croire que leur passé est honteux, que leur identité est un fardeau, que leur foi est un obstacle. Alors, ils se renient eux-mêmes, persuadés que leur salut passe par l'abandon de ce qu'ils sont.

Aujourd'hui, sur les réseaux sociaux, certains s'autorisent à offenser des communautés entières par des propos haineux et méprisants. Ne pas réagir face à ces attaques, c'est encourager les malfaisants à répandre leur poison, à attiser la haine. On a commencé par se moquer des femmes portant le voile, le hijab, le foulard.



Puis, il n'y a plus eu de limites. Désormais, même dans les mosquées, à travers des montages d'intelligence artificielle, on cherche à humilier, à piétiner ce qu'il y a de plus intime, de plus sacré, de plus respectable.

Et que dire de ceux qui partagent ces contenus ? Ils participent à l'offense, ils brisent un peu plus la dignité d'autrui voire la leur. Face à cela, il faut refuser le silence. Il faut s'indigner. Indignez-vous ! disait Stéphane Hessel. Car la dignité est notre dernier rempart. Lorsqu'elle tombe, il ne reste plus rien.

13 mars 2025

Hommage à Habib Bourguiba,

le Combattant Suprême

Imaginons une fenêtre qui s'ouvre soudainement et qui, dans son frémissement, laisse entrer un vent nouveau, une clarté vive, un souffle de liberté. C'était cette sensation que je tentais de décrire hier, à travers le petit moineau ébahi par l'air libre. Depuis, je suis à la recherche des nuances, des degrés de cette sensation humaine rare et bouleversante : celle que l'on ressent lorsqu'on passe de l'obscurité à la lumière.

Pour sonder ce vertige, je me suis tourné vers mon propre passé. Et j'ai compris que cette sensation, je l'avais déjà vécue, pleinement, un certain 20 mars 1956, jour de l'indépendance de la Tunisie. Ce jour-là, dans les ruelles de mon quartier de Tourbet El Bey, il y avait quelque chose de plus grand que nous. Une ferveur, une joie populaire immense, une émotion collective qui semblait suspendue dans l'air. C'était la naissance d'un pays — notre pays — comme une délivrance après une longue gestation.

Je me souviens : on dansait, on criait, on applaudissait. Le bonheur était partout, dans les sourires, dans les chants, dans les mains qui se serraient. Et dans nos conversations de jeunes, un nom revenait sans cesse : Bourguiba. Il était sur toutes les lèvres, dans tous les esprits. Ce jour-là, toute la Tunisie parlait de lui.

Aujourd'hui, en me replongeant dans ces souvenirs, j'essaie d'imaginer ce que lui, Habib Bourguiba, a pu ressentir ce jour-là. Que se passe-t-il dans le cœur d'un homme qui voit, enfin, se réaliser le rêve pour lequel il a lutté des décennies durant ? Il avait commencé son combat dès les années 1930, à son retour de Paris. Il avait affronté la prison, l'exil, l'humiliation, mais il n'avait jamais cédé. Et ce 20 mars 1956, c'était le couronnement de cette lutte obstinée : l'indépendance enfin arrachée, l'honneur rendu à un peuple longtemps méprisé.

Le combat de Bourguiba ne s'est pas arrêté là. Il s'est attaqué aux fléaux de notre société : le sous-développement, la maladie, l'analphabétisme, le statut injuste des femmes. Il a parlé de la promotion de l'homme, avec une vision audacieuse et lucide. Il a voulu nous préserver des tempêtes qui secouaient le monde arabe, pour que la Tunisie puisse d'abord construire sa propre voie, tracer son propre destin.

Son charisme et la clarté de sa pensée avaient franchi les frontières. Lors de sa visite officielle à Washington, reçu par le président John F. Kennedy, ce dernier lui déclara avec admiration : « Vous êtes pour votre peuple en quelque sorte le George Washington de la Tunisie. » Ce à quoi Bourguiba répondit, avec une élégance teintée de gravité : « Je vous remercie, Monsieur le Président, mais je préférerais de loin être pour mon peuple plutôt Abraham Lincoln. »

Cette réponse en disait long : pour lui, il ne s'agissait pas seulement de libérer un pays, mais aussi de le réconcilier avec lui-même, de l'émanciper en profondeur, de l'élever dans la dignité.

Sa mise à l'écart politique, à la fin de sa vie, a ajouté à sa légende une touche presque mythique. Comme Napoléon à Sainte-Hélène, dont l'exil a conféré à son destin un zeste d'éternité, j'imagine le Combattant Suprême, dans la solitude de ses derniers jours, se remémorer le long chemin parcouru. Peut-être savait-il, dans le silence de son dernier exil, que l'Histoire était en train de graver son œuvre en lettres d'or. Peut-être sentait-il déjà que, longtemps après sa mort, son peuple se souviendrait de lui — non comme d'un simple chef d'État, mais comme le père fondateur d'une nation libre.

En tout cas, dans mon cœur, son image est aussi grande, aussi imposante que le monument d'Abraham Lincoln à Washington.

5 mai 2025

Mon frère et mon compatriote

Je me suis engagé à ne plus participer à ce débat. Je me dois donc de respecter cet engagement. Cependant par correction à votre égard je réponds à ce genre de courrier pour la toute dernière fois.

Les nombreux sujets apparents et sous-jacents que soulève votre interrogation méritent une réponse aussi documentée que possible. Vous conviendrez, cher compatriote, que mon analyse doit être articulée sur un socle bien charpenté et étayée par des faits historiques incontestables et vérifiables par tout un chacun.

J'ai donc décidé d'entamer la rédaction d'un ouvrage pour apporter ma modeste contribution à ce débat qui me semble très important à cette étape dangereuse que traverse notre pays et toute notre région qui jouent leur avenir pour le siècle à venir probablement.

Si Dieu me prête vie je me donne deux à trois ans pour élaborer un ouvrage qui réponde à notre questionnement légitime sur les deux colonnes vertébrales de notre édifice existentiel : l'Islam et la langue arabe.

En attendant j'invite tous nos compatriotes quelles que soient leur tendance politique ou philosophique à prendre pour point de départ la déclaration de Georges W. Bush après les attentats du 11 septembre 2001 lorsqu'il a dit : « Nous allons les renvoyer à l'âge de la pierre » et de faire l'inventaire du chemin que nos pays arabes ont parcouru dans la direction de l'objectif indiqué par le président américain.

Soyons forts et courageux pour retenir nos larmes et/ou nos colères en découvrant à l'œil nu que les milliers de bulldozers qui sont à l'oeuvre sont conduits par nos propres compatriotes sous le regard bienveillant de coopérants étrangers.

Les deux édifices qui leur résistent par leur solidité sont la langue arabe et la religion musulmane. Il semble qu'ils lui ont trouvé la parade.

Ce genre de débat qui nous divise actuellement est un signe révélateur pour ceux qui savent interpréter les signes.

Quant à ma participation à cette discussion, elle ne peut être importante ni indispensable. Elle y était avant mon arrivée et le restera après ce retrait. Il y a , comme vous le constatez, plusieurs compétences plus patriotes, plus arabes, plus berbères, plus carthaginoises, que celles de votre modeste interlocuteur.

D'ailleurs même ma Tunisianité est mise en doute au motif que je m'exprime plus souvent en français qu'en arabe avec la circonstance aggravante de ne jamais revendiquer haut et fort mon appartenance à mes origines véritables qui ne peuvent être que berbères incontestablement.

Pire, non seulement je ne connais aucun mot en Amazigh, mais je m'entête à ne pas profiter du catalogue bien détaillé sur les ADN laborieusement préparé par des scientifiques qui nous veulent du bien. Ces statistiques qui ne souffrent aucune contestation sont mises généreusement à notre disposition pour nous aider à revendiquer nos titres de propriété quand viendra l'étape du lotissement et de la distribution des terrains. Soyez dès maintenant sur les listes et organisez-vous comme bon vous semble d'une façon démocratique pour que chaque groupe, chaque communauté aura son lopin de terre, sa propre langue, son propre dialecte distinctif et son drapeau.

J'ajoute, si vous le permettez, cher ami, tant que je peux encore le dire avec fierté et avant que les bulldozers et les répartitions n'aient fini leur travail, ces 5 mots qui me tiennent encore à coeur :

PS : Je publie ce post sur ma page pour qu'il serve de réponse générale à toutes les demandes similaires présentes et à venir et auxquelles je me suis résolu de ne plus répondre.

14 novembre 2021

Notre décadence

À tous ceux qui s'attardent sur les raisons de notre décadence. « Le passé c'est le passé ». Tournons-nous résolument vers l'avenir.

Nous sommes déjà en train de remonter la pente. Regardez nos villes partout dans nos pays arabes et comparez-les avec celles de nos années d'indépendance seulement. Recensez dans la foulée le nombre de nos universités, de nos facultés, de nos instituts, de nos hôpitaux, de leurs équipements, de leur personnel médical, faites l'inventaire de nos écoles, de nos lycées, de nos routes, de nos autoroutes. Admirez nos gratte-ciel au quartier Nasr à Tunis, à Alger, à Dubai, à Qatar, à Djeddah, à Dhahran, à Beyrouth, à Casablanca etc. Leur modernité dépassent déjà celle de l'Europe et des États-Unis. Attendez-vous à des surprises face à l'explosion du nombre de nos diplômés en études supérieures qui essaiment désormais dans le monde entier. Sachez, rien que pour la petite Tunisie, que nous sommes présents dans de nombreux Universités du monde, et ce dans toutes les disciplines, dans tous les laboratoires de recherches. Constatez que dans plus de 120 pays au monde le Tunisien retrousse ses manches et participe à la construction d'un monde meilleur. Jetez au passage un coup d'œil sur nos productions intellectuelles, toutes sciences confondues, des millions de livres vous démontreront notre santé intellectuelle en plein essor. Grâce à nos écrivains, à nos traducteurs chevronnés, à nos grands savants, à nos ingénieurs, à nos informaticiens et à tous les hommes et toutes les femmes sorties de nos entrailles, nous avons accès directement en langue arabe à toutes les créations littéraires, scientifiques, industrielles, artistiques, etc.

Admirez aussi ceux d'entre nous qui se battaient jadis avec des cailloux contre l'occupation étrangère et qui sont parvenus aujourd'hui à les remplacer par des fusées fabriquées « maison ». Partout l'Arabe relève la tête, refuse l'asservissement et ceux qui tentent de briser son moral.

Il s'active pour forger son destin avec parfois son seul courage et des moyens limités. Pacifique parmi les pacifiques mais prêt à défendre son territoire et sa dignité.

Hélas parfois il nous faut livrer bataille quand des murs d'injustice se dressent contre nous, mais ce n'est toujours qu'un mauvais moment à passer. Ces murs sont souvent dressés par certains de nos propres concitoyens toujours prompts à démolir et à critiquer. Mais les beaux jours de la paix et de la prospérité sont devant nous.

Certains y goûtent déjà leurs fruits dans les pays du golfe. Notre tour viendra sûrement à condition toutefois de contrecarrer ces casse-bonbons, ces briseurs de rêves, ces parricides, ces arabophobes jusqu'à la nausée, ces islamophobes aveuglés par la politique au point d'être frappés de cécité pour ne voir que les points négatifs. Le redressement de la Tunisie se fera malgré eux et probablement sans eux.

En attendant ne restons pas les bras croisés et poursuivons notre enthousiasme pour relever tous les défis du progrès.

Veillons cependant à ce qu'ils ne nous dressent pas les uns contre les autres et ne les laissons pas salir nos pages par leur vocabulaire dégradant, répulsif et parfois nauséabond.

Amicalement, fraternellement et patriotiquement

23 août 2022

Éradiquer le poison des fausses nouvelles pour un esprit sain

Chaque jour, les réseaux sociaux nous abreuvent de mauvaises nouvelles. Un avion qui s'écrase, un président assassiné, une guerre éclatée, un empoisonnement politique… Une avalanche d'informations anxiogènes envahit nos écrans, et certains finissent par les accepter comme une fatalité. Mais la réalité est toute autre : une grande partie de ces nouvelles sont fausses. Et plus encore, elles sont toxiques.

Ce poison insidieux ne se contente pas d'intoxiquer notre perception du monde, il nous contamine intérieurement. En acceptant passivement ces fausses informations, nous laissons leur venin se diffuser dans notre esprit, nous rendant plus méfiants, plus cyniques, plus enclins à la peur et à la colère.

L'illusion de l'innocuité

Certains croient qu'en ignorant ces fake news, ils s'en préservent. Mais c'est un leurre. Ne rien faire, c'est déjà les laisser exister. Imaginez une plante, une jeune pousse belle et vigoureuse. Arrosée d'eau claire, elle grandit, s'épanouit, resplendit. Mais si chaque matin, vous la noyez sous du goudron ou des eaux usées, elle flétrira et mourra.

Notre esprit fonctionne de la même manière. Si nous le nourrissons de bonnes informations, bien construites, vérifiées, il deviendra fertile, capable de produire des idées claires et positives. En revanche, si nous le saturons de mensonges et de chaos, il finira par ne plus distinguer le vrai du faux.

La seule solution : l'élimination radicale

Face à ce fléau, certains ont trouvé une parade : bloquer, supprimer, éradiquer non seulement les auteurs de ces fake news, mais aussi ceux qui les propagent.

C'est un tri vital, une hygiène numérique essentielle. Depuis que j'ai adopté cette méthode, ma page et mon esprit sont purifiés. Et je suis le premier bénéficiaire de cette épuration.

Il ne s'agit pas seulement d'éviter les fausses nouvelles, mais aussi de faire un choix conscient quant aux contenus que nous consommons. « Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai qui tu es. » Lire du contenu de qualité, s'entourer d'idées positives et bien documentées, c'est nourrir son intellect de façon saine. À l'inverse, se laisser submerger par la désinformation, c'est accepter un poison quotidien qui nous ronge à petit feu.

Le même combat pour nos nations

Ce phénomène ne se limite pas aux individus, il touche aussi nos sociétés. Nos pays arabes, par exemple, sont la cible quotidienne de critiques destructrices, de désinformation massive et d'attaques incessantes. C'est comme un grand arbre dont des vandales coupent les branches chaque jour. Peu importe sa robustesse, il finira par dépérir.

Mais que se passerait-il si, au lieu de le saccager, nous décidions de l'entretenir ? Si, chaque matin, au lieu de propager des critiques infondées, nous l'arrosions de solidarité et de paroles constructives ? Ses branches pousseraient, ses racines se fortifieraient, et nous pourrions tous profiter de ses fruits et de son ombre bienfaisante.

Conclusion : un choix vital

Nous avons le choix. Laisser libre cours à ces poisons et voir nos esprits et nos sociétés s'affaiblir, ou bien faire un tri, éliminer le nuisible et cultiver l'essentiel. Plus tôt nous bloquerons et rejetterons ces fléaux, plus tôt nous serons guéris. Il est temps de reprendre le contrôle de ce que nous lisons, de ce que nous partageons et de la manière dont nous bâtissons notre avenir.

24 février 2025

Fierté, dignité, orgueil et négation de soi

Des repères essentiels dans un monde troublé

Partie 1

Nous traversons une période dangereuse où des forces hostiles cherchent à semer le doute et la confusion dans nos esprits. Par des discours flous et des raisonnements brouillés, elles tentent de nous faire perdre confiance en nous-mêmes, en notre histoire, et en ce qui nous unit.

Dans ce contexte, il est essentiel de clarifier des notions fondamentales telles que la fierté, la dignité, l'orgueil et la négation de soi. Chacune de ces idées porte un sens précis et mérite d'être bien comprise pour ne pas aggraver notre fragilité collective.

La fierté : un équilibre qui valorise

La fierté est un sentiment sain et positif. Elle naît de l'accomplissement personnel ou collectif, et elle traduit une reconnaissance légitime de la valeur d'un effort, d'une réussite ou d'une qualité. Ressentir de la fierté, c'est reconnaître son mérite ou celui des autres sans arrogance ni excès. C'est voir dans chaque progrès une occasion de grandir. Par exemple, on peut être fier d'une réussite individuelle, du succès d'un proche ou de l'héritage légué par nos ancêtres. La fierté, lorsqu'elle est mesurée, renforce l'estime de soi et inspire un respect sincère envers les autres.

La dignité : le socle inébranlable de l'être humain

La dignité est une qualité intrinsèque, universelle et inviolable. Elle repose sur le respect de soi-même et des autres. Être digne, c'est agir avec intégrité, rester fidèle à ses valeurs et conserver son honneur, quelles que soient les épreuves.

Contrairement à la fierté, la dignité ne dépend pas de réussites visibles ou de jugements extérieurs. Elle est une force intérieure, un repère immuable qui élève l'individu en toutes circonstances. C'est elle qui nous empêche de sombrer dans l'indifférence ou l'humiliation.

L'orgueil : une déviation dangereuse

L'orgueil, quant à lui, est une fierté excessive et démesurée. Là où la fierté reste humble et constructive, l'orgueil devient un piège. Il pousse à une surestimation de soi, à un rejet des critiques et à une fermeture à l'autre. L'orgueil isole, car il naît souvent de l'insécurité et se cache derrière une façade d'arrogance. Alors que la fierté renforce et unit, l'orgueil divise et affaiblit. C'est une illusion de grandeur qui, au fond, ne produit que solitude et stagnation.

La négation de soi : un effacement destructeur

À l'opposé de l'orgueil, qui gonfle l'image de soi, la négation de soi est une forme d'effacement et d'abandon de ce qui nous constitue. Elle se traduit par le reniement de nos origines, de notre langue, de notre histoire, de notre culture ou de notre communauté. Refuser de reconnaître ces éléments essentiels, c'est nier une part fondamentale de nous-mêmes. Ce reniement peut naître d'un complexe d'infériorité, de la peur du regard des autres ou du désir de se conformer à des modèles extérieurs. Mais ce faisant, on perd son ancrage, sa confiance et sa dignité.

La négation de soi est l'absence de fierté légitime, celle qui nous permet de regarder nos racines avec respect et gratitude. Accepter nos origines, nos identités multiples et nos héritages ne signifie pas se fermer au monde ou s'enfermer dans le passé. C'est au contraire une manière de s'affirmer avec humilité et force, pour mieux contribuer au présent et construire un avenir solide.

18 décembre 2024

Partie 2

Un appel à la reconnaissance de soi

Dans un monde où les agressions, les conflits et les divisions se multiplient, il est primordial de préserver notre fierté, notre dignité et notre identité. Nos peuples arabes et /ou musulmans, aujourd'hui victimes de guerres, de convoitises extérieures et de désunions internes, ne méritent pas qu'on nous attribue à la légère des défauts que nous n'avons pas. Notre histoire riche, notre culture vivante et notre capacité à résister témoignent d'une fierté et d'une dignité profondément ancrées en nous.

L'heure n'est pas au doute ni au reniement, mais à la reconnaissance de ce que nous sommes. En puisant dans nos racines, en cultivant une fierté légitime et en préservant notre dignité, nous pouvons surmonter les défis actuels ou futurs, dépasser les divisions et avancer ensemble. Car c'est dans l'unité et la confiance en nous-mêmes que réside notre véritable force.

On ne peut détruire un peuple ou une nation qu'en le faisant douter de lui-même, de ses élites et de ses dirigeants.

Notre monde arabo-musulman, riche d'une histoire incontestable, fait aujourd'hui face à une offensive insidieuse visant à éroder notre confiance en nos fondements. Puisque notre histoire est glorieuse, on cherche à la réécrire à notre place ou à la nier pour semer le doute. On trouve malheureusement dans nos rangs des inconscients pour le faire. Puisque la religion musulmane unit solidement nos peuples, on s'emploie à la discréditer par des campagnes malveillantes et des manipulations. On trouve ici aussi des volontaires pour s'en charger. Puisque nous sommes fiers de nos multiples appartenances, on tente de fragiliser nos ancrages culturels et identitaires. Il suffit de creuser dans le passé pour trouver une raison de le faire.

Notre langue, enfin, qui nous permet de communiquer aisément à travers vingt-deux pays arabes, est également ciblée. On encourage l'éclatement linguistique en promouvant l'usage des dialectes locaux pour affaiblir l'arabe classique, ce lien précieux qui nous rassemble. L'objectif ultime est clair : rendre nos peuples étrangers les uns aux autres, isolés, fragmentés, incapables de construire un destin commun. Cette fragmentation serait au profit d'une domination culturelle et économique étrangère sur l'ensemble des pays convoités.

Ce processus de destruction est en cours. Il s'inscrit dans une stratégie patiente, menée sur plusieurs générations. Les conquérants n'ont pas besoin de précipitation pour asseoir leurs desseins hégémoniques. Leur but n'est pas seulement de conquérir des territoires, mais aussi d'asservir des esprits et de briser des volontés.

Ne leur servons pas de passerelles.

Dans une situation déjà difficile, nous ne pouvons nous permettre d'aggraver notre position en amplifiant ces discours destructeurs. Refusons d'être les relais de ce poison qui infiltre nos sociétés, souvent à travers nos propres espaces de communication, nos réseaux sociaux et nos débats publics. Ne soyons pas naïfs au point de devenir complices de notre propre déclin.

Au contraire, commençons par nous réapproprier notre fierté, notre histoire et nos valeurs. Soyons vigilants face à ceux qui cherchent à nous diviser et retrouvons la confiance en ce qui fait notre force : notre unité, notre culture, notre foi et notre langue.

18 décembre 2024



Élargissons nos horizons

La position des religions aux États-Unis joue un rôle central dans la vie sociale et culturelle, malgré la séparation théorique entre l'Église et l'État.

Voici quelques points clés sur la question :

1. Pluralisme religieux

Les États-Unis sont une nation de grande diversité religieuse, intégrant un large éventail de croyances, allant du christianisme à des traditions non religieuses, en passant par le judaïsme, l'islam, le bouddhisme, et bien d'autres. Cette pluralité est souvent célébrée et fait partie intégrante de l'identité américaine.

2. Religion civile

Le concept de religion civile fait référence à l'utilisation des éléments religieux dans la sphère publique, même en l'absence d'une institution religieuse officielle. Cela peut se manifester par des rituels, des références à Dieu dans des discours politiques ou des symboles religieux dans des lieux publics. Cela témoigne d'un lien entre la religion et l'identité nationale, où des valeurs comme la liberté et la moralité sont souvent ancrées dans des contextes religieux.

3. Influence sur la politique

La présence de la religion dans l'espace public est également visible dans le domaine politique. Les discours des dirigeants, y compris ceux des présidents, intègrent fréquemment des références religieuses.

Cela peut influencer les politiques publiques sur des questions telles que l'éducation, l'avortement, et le mariage, où des groupes religieux jouent un rôle actif dans le débat.

4. Rôle historique

Historiquement, de nombreux immigrants ont apporté leurs croyances religieuses aux États-Unis, contribuant à la diversité de la scène religieuse. De plus, des mouvements religieux ont souvent mérité des rôles de pionniers dans les luttes pour les droits civiques et la justice sociale, renforçant l'idée que la religion peut être un moteur de changement dans la société.

5. Évolution et tensions

Bien que la majorité des Américains s'identifient à une religion, il existe aussi un nombre croissant de personnes se déclarant sans affiliation religieuse (nontheists, agnostiques, etc.). Cette évolution apporte des tensions et des débats sur la place de la religion dans une société de plus en plus pluraliste et sécularisée.

En résumé, la religion aux États-Unis est un phénomène multifacette, qui va au-delà de la simple croyance personnelle pour influencer la culture, la politique, et la société dans son ensemble. Elle reste un élément clé pour comprendre les dynamiques de la vie américaine contemporaine.

Ce qui confère à une grande nation sa force, c'est non pas l'exclusion des croyances religieuses de l'espace public, mais plutôt la reconnaissance de leur place légitime, indispensable pour soutenir les structures fondamentales et le tissu social de la société. En intégrant la diversité religieuse dans le discours public, les États-Unis peuvent non seulement renforcer leur cohésion sociale, mais aussi enrichir le débat démocratique en valorisant des perspectives variées qui ont façonné leur identité collective.

15 septembre 2024

Notre maturité politique se mesure à nos priorités

Alors que Gaza panse ses plaies dans un paysage de désolation, où des milliers de familles errent à la recherche d'un abri parmi les ruines, certains semblent avoir trouvé des préoccupations autrement plus urgentes. Alors que les bombes ont cessé de tomber, mais que la faim, la maladie et la détresse continuent de ravager la population, certains esprits s'affairent ailleurs, loin du tumulte de la guerre et des cris des enfants affamés.

Dans ce contexte de souffrance extrême, l'indignation de masse et la mobilisation humanitaire se heurtent à un phénomène étrange : l'obsession pour des débats marginaux. Plutôt que de s'intéresser à la reconstruction, au soutien aux victimes ou à la quête de justice, certains trouvent leur raison d'être dans l'examen minutieux des thèses et mémoires d'étudiants en théologie musulmane. Comme si, dans l'urgence du moment, la véritable menace pesait non pas sur la vie de milliers de Palestiniens, mais sur quelques pages écrites dans des universités. Tout est parti d'un mémoire portant sur le mariage en droit musulman, un sujet académique parmi tant d'autres, mais qui a suffi à déclencher un tourbillon de polémiques stériles.

Ce détournement d'attention n'est pas anodin. Il s'inscrit dans une mécanique bien rodée où l'ennemi utilise la diversion comme arme stratégique. En pointant du doigt des sujets secondaires, en alimentant des polémiques stériles, ces individus contribuent, consciemment ou non, à la dilution des véritables enjeux.

Plutôt que de dénoncer les massacres, ils se font les relais d'une propagande qui vise à nous éloigner des urgences vitales.

Ce n'est pas la première fois que l'on observe une telle stratégie. L'histoire est remplie d'exemples où des peuples en lutte se sont vus fragmentés, distraits par des querelles fabriquées de toutes pièces.

À force de focaliser l'attention sur des débats hors de propos, on affaiblit la solidarité, on dissipe l'indignation, on divise ceux qui devraient être unis.

Il y a de quoi s'indigner face à ce spectacle. Comment peut-on, avec toute sa conscience, choisir d'accorder son énergie à des détails lorsque l'existence même d'un peuple est en jeu ? Ce n'est pas une question d'opinion, mais une question de priorité morale. Ceux qui, aujourd'hui, détournent le regard des souffrances réelles pour se perdre dans des discussions sans incidence sont soit aveuglés par leur propre insignifiance, soit complices d'un agenda bien plus subtil.

Face à cela, il est impératif de ne pas tomber dans le piège. Chaque seconde passée à répondre à ces diversions est une seconde en moins pour exiger justice, pour aider les victimes, pour reconstruire ce qui a été détruit.

La priorité n'est pas de débattre d'écrits académiques, mais d'empêcher que l'histoire ne se répète, encore et encore, en détournant notre attention des véritables enjeux pour mieux s'emparer de nos richesses.

31 janvier 2025

Patriotisme

L'honneur ne se réveille pas au son du canon



Il est aisé de s'ériger en défenseur d'une cause ou d'un pays lorsque le fracas des armes emplit soudain le ciel. Il est facile, à la veille d'un naufrage ou au cœur de la tempête, de crier sa loyauté à un navire que l'on a, des années durant, contribué à saborder. Mais le véritable honneur ne surgit pas dans l'urgence ; il s'éprouve dans la constance des écrits, des gestes et des convictions.

Soutenir une nation, une culture, un peuple, ce n'est pas attendre l'ultime minute pour écrire deux phrases de solidarité, aussi sonores qu'insincères. Ce n'est pas se présenter en sauveur après avoir longtemps miné, par petites touches, les fondements mêmes de ce que l'on prétend défendre. Soutenir, c'est un engagement patient, humble, presque quotidien.

C'est honorer une langue lorsqu'on cherche à l'amoindrir, à la critiquer, à la marginaliser. C'est défendre ses penseurs, ses marins, ses capitaines, même lorsque l'air du temps les juge dépassés. C'est veiller sur tout ce qui unit : la mémoire des ancêtres, la foi transmise, les fêtes, les chants, les livres saints — ce patrimoine invisible sans lequel aucun peuple ne tient debout.

Critiquer sans relâche, moquer les croyances, déconstruire sans jamais reconstruire, dénigrer les symboles, les figures tutélaires, les coutumes… c'est ronger, jour après jour, l'âme d'un peuple. Et il est risible — ou tragique — de voir ceux-là mêmes, artisans de cette lente érosion, revêtir soudain l'habit du défenseur lorsque le péril devient visible. Leur ralliement tardif n'est pas un élan d'honneur : c'est un masque posé sur l'abandon, une gesticulation creuse, semblable à la danse des scorpions.

On voit fleurir soudain des larmes pour la Palestine martyrisée, ou des mots brûlants contre les attaques subies par l'Iran. Mais où étaient ces voix quand l'une était vilipendée dans sa résistance, et l'autre réduite à son seul régime, niant une civilisation millénaire, l'une des plus brillantes de l'histoire humaine ?

Une nation, une culture, un esprit commun ne se sauvent pas par réflexe, mais par fidélité — une fidélité constante, lucide, sincère, capable d'embrasser le doute sans trahir, et de tenir bon face aux attaques, d'où qu'elles viennent et quelle que soit leur forme.

20 juin 2025

Les promesses électorales sont une boussole, pas des menottes

On reproche souvent aux élus de ne pas tenir toutes leurs promesses. Mais ceux qui tiennent ce reproche oublient une vérité simple : une promesse électorale est un cap, pas une camisole.

Une campagne se mène dans un contexte donné, avec ses certitudes, ses illusions et parfois ses colères. Mais le jour où l'on franchit le seuil du pouvoir, on découvre un autre paysage : des traités déjà signés, des alliances déjà nouées, des tensions prêtes à éclater, des équilibres fragiles. La politique étrangère n'est jamais une feuille blanche sur laquelle on réécrit tout – c'est une tapisserie complexe, et chaque fil tiré menace d'en rompre d'autres.

C'est là que commence l'art du gouvernant : savoir s'adapter sans se renier. Celui qui s'obstine à exécuter, à la lettre, toutes ses promesses « quoi qu'il en coûte » ne fait pas preuve de courage, mais d'aveuglement. L'histoire a montré que les dirigeants incapables d'inflexion, trop raides pour courber l'échine quand l'orage passe, finissent par se briser. La souplesse, elle, ne trahit pas – elle sauve.

L'histoire de Charles de Gaulle en est un exemple saisissant. En 1958, alors qu'il revient au pouvoir, il prononce à Alger un discours solennel : « Je vous ai compris. » Cette phrase, répétée comme un mantra, fut reçue comme la promesse implicite d'une Algérie française éternelle.

Mais De Gaulle, une fois face à la réalité de la guerre, des morts, des tensions internationales et du vent de décolonisation qui soufflait sur le monde, comprit que tenir cette promesse à la lettre mènerait la France au désastre. Il ne renia pas la France, il ne renia pas son rôle ; il infléchit sa route et conduisit la nation vers une autre issue – la paix et l'indépendance de l'Algérie.

On ne demande pas à un capitaine de navire de suivre obstinément sa route en pleine tempête, au risque de fracasser son bateau sur les rochers. On lui demande de rester fidèle au port d'arrivée, mais d'éviter les écueils, quitte à changer de cap pour y parvenir. Il en va de même en politique : promettre, ou même s'engager, à conduire une voiture d'un point A à un point B ne signifie pas le faire malgré le verglas, la neige ou les falaises qui apparaissent en chemin.

Les citoyens ont le droit d'exiger une direction, une cohérence, une fidélité à l'esprit des engagements. Mais ils doivent aussi comprendre ceci : les promesses électorales sont une boussole, pas des menottes. Et un pays se gouverne non pas avec des slogans figés, mais avec une intelligence vivante – celle qui sait que, dans un monde changeant, seule l'adaptation permet la survie.

25 juillet 2025



Les graines empoisonnées
de la discorde

La conquête de territoires est une constante de l'Histoire. Elle n'a jamais cessé et ne cessera pas tant que l'homme restera ce mélange d'ange et de démon. Rarement les armées franchissent une frontière sans avoir préparé le terrain : avant les chars, viennent les intrigues. On déstabilise le pays visé, on envenime les petites divergences, on oppose les responsables, on divise même les armées pour qu'elles s'entre-déchirent. Quand le pays est affaibli de l'intérieur, la conquête devient une formalité.

Il faudrait être aveugle pour ne pas constater que, depuis au moins deux décennies, le monde arabe est l'objet de tels projets. Les richesses qu'il recèle attirent les convoitises. Et pour mieux les accaparer, on répand les mêmes semences empoisonnées : semer la discorde, attiser les rancunes, effacer les repères.

Aujourd'hui, certains renient leurs origines arabes. D'autres tournent en dérision la langue arabe elle-même, jusqu'à oublier qu'elle a porté des siècles de savoir et de créations universelles. La mémoire de nos savants, de nos inventeurs, s'efface des esprits, remplacée par des discours qui dénigrent tout ce qui est arabe : langue, religion, coutumes. Résultat : notre environnement — du Moyen-Orient à l'Afrique du Nord — est livré en exemple de guerres civiles, de fractures, de perte de repères. Et dans ce chaos, l'ingérence étrangère devient plus forte que jamais.

La stratégie est claire : dissocier les liens qui forment la cohésion d'une nation pour mieux la soumettre. Et tout est utilisé : critiques personnelles venimeuses, insultes circulant sur les réseaux sociaux, glorification nostalgique de la période coloniale, dénigrement incessant des indépendances.

Même les grands hommes du passé, morts depuis longtemps, sont exhumés symboliquement pour être jugés et condamnés au nom d'une prétendue modernité.

Le piège est redoutable : celui qui insulte le plus devient « héros du jour », tandis que l'unité nationale s'effrite. Ainsi se construit, petit à petit, l'espace idéal pour une nouvelle conquête.

Est-il trop tard pour réagir ? Non, à condition d'identifier nos vrais ennemis et de cesser de tomber dans le panneau. À condition de cesser de croire n'importe quel écrit qui vise à nous dévaloriser et à nous diviser. À condition de valoriser nos trésors — notre langue, notre religion, nos traditions — et de défendre les richesses qui ont fait, hier, notre gloire et qui pourraient encore demain être notre force.

Ce combat n'est pas seulement militaire ou économique : il est moral et culturel. Il commence dans nos esprits, dans notre rapport à notre histoire, dans la dignité que nous donnons à nos propres valeurs. Refuser les graines empoisonnées de la discorde, c'est déjà tracer la voie d'une renaissance.

Ne cherchons pas à gagner des likes en rabaissant les nôtres.

27 août 2025



Cailloux du village de mes ancêtres, "Les Gharbis", au Nord de la Tunisie.

Témoignage d'un homme ordinaire

à l'heure des tempêtes

Une vie dans le tumulte du siècle

Texte 1/4

Il est des époques où l'histoire semble s'accélérer, où les mots pèsent plus lourd que les armes, et où des voix surgissent pour éclairer la marche incertaine des peuples.

J'ai eu le privilège de vivre l'une de ces époques.

Sans être un acteur de premier plan, j'ai été plongé très tôt dans les grands bouleversements politiques qui traversaient mon pays et ma région.



Et bientôt, la providence — ou le hasard — m'a placé, à peine âgé de 23 ans, à un poste d'observation unique : au cœur de l'Europe, à Bruxelles, lors des heures cruciales de la guerre de juin 1967.

Dans une ambassade arabe, j'ai exercé le métier exigeant de traducteur-interprète auprès d'hommes d'État qui occupaient le devant de la scène internationale. Témoin attentif de leurs discours, à l'écoute de leurs mots, de leurs silences et de l'intonation de leur voix, je m'efforçais d'être un passeur fidèle de leurs idées.

Aujourd'hui, avec le recul du temps et la paix intérieure que donne l'âge, je ressens le besoin de partager ce regard personnel — non pour céder à la nostalgie, mais pour transmettre une mémoire. Celle d'un homme ordinaire placé au croisement d'événements extraordinaires, et qui, en résistant anonyme, est parvenu à rester fidèle à ses valeurs dans un monde sans foi ni lois.

Ce texte, qui sera publié en quatre parties, est un hommage :

- À ceux qui ont parlé, combattu, rêvé et nous ont associés à leurs rêves.
- À ceux qui m'ont formé à distance, sans me connaître, mais que j'ai côtoyés comme des frères d'une même destinée.
- Et à ceux, plus jeunes, à qui je tends la main, aujourd'hui, depuis l'autre rive du temps.

9 mai 2025

Ils étaient mes contemporains : murmures sur les marches de l'histoire

Texte 2/4

Pour mieux me concentrer, je ferme les yeux.

Et dans le silence du temps présent, ce sont des voix d'autrefois qui se réveillent en moi. Des images, des visages familiers, des silhouettes d'hommes dans la force de l'âge remontent à la surface de mes souvenirs. Leurs noms défilent comme un générique de fin sur l'écran noir de ma mémoire.

Certains appartiennent déjà à l'histoire lointaine, d'autres hantent encore mon présent, bien qu'ils soient morts depuis des années.

Leur point commun ?

Ils étaient tous mes contemporains.

Ils maniaient la parole avec maîtrise, rêvaient grand, faisaient vibrer les foules en leur promettant de laver les affronts, réparer les injustices, redessiner, pour elles, les cartes physiques et spirituelles du monde.

Parmi eux :

Martin Luther King, debout sur les marches de l'histoire, offrait son rêve comme une promesse universelle.

Son « I have a dream » résonne encore dans ma tête et dans celles de centaines de millions d'hommes.

John F. Kennedy faisait frémir les jeunes que nous étions, comme s'il nous adressait, à nous aussi, ces mots devenus légendaires :

« Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais ce que vous pouvez faire pour votre pays. »

Le Líder Máximo : Fidel Castro entrait à La Havane en libérateur, et Che Guevara écrivait la révolution à l'encre du sacrifice.

En Europe, de Gaulle imposait sa stature de chêne dans une France encore tremblante, brouillant les cartes d'un « Je vous ai compris » dont nul ne savait ce qu'il comprenait vraiment.

Tito, Adenauer s'exprimaient en blocs, en doctrines, en équilibres glacés.

Et Khrouchtchev frappait de sa chaussure le pupitre des Nations unies.

Mais nous, jeunes et curieux de tout, lisions ou écoutions aussi Gibran Khalil Gibran, Sartre, Romain Gary, Ahmed Chawki, Frantz Fanon — des hommes qui doutaient, pensaient, se révoltaient avec les mots.

Il y avait aussi Naguib Mahfouz, futur prix Nobel de littérature (1988), Taha Hussein, figure majeure de l'intelligentsia arabe, Mahmoud Darwich, voix poignante de la poésie palestinienne, et Abou al-Kacem Chebbi, sans doute le plus grand poète tunisien de tous les temps.

En Asie, Nehru avançait à pas de sagesse, pendant que Mao lançait la grande tempête de sa Révolution culturelle, et Soekarno cherchait, avec Nasser et Tito, un non-alignement introuvable.

Mais c'est surtout l'Afrique qui vibrait en moi.

10 mai 2025

Ils étaient mes contemporains : l'Afrique, la Tunisie, le choix de l'exil

Texte 3/4

Nasser, figure tutélaire, orateur sans égal, soulevait les foules de l'Atlantique au Golfe avec sa phrase devenue cri de ralliement : « Redresse la tête, mon frère. Tu es un homme libre dans un pays libre, convoité par les ennemis. »

Patrice Lumumba tomba trop vite, mais ses mots face au roi Baudouin demeurent : « Majesté, entre la liberté et l'esclavage, il n'y a pas de compromis. »

Senghor, poète-président, prouva qu'on pouvait gouverner avec des vers.

Et chez nous, en Tunisie, Bourguiba — mon président, le combattant suprême, le seul dont j'ai clamé le nom avec foi — s'imposa comme père fondateur d'un État moderne. À la croisée du rêve et de la raison, il traçait, pour nous et pour ceux qui viendraient après, un chemin de dignité, d'instruction et d'émancipation.

Quant à moi, parti à vingt ans, j'ai vécu une part de ces bouleversements parmi mes compatriotes, avant de les quitter pour la grande aventure personnelle - sans jamais me détacher de la marche du monde.

Mon métier de traducteur-interprète dans une ambassade arabe m'a déculpabilisé de ma fuite du champ de bataille et m'a placé, dès le début, dans l'œil des cyclones que ce siècle déclenchait. Des grands leaders d'opinion défilaient de l'autre côté de ma cabine d'interprète. Je traduisais leurs discours avec la fougue de mes jeunes années. Je les écoutais avec attention - parfois avec ferveur, parfois avec distance. Je m'identifiais à leurs combats sans jamais brandir de bannière. Je n'ai fondé aucun parti, je n'ai adhéré à aucun cercle. Je m'imprégnais cependant de leurs patriotismes et partageais leurs rêves.

Je garde en mémoire des moments saisissants, comme ce jour où j'ai eu le privilège d'interpréter Yasser Arafat, pour la télévision belge, peu après les accords d'Oslo. Ce jour-là, en tant qu'interprète, j'ai eu l'impression de participer, à ma manière, à l'Histoire en marche - de prêter ma voix à une promesse fragile de paix. Ce fut un instant suspendu où, au-delà des mots, il y avait l'émotion d'une époque qui changeait sous nos yeux. Une histoire que j'ai vécue non pas seulement comme spectateur, mais comme acteur silencieux et anonyme, porteur d'un fragment de cet espoir d'un monde qui, parfois, ose rêver de réconciliation.

Mais j'ai vécu ces années comme une longue suite de secousses. Et la plupart portaient l'empreinte de ces géants. Je me suis construit à l'ombre imposante de leur grandeur - parfois en accord, parfois en retrait.

Les années ont passé.

J'ai vieilli avec leurs victoires, leurs échecs, leurs rêves inachevés, leurs chutes. Leurs coups d'éclat, leur indignation face à l'injustice des grands à l'égard des petits, de la tyrannie des forts vis-à-vis des faibles. Et, parfois, dans le silence de mon inconscient, j'entends encore l'écho de leurs indignations d'outre-tombe.

Et aujourd'hui, alors que mes jours se font plus calmes, je mesure la chance d'avoir été témoin de leur passage et la responsabilité de parler, ne fût-ce que brièvement, de leur héritage. C'est pourquoi je vis en portant cette flamme qu'ils avaient allumée à mon époque. Ainsi, dans la résonance de leurs actions et de leurs rêves, je trouve une force qui nourrit encore mes jours et façonne ma mémoire.

13 mai 2025

Ils étaient mes contemporains : le témoin, le legs, le message aux générations futures

Texte 4/4

Aujourd'hui, lorsque je contemple mon aventure humaine, je me vois en témoin privilégié de cette grande époque. Je vois un jeune homme sérieux, plume aiguisée en main, décidé à être utile à sa communauté d'origine, en étant loin d'elle, et à son pays d'adoption, en servant de pont entre les deux. Mais dans son silence, dans ses propos, dans ses écrits, il portait déjà l'écho du siècle et le frémissement d'un monde en perpétuel changement. Un monde aux prises avec ses contradictions, ballotté entre des empires en décomposition ou en reconstitution, entre les mirages et les blessures de l'histoire.

Un monde qui doutait, criait, inventait — et qui, dans le même mouvement, lançait des sondes vers l'espace infini et des slogans trompeurs vers les foules. Il portait déjà en lui ce vertige d'une humanité qui, n'ayant plus peur de rien, osa même chatouiller les étoiles.

Elle rêvait d'une autre planète, ailleurs dans l'espace — non pour fuir la Terre, mais pour affranchir l'homme de ce qui, sur Terre, l'enchaînait encore.

Ce fut l'époque des premières orbites, des pas lunaires, des promesses de Mars, et du rêve — fou mais splendide — d'une humanité unie par la connaissance, par l'art, et par l'idée que la Terre est trop petite pour contenir ses élans.

Quel bonheur d'avoir entendu battre ce cœur collectif, d'avoir été témoin de ces sursauts, de ces luttes, de cette ferveur. Quel bonheur d'avoir vécu cette époque non comme un spectateur, mais comme un homme parmi les hommes, traversé par les mêmes espoirs, habité par les mêmes questions, et peut-être, parfois, porté par la même lumière.

À vous, générations qui venez, je voudrais dire ceci : on ne construit rien sur le vide.

Ancrez-vous dans les pas de ceux qui nous ont précédés. Étudiez leurs combats, méditez leurs erreurs, faites vôtres leurs élans. Soyez fiers de vos ancêtres, de vos langues, de vos appartenances. Acceptez les épreuves — elles sont les forges secrètes où se trempe la grandeur. Restez fidèles à vos principes, à vos valeurs, même si le monde les tourne en dérision. Un seul acte de bravoure peut suffire à faire taire mille trahisons.

Vous ne vivrez qu'une fois : alors vivez debout, la tête haute, en défendant les vôtres, plutôt que courbés, à renier vos racines.

Et souvenez-vous : ceux qui pactisent avec les fossoyeurs de leur peuple ne récoltent que cendres, mépris et déshonneur.

On ne joue pas impunément avec les allumettes quand le toit de la maison est en paille.

À ceux-là, l'histoire ne tend ni la main, ni la mémoire.

Mais à ceux qui tiennent bon — même seuls, même dans l'ombre — l'histoire réserve parfois, dans un souffle de lumière, le plus rare des privilèges : celui d'avoir, un jour, appartenu à la lignée des héros.

19 mai 2025

Un texte écrit il y a plus de 35 ans...

Le Monde arabe qui, durant des siècles, a si largement contribué à l'enrichissement intellectuel et moral de l'humanité, possède toujours les mêmes vertus qui avaient fait par le passé sa grandeur et sa prospérité, car sa force est d'abord et surtout d'essence spirituelle. Il est aujourd'hui à la recherche de son identité, prélude à toute œuvre de renaissance.

C'est pourquoi, sans refuser le progrès, il cherche à sauvegarder ses traditions et ses coutumes qu'il refuse de voir disparaître sous les vagues du modernisme et de la nouveauté. Tout en se sentant fier d'appartenir à un monde en plein renouveau, il se veut encore plus fier de ses valeurs morales et de ses traditions séculaires. C'est le début d'une ère nouvelle, car en tournant son regard vers l'avenir pour créer une société moderne, il nous donne l'espoir d'une nouvelle et importante contribution au progrès de l'humanité.

Chaque peuple a apporté, apporte ou apportera, au cours de son histoire, la contribution de son génie propre à la construction de ce merveilleux édifice qu'est la civilisation humaine, tout en s'enrichissant de celle des autres, car la vie des peuples, c'est la vie des hommes, de tous les hommes. Cette vérité est encore plus éclatante aujourd'hui où la vie des nations est caractérisée par la multiplication des échanges et par l'abolition croissante de toutes sortes de distances : géographiques, économiques, sociales et psychologiques.

Mieux connaître les autres, leurs cultures, leurs manières de vivre, leurs civilisations, c'est s'enrichir de nos différences mutuelles et faire ainsi un grand pas vers la compréhension entre les hommes.

En cette fin de siècle où tant de préjugés séculaires mais encore vivants déforment bien souvent la vision de l'islam et du Monde arabe, il est réconfortant de voir qu'une compagnie comme SWISSAIR ait songé à œuvrer à rapprocher les hommes après avoir rapproché les continents. Dans la grande aventure de l'humanité, Arnold TOYNBEE ne nous at-il pas démontré, par sa vision magistrale de l'histoire universelle, l'unité fondamentale du genre humain ? Si parfois, il nous arrivait de l'oublier, il y aurait toujours le sourire angélique d'un enfant pour nous le rappeler.

14 mars 1987



La procession du 15 août à La Goulette

Il est des traditions héritées de l'occupant qui, loin d'être rejetées, ont trouvé leur place dans le cœur du peuple tunisien. Celle du 15 août, célébrée à la Goulette par la procession de la Madone de Trapani, en est un bel exemple. Introduite au début du XXe siècle par des immigrés siciliens, elle a longtemps rythmé la vie cosmopolite de ce port méditerranéen. Musulmans, chrétiens et juifs s'y côtoyaient alors dans une ambiance festive et fraternelle.

Disparue dans les années soixante, après l'indépendance de la Tunisie, cette procession a repris ces dernières années, retrouvant son caractère populaire et chaleureux. Elle rappelle, à juste titre, que la Tunisie fut toujours une terre d'accueil, riche de diversité et d'apports multiples. C'est une facette de notre histoire qu'il serait injuste de renier.

Mais une question demeure, et elle dérange : pourquoi constate-t-on chez certains de nos concitoyens, si prompts à manifester leur enthousiasme pour ces traditions venues d'ailleurs, une froideur – voire une réserve marquée – lorsqu'il s'agit de nos propres fêtes religieuses ? Sur leurs pages Facebook et autres réseaux sociaux, pas un mot de joie pour l'Aïd ou le Ramadan, pas une photo de partage pour célébrer la beauté de nos mosquées, parfois même des textes virulents dès qu'un détail prête à critique.

Cette contradiction mérite réflexion. Faut-il y voir une nostalgie mal assumée d'un passé cosmopolite idéalisé ? Ou bien un malaise identitaire, une difficulté à concilier ouverture et enracinement ? Nos pères fondateurs ont pourtant œuvré à donner à la Tunisie moderne une identité fidèle à son histoire profonde, faite de synthèse et non de rejet.

Reconnaître la richesse de l'héritage italien, français ou juif en Tunisie ne doit pas conduire à mépriser nos propres traditions. L'ouverture n'a de sens que lorsqu'elle repose sur un socle solide : la fierté de soi. À défaut, elle se transforme en fuite, en négation, voire en aliénation.

Il est temps, peut-être, de réapprendre à aimer nos propres fêtes avec autant d'ardeur que celles que nous empruntons aux autres. Car l'universel ne s'atteint jamais en effaçant ses racines, mais en les assumant pleinement, dans la dignité et la sérénité.

C'est aux racines de l'arbre que les branches doivent leur diversité.

18 août 2025



À tous ceux qui s'attardent

sur les raisons de notre décadence

« Le passé c'est le passé ». Tournons-nous résolument vers l'avenir. Nous sommes déjà en train de remonter la pente. Regardez nos villes partout dans nos pays arabes et comparez-les avec celles de nos années d'indépendance seulement. Recensez dans la foulée le nombre de nos universités, de nos facultés, de nos instituts, de nos hôpitaux, de leurs équipements, de leur personnel médical, faites l'inventaire de nos écoles, de nos lycées, de nos routes, de nos autoroutes. Admirez nos gratte-ciel au quartier Nasr à Tunis, à Alger, à Dubai, à Qatar, à Djeddah, à Dhahran, à Beyrouth, à Casablanca etc. Leur modernité dépassent déjà celle de l'Europe et des États-Unis. Attendez-vous à des surprises face à l'explosion du nombre de nos diplômés en études supérieures qui essaiment désormais dans le monde entier. Sachez, rien que pour la petite Tunisie, que nous sommes présents dans de nombreux Universités du monde, et ce dans toutes les disciplines, dans tous les laboratoires de recherches. Constatez que dans plus de 120 pays au monde le Tunisien retrousse ses manches et participe à la construction d'un monde meilleur. Jetez au passage un coup d'œil sur nos productions intellectuelles, toutes sciences confondues, des millions de livres vous démontreront notre santé intellectuelle en plein essor. Grâce à nos écrivains, à nos traducteurs chevronnés, à nos grands savants, à nos ingénieurs, à nos informaticiens et à tous les hommes et toutes les femmes sorties de nos entrailles, nous avons accès directement en langue arabe à toutes les créations littéraires, scientifiques, industrielles, artistiques, etc.

Admirez aussi ceux d'entre nous qui se battaient jadis avec des cailloux contre l'occupation étrangère et qui sont parvenus aujourd'hui à les remplacer par des fusées fabriquées maison. Partout l'Arabe relève la tête, refuse l'asservissement et ceux qui tentent de briser son moral.

Il s'active pour forger son destin avec parfois son seul courage et des moyens limités. Pacifique parmi les pacifiques mais prêt à défendre son territoire et sa dignité. Hélas parfois il nous faut livrer bataille quand des murs d'injustice se dressent contre nous, mais ce n'est toujours qu'un mauvais moment à passer. Ces murs sont souvent dressés par certains de nos propres concitoyens toujours prompts à démolir et à critiquer. Mais les beaux jours de la paix et de la prospérité sont devant nous.

Certains y goûtent déjà leurs fruits dans les pays du golfe. Notre tour viendra sûrement à condition toutefois de contrecarrer ces casse-bonbons, ces briseurs de rêves, ces parricides, ces arabophobes jusqu'à la nausée, ces islamophobes aveuglés par la politique au point d'être frappés de cécité pour ne voir que les points négatifs. Le redressement de la Tunisie se fera malgré eux et probablement sans eux.

En attendant ne restons pas les bras croisés et poursuivons notre enthousiasme pour relever tous les défis du progrès.

Veillons cependant à ce qu'ils ne nous dressent pas les uns contre les autres et ne les laissons pas salir nos pages par leur vocabulaire dégradant, répulsif et parfois nauséabond.

Amicalement, fraternellement et patriotiquement

La dignité

Dans un monde où les épreuves semblent éclipser l'espoir, j'ai récemment été touché par une image poignante : celle d'un homme palestinien de Gaza, tirant fièrement un carrosse remorqué par une charrette menée par un âne. Cette scène, à la fois simple et puissante, illustre la force morale d'un individu confronté à des circonstances inimaginables.

Vivre dans un territoire fermé au monde extérieur, au cœur d'une ville dévastée, sous un blocus rigoureux qui prive la population de nourriture, de soins médicaux, d'eau et d'électricité, pourrait mener à la résignation. Pourtant, cet homme incarne une résilience exceptionnelle. Ce qui lui a été arraché – la sécurité, la tranquillité, et même les rêves – n'a pas pu toucher ce qui demeure le fondement même de son être : la dignité et la fierté.

Il est d'autant plus important de souligner ce contraste avec ceux qui, bercés par le confort matériel, semblent oublier leur identité, leur origine et la richesse de leur patrimoine. Plutôt que d'apprécier ce qu'ils ont, certains choisissent de se renier, de critiquer et de maudire leurs dirigeants. Pourtant, dans les sombres ruelles et les camps de réfugiés, des hommes et des femmes se battent non seulement pour leur survie, mais aussi pour garder vivante la flamme de leur héritage.

Cette image m'interpelle et m'invite à réfléchir : que signifie vraiment avoir un pays ? C'est parfois dans les situations les plus difficiles que se révèle la force de l'identité humaine. Que chacun prenne de la graine de cet homme palestinien, qui, malgré les privations, reste debout, porteur d'une dignité que rien ne peut anéantir.

15 mars 2025



Kaïs Saïed dans une scène rare,

presque historique

Cela s'est passé mardi 22 juillet 2025 au Palais de Carthage, en quelques minutes, mais ces minutes-là, il faudra bien les inscrire quelque part. Dans un livre d'histoire, peut-être. Ou dans la mémoire de ceux qui savent encore distinguer le courage de la complaisance.

Le président tunisien, Kaïs Saïed, recevant l'émissaire de Donald Trump pour le monde arabe Massad Boulos, n'a pas attendu les discours officiels ni les formules diplomatiques rodées. À peine l'entrevue entamée, debout face à son interlocuteur, il sort une série de photos. Des clichés en couleur. Mais la couleur ici, c'est celle du sang, de la poussière, de la détresse des Palestiniens.

Il ne montre pas des paysages. Il tend les images d'un peuple supplicié : des enfants affamés, une fillette réduite à manger du sable, des visages creusés par la faim et la peur. « Je crois que ces photos, vous les connaissez bien », dit-il. Puis, commentant chaque image, il dénonce un « crime contre l'humanité entière », et réclame qu'on y mette fin — que « l'humanité tout entière se réveille ».

Une gifle assénée au nom des enfants de Gaza

Face à lui, l'envoyé américain subit un réquisitoire visuel, implacable. Sans cris, sans fioritures, mais avec la force nue des images et des mots justes. Ce n'est pas un simple geste. C'est une audace rare dans le monde feutré de la diplomatie. Une gifle silencieuse, assénée au nom des enfants de Gaza.

Car il ne s'agit pas seulement de clichés. Il s'agit d'une vérité que beaucoup taisent, que d'autres enveloppent dans les euphémismes : celle d'un génocide mené en temps réel, avec le soutien sans faille du principal allié militaire et diplomatique d'Israël — les États-Unis d'Amérique.

Kaïs Saïed et la Palestine | Un discours de courage et de lucidité

Cette scène, inédite dans le monde arabe contemporain, résonne comme un écho des grandes heures du courage politique. On pense à la déclaration de Patrice Lumumba face au roi Baudouin en 1960 : « Entre l'esclavage et la liberté, il n'y a pas de compromis. » On entend aussi le souffle de Martin Luther King, lançant son rêve à la face de l'Amérique ségrégationniste.

Echo des grandes heures du courage politique

Aujourd'hui, c'est un président arabe qui, sans armée conquérante ni appuis massifs, a dit non. Par les images. Par la dignité. Par la vérité nue.

Il a montré qu'on peut être grand, même lorsqu'on est seul. Qu'on peut être fort, même sans violence. Et qu'à défaut de frapper avec des armes, on peut frapper avec sa conscience — et l'exposer au regard du monde entier.

Car dans ce siècle saturé d'images, une seule photo peut devenir une arme. Non pas une arme de destruction, mais une arme de révélation. Une arme qui dérange. Qui accuse. Qui réveille.

Et à ceux qui, dans l'ombre ou à la tribune, bravent la peur, les menaces, l'isolement, pour défendre la dignité humaine et nommer les injustices par leur nom — à ceux-là, va notre reconnaissance profonde.

Car ce sont eux qui, par leur courage, empêchent le monde de sombrer tout à fait dans la nuit.

Poursuivez votre chemin,

car ici, rien ne changera

Je crois, avec toutes les forces d'une terre enracinée, qu'aimer ses origines est la seule manière de s'enrichir véritablement, de ressentir la beauté et la vérité de mes mots. Chaque phrase que je couche sur cette page est imprégnée d'un patriotisme sincère, d'une appartenance inébranlable et d'une fidélité vibrante envers ma terre. Pourquoi donc venir ici, pour brandir des idées contraires, dans cet espace où je sème les graines de l'amour pour la patrie et les miens ?

Ici, le récit de mes ancêtres féconde des terres que le temps et l'oubli ont asséchées, nourrissant des sols rendus arides par l'ingratitude, l'ignorance, et les brumes de la méconnaissance. Ce lieu est un sanctuaire pour les âmes qui chérissent leurs racines, pour ceux dont les cœurs battent au rythme de leur histoire. À travers mes écrits, j'aspire à exprimer toute ma gratitude envers ceux qui partagent cette même flamme, cette même fierté de qui nous sommes, car c'est en elle que je trouve ma force, mon élan et l'inspiration de chaque jour.

À ceux qui ne ressentent pas cet amour, je demande seulement de poursuivre leur chemin. Ici, il n'y aura ni compromis ni reniement. Cet espace demeurera dédié à l'amour de la patrie, de la famille, des amis, de mes compatriotes, de mon peuple, et de cette nation qui vit en moi. Il est aussi un hommage à ce vaste monde arabe, une source inépuisable de trésors, un monde qui a enrichi mon âme de mille manières. C'est dans le souffle du vent, dans la danse des arbres, dans chaque goutte de pluie, dans les chants des enfants, dans la voix du muezzin, dans les légendes des Mille et une Nuits, dans l'immensité des étoiles, dans le désert infini et dans le murmure des vagues que je trouve ces trésors

Cette culture a été la lumière de mes jours, elle m'a façonné, elle est l'étoffe même de qui je suis. Et, malgré plus de soixante ans d'exil, elle m'offre encore la force de résister à toute tentative de reniement.

Mon engagement est simple, mais inébranlable : aimer, honorer et partager cette fierté qui m'habite, ce bonheur d'être fidèle à mes origines, d'être ancré dans cette terre qui, pour moi, ne cessera jamais d'être sacrée.

À ceux qui viennent ici sans partager cet amour, je n'ai qu'une invitation : laissez cet espace en paix, car il est fait pour ceux dont le cœur bat en harmonie avec cette terre, pour ceux qui entendent le murmure du passé et en saisissent la grandeur. Ici, chaque mot est un hommage, chaque phrase une offrande à ce qui nous unit. Que ceux qui n'en sentent pas la profondeur suivent d'autres chemins, car ce lieu est un sanctuaire, une terre d'accueil pour les âmes fidèles, un havre pour ceux qui célèbrent leurs racines avec honneur et fierté. Ce que je sème ici est un hommage vivant, un amour intact, que rien ne saura ternir.

13 novembre 2024



La chéchia tunisienne :

une origine ottomane et non antique

Introduction

L'origine de la chéchia tunisienne suscite souvent des débats. Certains la rattachent à l'époque carthaginoise ou romaine, d'autres l'attribuent à l'influence ottomane. Or, les recherches archéologiques, iconographiques et historiques tendent à confirmer cette seconde hypothèse.

1. L'absence de traces antiques

Aucune preuve archéologique ne relie la chéchia à l'époque carthaginoise ou romaine.

• Vestiges puniques et romains : mosaïques, statues et monnaies représentent essentiellement des tuniques, toges, capuchons ou bonnets simples, mais jamais une coiffe ronde et épaisse comme la chéchia.
• Iconographie : ni Hannibal, ni Amilcar, ni les fresques de l'époque ne montrent une coiffure analogue.
Le seul couvre-chef connu, le pileus, bonnet en lin ou en laine, reste très éloigné de la forme cylindrique ou conique de la chéchia.

2. La rupture avec l'héritage romain

Les vêtements romains illustrés dans les musées et archives témoignent d'une esthétique vestimentaire distincte, où les coiffes n'occupent qu'une place secondaire. Rien n'indique la continuité vers un couvre-chef emblématique comparable à la chéchia.

3. L'influence ottomane décisive

C'est au XVIe siècle, lors de la conquête ottomane de la Tunisie, que la chéchia apparaît réellement.

• Origines ottomanes : sous le nom de fez ou tarboosh, cette coiffe devient l'un des symboles de l'Empire ottoman, portée par soldats, fonctionnaires et élites.

• Diffusion en Tunisie : intégrée aux codes vestimentaires locaux, elle s'impose comme marque de prestige et de tradition, tout en prenant des formes régionales propres à la Tunisie.

4. Une parenté avec d'autres coiffes régionales

La chéchia partage sa structure avec d'autres couvre-chefs du monde ottoman et méditerranéen : fez turc, tarboosh égyptien, taqiyah islamique. Tous témoignent d'un même héritage culturel diffusé de l'Anatolie aux Balkans, du Maghreb au Moyen-Orient.

5. De l'époque ottomane à l'identité tunisienne

Adoptée et adaptée, la chéchia a fini par devenir un marqueur de l'identité tunisienne. Elle n'est pas un vestige de l'Antiquité, mais une tradition consolidée par les échanges et influences de l'Empire ottoman. Sa persistance jusqu'à nos jours illustre comment un héritage extérieur, réinterprété, peut s'ancrer durablement dans la culture locale.

Conclusion

La chéchia tunisienne n'a pas d'origine carthaginoise ou romaine : aucune source antique ne l'atteste. Son apparition au XVIe siècle, dans le sillage ottoman, explique son développement et son ancrage. Elle illustre la richesse d'une histoire culturelle faite de brassages et de réinventions. Connaître cette filiation permet de mieux comprendre la complexité de l'identité tunisienne, où l'influence ottomane a laissé une empreinte durable.

25 août 2025



Références

- Bernard Lahana, *L'Influence Ottomane en Tunisie*, 2015.
- J. Sacey, *Costumes et Symboles de l'Empire Ottoman*, 2009.
- Mika Ben Miled, Chéchia : *Le bonnet de feutre méditerranéen. Histoires, portraits, artisans, fabrication, matières premières, commerce*, Éditions Cartaginoiseries, 2010.
- Lucette Valensi, *Islam et « capitalisme : production et commerce des chéchias en Tunisie et en France aux XVIIIe et XIXe siècles*, Revue d'Histoire moderne et contemporaine, 1969, n°16-3, pp. 376-400.
- Ahmed Ibn Abi Dhiaf, *Ithaf Ahl al-zaman bi Akhbar muluk Tunis wa 'Ahd el-Aman (Chroniques des rois de Tunis)*, XIXe siècle.
- Mohamed Seghir Ben Youssef, *Tārīkh al-mashra al-milkī fī salṭanat awlād Alī Turkī (Chronique tunisienne du règne des fils d'Ali Turki)*, vers 1763.
- Archives iconographiques, Musée de Carthage et musées ottomans.
- Articles de revues historiques sur la Tunisie ottomane.

2025-08-25

Une amie a écrit :

« Les Arabes ont conquis de vastes régions dans le monde mais ethniquement parlant, ils sont restés concentrés dans Al Jazira Al Arabia.... »

Madame.

L'expansion de la langue arabe dans des régions qui s'étendent sur des milliers de kilomètres s'est faite par qui alors ? Par les quelques généraux restés sur place et transformés en instituteurs itinérants organisant des cours intensifs ? Ou par les soldats qui parlaient kurde officiant entre deux batailles ? Ou par la population Amazigh fraîchement conquise par cette langue étrangère des envahisseurs ?

Tout cela ne vise t'il pas le même objectif ? Amoindrir les Arabes, quelle que soit la période à laquelle ils avaient appartenu ? Pourquoi ce gisement de haine inépuisable ? Une détestation inarrêtable, une énergie renouvelable pour réécrire l'histoire au détriment des Arabes ? Pourtant l'histoire est verrouillée par le temps. C'est peine perdue, madame.

Même si certains pays arabes traversent des épreuves par les temps qui courent, leur histoire passée restera intact. Quant aux épreuves actuelles nous les surmonterons individuellement et collectivement.

Nous en avons vu beaucoup d'autres mais en général elles étaient l'œuvre de nos ennemis. Nous, nous nous serrions les coudes et on va continuer à le faire. Inch'Allah.

« Vaste est la terre de Dieu, mon fils »

Extrait de mon livre *Une Parcelle de Lumière**

Le crépuscule envahit mon bureau. Je mets la dernière main à mon histoire, heureux de conclure cet ouvrage qui me permettra d'ajouter le témoignage de ma tranche de vie d'émigré de la première génération à la mémoire collective des suivantes...

Les images de mon aventure humaine défilent dans ma tête. Devant moi, punaisée sur le mur à hauteur de mes yeux, s'étale la carte géographique de la Tunisie qu'Hédi, mon fils aîné, a achetée à Carthage, mémoire de notre grandeur d'antan et symbole de notre indépendance retrouvée.

Je la regarde et m'y attarde, comme si je fixais un paysage et non un simple dessin traçant les contours de mon pays natal. Cette carte sert de support à mes rêves, à mes souvenirs d'enfance. Elle ravive de vieux souvenirs : mes jeux d'enfant au coucher du soleil, sur la place de Tourbet el Bey, les agréables senteurs de Souk El Bélat, mon berceau et ma boussole. On dirait que chaque année d'émigration supplémentaire ne m'éloigne pas de mon pays mais m'en rapproche davantage.

L'émigration temporaire existe mais elle se transforme bien souvent en émigration définitive... Émigrer est donc un choix important et difficile qui doit faire l'objet d'une décision mûrement réfléchie car il s'agit d'un acte qui engage irrémédiablement les générations qui suivent.

La nourriture ordinaire ou philosophique que va chercher celui qui prend le large et quitte son pays vers un ailleurs qu'il espère meilleur est extraordinaire, à la seule condition d'ouvrir grands son cœur et son esprit. Mais il faut être conscient avant tout de ce que l'on abandonne et accepter qu'on ne verra plus jamais les siens de la même façon. Il ne s'agit pas, hélas, d'un simple éloignement mais d'une vraie transplantation.

* *Une Parcelle de Lumière* - Éditions Mémoires d'hommes - Bruxelles - Octobre 2003 - ISBN 2-9600398-4-X

L'émigré doit être conscient qu'il exprime par son départ une volonté d'enracinement dans un autre terreau que le sien et qu'il désire ardemment se transcender en franchissant les frontières pour participer à l'œuvre humaine dans ce qu'elle a de plus vaste et de plus grand.

Au bout de cette quête géographique l'attendent la connaissance et la compréhension de la différence, la tolérance, l'acceptation de l'autre, quel qu'il soit, par un apport de lumière qui vient chasser l'obscurantisme dont s'aveuglent l'intégrisme et le racisme, dans toutes les religions et dans toutes les ethnies ; car cette part des ténèbres ne résiste pas à la rencontre des autres membres de la grande famille humaine et à la confrontation avec le vaste monde tant il est vrai que voyager dans l'espace c'est aussi voyager dans l'esprit.

Mon bureau s'assombrit de plus en plus mais je n'ai aucune envie de me lever pour allumer la lampe. Cette obscurité me convient, propice à l'évasion, au songe. Je pense à mon père en luttant contre la somnolence…

Assis sur sa propre tombe, il m'attendait sans signe apparent d'impatience, malgré mon retard. Je m'en excuse d'ailleurs :
– Pardonne-moi, papa, la circulation est infernale. Je me demandais si j'allais parvenir à me sortir de cet embouteillage inextricable !
– Je prends un peu l'air et je t'attends, me dit-il en consultant sa montre de gousset qu'il a sortie de son gilet.

La scène me paraît naturelle, comme si j'avais vraiment rendez-vous avec lui à cet endroit singulier. Son visage est doux, serein. Bien que nous nous trouvions dans un cimetière, une forte odeur d'encens flotte dans l'air et cela me rappelle la zaouia de Sidi El Béchir, un jour d'offrande. Autour de nous, tout est immobile, aucun souffle d'air n'agite l'herbe sauvage qui pousse entre les sépultures. Alentour, aucun oiseau ne chante, aucun bruit ne parvient à mes oreilles. Rien d'autre que la voix posée de mon père qui me fixe d'un air attentif.

Je suis bien ; il me communique sa sérénité. Quelques minutes passent ainsi dans ce curieux temps suspendu avant que je ne prenne la parole :
– Tu vois, Baba Laziz, comme d'habitude, je viens te voir régulièrement. Ne suis-je pas le meilleur de tes fils ?

Il réfléchit quelques instants, puis me sermonne affectueusement :

– Tu es le meilleur lorsqu'à vingt ans tu as pris ton destin en main pour te surpasser, lorsque tu viens chaque année renouer avec tes racines, mais pas lorsque tu te poses la question.

9 août 2025

La Tunisie, un peuple homogène

façonné par l'histoire, soudé par l'identité

On ne devrait pas brandir le mot diversité comme un étendard pour présenter la Tunisie comme un pays mosaïque. L'image est séduisante, mais trompeuse. Il existe une différence fondamentale entre une diversité enracinée, qui s'inscrit dans l'histoire et les coutumes d'un peuple, et une diversité plaquée, importée, souvent utilisée à des fins idéologiques ou politiques.

La Tunisie, comme d'autres pays méditerranéens, a connu des brassages humains réels. Carthage, déjà, accueillait Phéniciens, Berbères, Numides, Grecs et Romains. Mais tous avaient fini par se fondre dans un esprit carthaginois propre. Plus tard, l'islam a intégré ces héritages en y ajoutant la langue arabe et une culture islamique qui sont devenues le cœur vivant de l'identité tunisienne.

Au Moyen Âge, la présence de communautés juives et chrétiennes ne fut pas perçue comme une menace, car elles s'inscrivaient dans un tissu social dominé par l'arabité et l'islam. De même, au XIXe et au XXe siècle, la venue d'Italiens, de Maltais ou de Français dans nos villes a créé une atmosphère cosmopolite, mais toujours adossée à une identité tunisienne forte, homogène, structurée. Cette diversité ne cherchait pas à fissurer la nation : elle coexistait avec elle, parfois en l'enrichissant.

À l'inverse, certains discours actuels promeuvent une diversité importée, comme un modèle prêt-à-porter calqué sur d'autres pays. Or, la Tunisie n'est ni le Liban ni la Syrie. Ces deux nations sont des mosaïques complexes de communautés : chiites, sunnites, druzes, alaouites, arméniens, kurdes, assyriens, araméens, etc. Leur diversité confessionnelle et ethnique est constitutive de leur tissu social, mais aussi source de fragilités, de guerres et de conflits sans fin. La Tunisie n'a jamais été cela.

Elle s'est construite sur une base commune solide, où la langue arabe, la culture islamique et un héritage méditerranéen partagé forment un ciment unificateur.

La véritable diversité n'est pas un masque plaqué de l'extérieur. Elle est un fruit : elle demande une terre, des racines, du temps. Elle ne peut prospérer que lorsqu'elle s'appuie sur une identité assumée et respectée. On ne glorifie pas les branches en oubliant l'arbre qui les porte.

L'histoire contemporaine l'enseigne : les peuples qui ont sacrifié leurs racines au nom d'une diversité artificielle ont fini par perdre à la fois leurs racines et leurs branches. Ceux qui ont affirmé leur authenticité tout en restant ouverts ont donné naissance à des sociétés fortes, équilibrées et fécondes.

La Tunisie n'est ni mosaïque, ni plurielle, ni cosmopolite : elle est l'héritage d'un peuple que les siècles ont pétri dans un seul moule pour en faire aujourd'hui une nation homogène.

9 septembre 2025

Ma réponse à ceux de mes amis qui restent sceptiques

sur l'avenir du monde arabe

C'est beau d'apprécier les progrès des membres de sa famille. Quant à moi depuis mon enfance j'ai décidé de ne pas me contenter de regarder toujours en arrière. Ni de faire l'inventaire des défauts des membres de ma grande famille arabo-musulmane. Chacun ses choix et ses convictions. Je me suis résolu par contre à valoriser mes appartenances et à grandir avec elles.

J'ai vécu en regardant droit devant moi et rarement en arrière. Cela m'a permis d'admirer les progrès réalisés par le monde arabe en l'espace d'une vie. Admirons plutôt le chemin déjà parcouru.

Il y a moins d'un siècle, on circulait en calèche, à dos d'âne et de mulet dans la plupart des villes et des villages des pays arabes. J'ai connu personnellement cette époque à Tunis même, ma ville natale, avant l'indépendance. Aujourd'hui regardez avec moi et apprécions ensemble ce que font les Arabes de leurs richesses. Nos villes rivalisent de modernité avec les villes occidentales, aux quatre coins du monde arabe. Nos parcs d'avions, de matériel roulant, de moyens de transport, de moyens de navigation, d'hôpitaux, d'écoles, de lycées, d'universités, de routes, d'autoroutes, augmentent en permanence. Le nombre de nos savants, professeurs, médecins, spécialistes dans toutes les disciplines déborde au point de se trouver désormais sur tous les continents.

Je peux continuer à citer nos succès et les preuves de notre grand bond en avant sur des pages entières, mais c'est inutile car c'est incontestable n'est-ce pas ?

Mon objectif par cette énumération (que j'ai déjà évoqué sur ma page) est simplement de nous rendre TOUS fiers de ce que nous sommes devenus en moins d'un siècle et inviter les sceptiques parmi nous à intégrer nos progrès (tous nos progrès) dans leur raisonnement.

Continuer à critiquer c'est bon et c'est même salutaire mais pas dénigrer systématiquement tout ce que les Arabes ont fait de bon et de grand. Aujourd'hui ils sont présents sur la scène internationale comme ils ne l'ont jamais été dans le passé.

L'heure du réveil des pays arabes a sonné depuis plusieurs décennies déjà et la providence m'a fait naître et grandir au bon moment pour voir les miens progresser et évoluer dans le bon sens. Nous devons TOUS nous joindre à ceux qui ont retroussé leurs manches depuis longtemps pour faire de nous ce que nous sommes devenus aujourd'hui au lieu de les critiquer systématiquement et faire le jeu de nos ennemis les plus irréductibles.

J'ai eu la chance de vivre toutes nos indépendances et d'assister à la libération de plusieurs de nos chaînes, il nous en reste malheureusement quelques-unes. Certaines de nature psychologique et d'autres relèvent de nos capacités économiques et militaires.

Déjà je constate qu'on n'utilise plus les cailloux et les lance-pierres pour chasser les envahisseurs. On progresse...

Bonne journée.

2 décembre 2023

La véritable mission des Pères Blancs en Tunisie

Cet article est une mise au point essentielle pour comprendre la mission des Pères Blancs en Tunisie, souvent présentée comme philanthropique, et situer le congrès eucharistique de Carthage en 1930 dans son contexte exact : non comme la manifestation d'une supposée pluralité tunisienne, mais comme l'apogée d'un projet missionnaire au service de la colonisation française. Cette page trouble de l'histoire moderne de la Tunisie mérite d'être mieux connue des jeunes générations. (Ph. Statue du Cardinal Lavigerie au centre-ville de Tunis, démantelée après l'indépendance en 1956).

Il est devenu courant, sous couvert d'un discours sur la pluralité tunisienne, de mettre sur le même plan des minorités anciennes enracinées depuis des siècles et des communautés installées sous la colonisation française. Cette confusion est grave, car elle travestit la chronologie et la nature des présences étrangères en Tunisie.

Oui, la Tunisie a connu des minorités religieuses et culturelles bien avant le protectorat : Juifs installés depuis l'Antiquité, communautés chrétiennes d'époque byzantine ou médiévale, tribus et familles d'origines diverses ayant fini par se fondre dans le tissu local : Livournais, Siciliens, Grecs, Morisques andalous d'Espagne, Maltais et même Russes. Mais il est faux d'assimiler à ces racines anciennes les populations venues dans les fourgons de la colonisation après 1881. Ces dernières – fonctionnaires, colons, missionnaires, militaires – ne sont pas arrivées comme minorités historiques, mais comme instruments d'un pouvoir extérieur.

De même, prétendre que ces groupes ont enrichi le pays, au même titre que ses enfants, revient à ignorer le contexte de spoliation. Les écoles, hôpitaux, églises ou entreprises qu'ils ont créés répondaient d'abord aux besoins du système colonial et à l'implantation européenne; ils n'étaient ni conçus pour, ni gouvernés par la majorité tunisienne.

Les Pères Blancs eux-mêmes, sous couvert de charité, avaient pour mission première l'évangélisation et l'acculturation, et non le service désintéressé d'un peuple.

Enfin, l'argument selon lequel l'histoire officielle nie les minorités ne peut justifier qu'on réécrive le passé en effaçant la nature coloniale d'une présence étrangère. Reconnaître la diversité réelle du pays ne signifie pas blanchir les épisodes de domination ni transformer des colonisateurs en contributeurs indigènes.

Cette mise au point est essentielle pour comprendre le rôle réel des Pères Blancs en Tunisie et situer le congrès eucharistique de Carthage en 1930 dans son contexte exact : non comme la manifestation d'une pluralité tunisienne, mais comme l'apogée d'un projet missionnaire au service de la colonisation française.

Cette clarification historique permet de replacer l'action des Pères Blancs dans sa véritable dimension : non pas celle d'une minorité enracinée, mais celle d'un instrument missionnaire au service du projet colonial.

Bâtiments du College Saint-Louis à Carthage (fin XIXe début XXe). Une mission au service de la colonisation

L'histoire coloniale de la Tunisie ne s'est pas limitée aux dimensions politiques et économiques. Elle fut également marquée par une entreprise religieuse conquérante, incarnée par les Pères Blancs, congrégation fondée en 1868 par le cardinal Charles Lavigerie (1825-1892), archevêque d'Alger puis de Carthage. Leur mission affichée : évangéliser l'Afrique du Nord. Leur action, inséparable du protectorat français (1881-1956), s'est traduite par une tentative de reconquête spirituelle, dont l'apogée fut atteinte en 1930 avec le congrès eucharistique de Carthage.

Après l'instauration du protectorat français en 1881, les Pères Blancs s'implantent en Tunisie, soutenus par les autorités coloniales et les garnisons militaires. Leur stratégie repose sur la fondation d'écoles, de dispensaires et d'orphelinats. Mais cette œuvre sociale était indissociable d'une finalité religieuse : conversion et acculturation.

Le cardinal Lavigerie, dans son célèbre discours de 1868, affirmait : « L'Afrique est livrée à l'islam. Si l'Europe chrétienne ne s'y intéresse pas, elle sera perdue. »

Ce programme missionnaire s'inscrivait dans une logique d'acculturation : alphabétisation en français, initiation au catéchisme, marginalisation de la langue arabe et des traditions musulmanes, et éclatement des structures familiales traditionnelles.

Carthage, symbole réapproprié

Un geste fort illustre cette volonté : la construction de la basilique Saint-Louis de Carthage, inaugurée en 1890 sur la colline de Byrsa, lieu fondateur de l'histoire tunisienne. Érigée à l'endroit supposé de la mort de Louis IX (Saint-Louis), elle incarnait la volonté de l'Église de faire de Carthage un nouveau centre de rayonnement chrétien en Afrique du Nord.

Des méthodes contestées

- Œuvres sociales conditionnées : nourriture, soins ou accueil en orphelinat souvent associés à un catéchisme obligatoire.
- Écoles confessionnelles : vecteurs de francisation et d'occidentalisation.
- Discours stigmatisant l'islam : dans son homélie de 1888, Lavigerie appelait à « délivrer l'Afrique de l'erreur mahométane ».

Ces initiatives accompagnaient le processus colonial de dépossession économique : alors que l'armée et l'administration françaises confisquaient des terres au profit des colons, les Pères Blancs œuvraient à la dépossession culturelle et spirituelle.

Le Congrès eucharistique à Carthage en 1930 pour la christianisation de l'Afrique du Nord.

L'année 1930 marque l'apogée de cette entreprise. À l'occasion du centenaire de la conquête d'Alger (1830-1930), l'Église catholique organise à Carthage un grand congrès eucharistique international (7-11 mai 1930).

Des dizaines de milliers de pèlerins, missionnaires et prélats affluent d'Europe.

Le congrès proclame Carthage « capitale spirituelle de l'Afrique » et appelle à une évangélisation accrue du Maghreb.

Le discours inaugural du cardinal Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, parle de « reconquête spirituelle d'une terre jadis chrétienne, désormais rendue à l'Église ».

Le Musée Lavigerie à Carthage. Réactions tunisiennes et impact historique

Pour les élites tunisiennes, le congrès fut une provocation. La presse nationaliste (notamment La Voix du Tunisien de Mohamed Chenik et Habib Bourguiba, futur leader du Néo-Destour) dénonça un affront à l'islam et à l'identité nationale.

Le Destour (parti fondé par Abdelaziz Thâalbi en 1920) dénonça la collusion entre colonisation et missionarisation. Dans ses écrits, Thâalbi y voyait la preuve que la France voulait « dominer non seulement nos terres mais nos âmes ».

Cet épisode contribua à radicaliser la jeunesse nationaliste et à renforcer le lien entre lutte anticoloniale et défense de l'islam comme matrice identitaire.

Aujourd'hui encore, le congrès eucharistique de Carthage reste dans la mémoire collective comme l'une des manifestations les plus visibles de l'alliance entre croix et épée. L'entreprise des Pères Blancs, souvent présentée comme philanthropique, fut inséparable d'une stratégie de domination coloniale.

Elle rappelle que le colonialisme ne s'est pas limité à la spoliation économique, mais a aussi cherché à remodeler l'âme et la mémoire des peuples conquis. Bourguiba qualifia cet épisode de catastrophe dans ses discours ultérieurs.

Le domaine Saint-Joseph de Thibar (Béja) où les pères blancs ont développé un grand savoir-faire vinicole et notamment le fameux Thibarine.

Après l'indépendance, une nouvelle page s'ouvre. Au lendemain de l'indépendance de la Tunisie, en 1956, plusieurs communautés Pères Blancs sont restées dans le pays. Des négociations entre le Vatican et le gouvernement tunisien ont abouti, en 1964, à un accord, aux termes duquel un grand nombre d'églises devaient être fermées mais certaines allaient rester ouvertes aux catholiques pour leur assurer la liberté du culte, parmi lesquelles la cathédrale de Tunis.

C'est ainsi que les Pères Blancs ont continué à exercer leur ministère en Tunisie, auprès des chrétiens dans les paroisses et aussi dans les activités culturelles, sociales et religieuses. Dans ce cadre, ils ont accompli un travail remarquable au sein de l'Institut des Belles Lettres Arabes (Ibla) dont la bibliothèque et la revue sont très appréciées dans les milieux universitaires en Tunisie et au-delà.

Détruit par un incendie en 2010, le siège d'Ibla a pu être restauré et a rouvert ses portes au public le 18 octobre 2014.

La bibliothèque d'Ibla contient 30 000 ouvrages et 600 périodiques. C'est l'un des plus riches fonds à Tunis, en arabe et en français (en italien, en anglais, en allemand et en espagnol aussi) sur la Tunisie, le Maghreb et le Machrek.

Siège de l'Ibla dans la médina de Tunis.

Sources et références principales

• Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France* (1871-1919), PUF, 1968.
• François Renault, *Le Cardinal Lavigerie*, Fayard, 1992.
• Sadok Boubaker, *Le Congrès eucharistique de Carthage 1930 : provocation coloniale et réactions tunisiennes*, Revue d'Histoire Maghrébine, 1980.
• Abdelaziz Thâalbi, *La Tunisie martyre*, 1920.
• Archives de presse coloniale (*La Dépêche tunisienne*, mai 1930).
* Vidéo Habib Bourguiba à propos du Congrès Eucharistique.

12 septembre 2025



Je n'aime pas dire

j'appartiens à la culture arabe

Une amie m'a écrit: Je n'aime pas dire j'appartiens à la culture arabe. J'en déduis une certaine gêne voire un peu de honte refoulée de sa part.

Voici ma réponse en forçant un peu sur l'humour pour préparer le lecteur à ne pas trop prendre au sérieux ma réflexion d'aujourd'hui.

Si vous n'aimez pas, monsieur ou madame, le mot appartenir (à la culture arabe) dites à sa place que vous êtes.... Abonnée seulement à la culture arabe ou.... en contact régulier avec elle... ou je la croise de temps en temps sur mon chemin.

Dites que vos relations avec cette soi disant culture sont en dents de scie avec des hauts et des bas ou bien que cela dépend de la position des douze constellations du zodiaque.

Dites tout ce que vous voulez pour éviter de prononcer ce nom répudié désormais par les « zèropéens », ce nom de malheur, ce nom associé à tous les attentas passés et à venir, ce nom qui continue à nous coller comme une ventouse alors que personne n'en veut plus. Dites je ne suis plus ARABE vous m'entendez. Je m'appelle Charly ben Georges ben Henri. Je suis zéropéen depuis Adam et Ève Allah Yarhomhom tous les deux.

En plus je suis contre les zarabes depuis ma naissance, tous mes amis zarabes sont comme moi. Ils sont aussi contre nos autres amis zarabes. C'est bien simple on est tous contre tous. Nos racines sont berbères c'est pour cela qu'on parle tous berbère entre nous. On ne lit que les livres écrits en berbère, on n'étudie que les grands philosophes berbères, les grands écrivains de chez nous, nos grands poètes du VIIe siècle que les zarabes avaient tous éliminés en nous envahissant et brûlé tous leurs livres, leurs dictionnaires, leurs encyclopédies. C'est pourquoi je préfère dire que je n'appartiens pas à la culture arabe, point barre.

12 juillet 2022

La peur,
une arme de paralysie massive

De tout temps, la peur a été utilisée comme un levier de domination. Mais jamais dans l'histoire récente elle n'a été autant transformée en outil de gouvernance mondiale. Jadis, les rois et les empereurs enveloppaient leurs menaces dans les dorures du langage diplomatique. Les joutes oratoires permettaient encore des échappatoires, des issues pacifiques, des compromis d'honneur. Il y avait dans les confrontations une conscience claire que derrière chaque décision se jouait le destin de millions de vies humaines.

Aujourd'hui, ce raffinement semble avoir cédé la place à une brutalité communicationnelle. La menace s'habille d'un ton professoral, d'une posture de maître du monde, et se propage instantanément via les médias de masse et les réseaux sociaux. Les discours sont devenus des verdicts. Les avertissements, des injonctions. La diplomatie se fait à coup de tweets, de sanctions unilatérales et d'injonctions moralisatrices.

Les grandes puissances – ou celles qui s'imaginent l'être – n'hésitent plus à jouer les pères fouettards sur la scène internationale. Elles dictent, menacent, isolent, stigmatisent… au nom de principes qu'elles sont bien souvent les premières à violer. Leur arme favorite ? La peur. Peur de l'embargo, peur de la guerre, peur du gel des avoirs, peur de la restriction de visas, peur de l'exclusion des circuits économiques ou diplomatiques.

Mais est-ce cela, une vie ? Une vie passée à scruter les menaces de la veille et à anticiper celles du lendemain ? À vivre la tête basse, le cœur inquiet, l'esprit prisonnier d'un climat de tension fabriqué ? Ce ne sont pas les armes ni les bombes qui tuent d'abord les peuples, ce sont les angoisses distillées jour après jour. La peur détruit de l'intérieur avant que quoi que ce soit ne frappe de l'extérieur.

Il faut dire les choses : cette stratégie de la peur ne fonctionne que sur les esprits déjà conditionnés à y céder. Ce sont ceux qui se sont eux-mêmes convaincus de leur impuissance, de leur infériorité, qui deviennent les relais volontaires de cette paralysie. Ils vivent dans l'ombre, renoncent à penser, à dire non, à résister.

Mais à quoi sert-il de vivre si c'est pour passer son temps à craindre tout ? Le voisin, le chef, le chômage, la police, l'étranger, l'avenir… La peur dévore la liberté, elle anesthésie le discernement. Elle finit par créer des sociétés d'autocensure et de soumission silencieuse.

Il est urgent de réapprendre à vivre debout. À fermer la porte aux injonctions de la peur. À cultiver en soi le courage, la sérénité, la fidélité à ses valeurs. À défendre le respect du droit, l'ouverture à l'autre, la souveraineté des choix. Il ne s'agit pas d'être téméraire, mais simplement humain. Digne. Lucide.

On ne vit qu'une seule fois. Et si le destin nous appelle à mourir, alors qu'au moins ce soit debout, sans trembler, sans honte d'avoir vécu à genoux. Refusons la peur comme mode de relation entre les peuples. Opposons-lui la pensée, le dialogue, le respect. Et surtout, l'indépendance intérieure. Celle qu'aucun embargo, aucune menace, aucun discours ne pourra jamais geler.

À l'heure où l'on commémore souvent les grandes résistances de l'Histoire, il serait temps de réaffirmer un droit fondamental : celui de vivre, penser et dialoguer debout, sans trembler.

12 juin 2025



Dixième déambulation

Le droit international à l'épreuve

« Entre États, il n'y a ni amitié ni inimitié, seulement des rapports de force. »

François Mitterrand



Table des matières *dixième déambulation*

Face au chaos mondial, l'inaction est une défaite 198
L'Occident assiste les bourreaux 200
Le Nobel de la paix ou l'art du troc diplomatique 204
L'arbitre refuse qu'on arrête le massacre 206
Quand les bombes dessinent la résistance 208
Hommage au Roi Philippe pour ses paroles de vérité 211
Le droit international est désormais une épée aux mains des puissants 212
La paix pour tous : un rêve interdit par les puissants 214
Quand les gravats nourrissent les racines 216
Le Moyen-Orient et les séismes silencieux de l'histoire 219

Face au chaos mondial,

l'inaction est une défaite

Quand le droit international vacille, c'est tout l'édifice de la paix mondiale qui tremble. Autrefois garant d'un équilibre, même fragile, il semble aujourd'hui relégué au second plan, piétiné par des ambitions débridées et des calculs à courte vue. Ce qui paraissait hier impensable — des guerres ouvertes, des annexions territoriales, le mépris des conventions fondamentales — devient presque la norme. Si nous continuons à détourner le regard, à tolérer l'intolérable, nous serons tous, sans distinction de richesse ou de puissance, les victimes d'un monde livré au chaos.

Ce qui se passe à Gaza depuis plus de 18 mois en est l'illustration la plus cruelle. La Cour pénale internationale elle-même, après un temps de réflexion anormalement long, a fini par qualifier cette tragédie de génocide. Que nous faut-il de plus ? Une ville entière rasée, ses écoles et ses hôpitaux anéantis, ses rues éventrées par les bombes, tandis qu'un blocus implacable prive les survivants de nourriture, d'eau et de médicaments. Et pourtant, certaines chaînes d'information relèguent cette catastrophe à l'arrière-plan, comme si la destruction méthodique d'un peuple était devenue un fait divers parmi d'autres. L'indifférence, insidieuse, s'installe, et avec elle, l'acceptation silencieuse de l'inacceptable.

Dans cette dérive, une attitude semble s'imposer : celle du fatalisme, du renoncement, du silence. « Que faire ? » Cette question, légitime en apparence, porte pourtant en elle une part de résignation. Un peuple qui se contente de se la poser sans agir est un peuple vaincu avant même d'avoir combattu. Ce n'est pas en interrogeant passivement le vide que nous éviterons les catastrophes à venir. L'inaction est un poison plus mortel que l'erreur, car elle nous dépossède de notre propre destinée.

Agir, ce n'est pas forcément prendre les armes ou crier plus fort que les autres. Agir, c'est refuser de se taire, c'est utiliser chaque espace disponible pour défendre une idée, éveiller les consciences, alerter les responsables, construire des alternatives.



Les sociétés modernes, malgré leurs imperfections, nous offrent d'innombrables moyens d'expression et d'engagement. Chaque voix compte, chaque initiative, même minime, ajoute une pierre à l'édifice de la résistance contre l'arbitraire.

Certes, l'action n'a pas toujours un effet immédiat. Mais elle élargit nos capacités de résilience et de réflexion, elle forge des solidarités, elle dessine des horizons là où tout semblait bouché. L'histoire l'a montré : ce sont les peuples qui refusent la passivité qui finissent par imposer de nouveaux équilibres. Laisser faire, c'est accepter d'être emporté par le courant. Résister, c'est ouvrir la voie à un futur où la paix et la justice ne seront pas de vains mots.

Alors ne nous demandons plus « que faire ? », mais décidons, chacun à notre échelle, de faire ce qui est en notre pouvoir. Car l'histoire n'attend pas ceux qui hésitent.

3 avril 2025

L'Occident assiste les bourreaux

L'Occident sait.

L'Occident voit.

L'Occident se tait.

Et l'Occident est complice.

Chaque jour, des enfants sont déchiquetés, des mères enterrent leurs enfants, des fils portent leurs parents sous terre, des vivants enterrent les morts, des villes s'effondrent sous les bombes. Et pourtant, rien.

Le monde dit libre, celui qui prétend incarner les droits humains, détourne le regard. Gaza est reléguée à la rubrique bruits de fond. On relativise. On temporise. On attend que ça passe.

160 000 victimes — morts, blessés, disparus sous les décombres. Personne n'a le temps de faire le tri : l'heure est à la perdition, à l'exode, à la survie précaire. Gagner quelques jours de vie, inch'Allah.

L'Occident sait.

L'Occident voit.

L'Occident se tait.

Et l'Occident est complice.

Mais un fait divers sordide à Paris fera plus de bruit.

L'indignation occidentale est sélective.

Et sa lâcheté, abyssale.

La France, ex-patrie des Lumières, annonce en avril… qu'elle reconnaîtra peut-être l'État palestinien en …. juin.

Pas maintenant.

Dans trois mois.

Pourquoi trois mois ? Pour avoir le temps de regarder encore plusieurs milliers mourir de faim, de soif, d'épuisement, d'explosions ?

Trois mois, c'est une éternité à l'échelle d'un massacre.

Trois mois, alors que le génocide est reconnu depuis plus de six mois par les instances internationales.

Pourquoi ce délai ? Pour organiser un spectacle diplomatique ? Une estrade ? Une photo historique ?

On en a déjà vu : Clinton sur la pelouse de la Maison-Blanche, maître de cérémonie du trompe-l'œil après les accords d'Oslo.

Mais pourquoi pas maintenant ? Pourquoi pas hier ?

S'il avait le courage, Macron le ferait tout de suite.

Mais non. Il jette un os diplomatique à ronger.

Il gagne du temps.

Il y aura moins de survivants, et moins de Palestine à reconnaître.

Pendant ce temps, les F-16 frappent.

Les bulldozers rasent les souvenirs.

Les tanks avancent, et les caméras s'éloignent.

Trump, lui, va encore plus vite. Il pousse le cynisme jusqu'à proposer de transformer Gaza en Riviera — une zone de luxe, vidée de ses habitants. Un nettoyage ethnique déguisé en projet immobilier.

Cinq mille ans d'histoire balayés par la volonté du puissant du siècle, pour ériger des hôtels cinq étoiles.

Et le monde ?

Il écoute.

Il soupire.

Il zappe.

La barbarie n'a jamais été aussi bien habillée.



On ne pourra pas dire, cette fois, qu'on ne savait pas.
On sait tout.
En temps réel.
Plus d'excuse.
Plus d'ignorance possible.
L'Europe se défigure chaque jour.
Elle enterre ce qui lui reste de dignité sous chaque silence diplomatique.
Elle croit que le temps effacera ses souillures.

Elle pense qu'au prochain lavage, tout disparaîtra.

Elle se trompe.

L'indignation la poursuivra.

La honte la couvrira pour les siècles des siècles.

Et le déshonneur éteindra ses lumières.

Son histoire sera noircie à jamais, quoi qu'elle fasse.

Elle est allée trop loin dans la complaisance, dans la complicité, dans le silence suicidaire.

Mais nous,

nous ne nous tairons pas.

Nous parlerons.

Nous dénoncerons.

Nous écrirons jusqu'à l'obsession.

Nous résisterons par tous les moyens pacifiques, car notre force ne vient pas du feu, mais de la foi.

La foi en la justice.

La foi en l'humain.

La foi en la mémoire.

Et ceux qui viendront après nous,

parleront,

dénonceront,

écriront,

reprendront le flambeau.

Le jour où l'homme cessera de défendre l'homme,

ce jour-là, l'humanité aura disparu.

Et ce jour-là, nous ne le laisserons pas advenir.

12 avril 2025

Le Nobel de la paix,

ou l'art du troc diplomatique

Scène surréaliste, hier soir, à la Maison Blanche. Le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahou, poursuivi par la Cour pénale internationale pour crimes de guerre à Gaza, a remis en grande pompe au président Donald Trump un document destiné au comité Nobel d'Oslo. Il y recommande le président américain pour le prix Nobel de la paix. Une paix hypothétique, un cessez-le-feu encore non signé, sur fond de guerre active, de bombardements quotidiens et de famine grandissante.

Mais cette scène n'est pas simplement grotesque — elle est révélatrice. Elle illustre une forme nouvelle de diplomatie : le troc symbolique. Trump, à peine revenu sur le devant de la scène, a proposé il y a quelques jours aux Israéliens une idée novatrice : pourquoi ne pas abandonner les poursuites judiciaires contre Netanyahou devant les tribunaux israéliens, où il est accablé par trois ou quatre procès pour corruption ? En retour, voici qu'un début de récompense arrive : une nomination surprise au prix Nobel de la paix, comme un merci d'ami à ami.

En d'autres termes, pendant que des civils meurent par centaines, pendant qu'on compte plus de 150 000 morts et blessés palestiniens, pendant que les hôpitaux croulent, que l'eau manque, que les enfants pleurent sous les décombres — on s'échange des faveurs et des décorations.

Tout y était : les sourires figés, le protocole réglé comme du papier à musique, les caméras triées sur le volet. Seule manquait la réalité. Le mot paix, vidé de tout contenu, devient ici une formule creuse, un emballage diplomatique pour ambition personnelle. Ce n'est pas une récompense pour un résultat — c'est une stratégie de communication.

Offrir un Nobel en pleine guerre, sans traité, sans fin des combats, sans justice pour les victimes, revient à remettre la coupe du monde à une équipe qui n'a pas encore joué son quart de finale.

Ou, plus absurde encore, à offrir la médaille d'un marathon à celui qui vient juste de nouer ses lacets — à condition qu'il fasse une photo avec le sponsor.

En vérité, ce que l'on cherche ici, ce n'est pas la paix. C'est l'absolution. Ce n'est pas un honneur mérité, c'est un vernis — un stratagème pour redorer des blasons ternis. Mais les faits sont là. Et l'histoire, elle, ne se laisse pas duper.

Le comité Nobel appréciera. Quant aux peuples, eux, retiendront peut-être cette image : celle de deux hommes s'auto-congratulant pendant que les décombres fument encore. Ce n'est pas de la paix qu'ils célèbrent. C'est le triomphe du simulacre.

8 juillet 2025



L'arbitre refuse qu'on arrête le massacre

Le veto qui prolonge l'agonie de Gaza, et signe la faillite morale du monde
Les États-Unis — pour la cinquième fois — ont opposé leur veto à une résolution appelant à un cessez-le-feu définitif.

Quand la plume se tait.

Plus rien n'étonne, plus rien ne choque, plus rien ne fait sursauter les consciences. La coupe est pleine — à ras bord — débordante de sang, de cendres et de silence. À Gaza, depuis bientôt deux ans, le génocide se poursuit, implacable. Les morts se comptent par dizaines de milliers à ce jour. Les blessés ont dépassé les cent mille. Les estropiés, les orphelins, les familles effacées par quartiers entiers : tout cela s'accumule dans une indifférence devenue institutionnelle.

Gaza n'est plus une ville : c'est un cri de poussière. Plus aucune maison debout, ou presque. Les hôpitaux sont éventrés, les écoles rasées, les rues devenues un tapis de cailloux, d'os, de lambeaux. Même les morts ne peuvent plus être enterrés : ils reposent là, sous les décombres, veillant une terre qu'on assassine à petit feu.

Et pourtant, tout a été dit. Tout a été écrit. Les mots ne suffisent plus. L'humanité a été mise à nu : ses États, ses institutions, ses grands discours et ses serments solennels... tout cela a été confronté au réel, et s'est effondré. On a mesuré l'hypocrisie, non plus en unités morales, mais en tonnes de bombes larguées.

Les droits de l'homme ? Un vernis craquelé.

La démocratie ? Une façade.

L'humanité ? Un mot creux, vidé de sens.

Alors la plume s'arrête. Non par lâcheté. Mais par lucidité. Tous les sujets ont été épuisés. Toutes les illusions, éventrées. L'écriture elle-même vacille : à quoi bon répéter ce que l'on refuse de voir ? À quoi bon dénoncer encore, quand le crime est retransmis en direct, et que ceux qui peuvent l'arrêter choisissent de le prolonger ?

Un suicide moral est en cours. Lent. Invisible. Il frappe non seulement ceux qui donnent les ordres, mais aussi ceux qui, témoins impuissants, voient s'éteindre en eux la foi en l'homme. Ce sont ces consciences-là, blessées mais debout, qui souffrent le plus : elles n'ont plus de refuge, plus de mensonge auquel s'accrocher. Elles savent.

Et voici qu'hier encore, les États-Unis — pour la cinquième fois — ont opposé leur veto à une résolution appelant à un cessez-le-feu définitif. Le monde attendait une médiation, un geste d'apaisement. Il reçoit une signature de plus au bas du contrat d'extermination.

Alors… que faire ? Sinon déposer la plume. Faire halte. Se taire. Non par résignation, mais pour laisser place à une forme plus haute de lucidité. Un silence habité. Une méditation profonde.

Car il arrive un moment où écrire ne sert plus à dénoncer, mais à veiller. Un moment où la parole ne change plus le monde, mais refuse d'y consentir. Ce silence-là est digne. Il n'est pas absence, mais résistance.

Un jour peut-être, une parole neuve émergera. Elle ne cherchera plus à convaincre, ni à condamner. Elle sera présence. Refus tranquille. Garde d'honneur autour d'une dignité humaine que ni la guerre, ni le mensonge, ni le silence complice n'auront réussi à abolir.

En attendant, gardons allumée la flamme intérieure.

C'est dans la nuit que les premières étincelles ont le plus de sens.

5 juin 2025

Quand les bombes dessinent la résistance

Dans les ruines d'une maison pulvérisée par les bombes, un mur tient encore debout, comme par défi. Au centre, un trou béant. Mais en y regardant de plus près, ce vide n'en est pas un. Il dessine les contours précis de la carte de la Palestine. Un hasard ? Non, un symbole. Un cri silencieux gravé dans la pierre calcinée, un murmure de géographie et de mémoire, sculpté par la violence.

Autour de ce trou, tout n'est que poussière, blocs effondrés, poutres noircies. Pourtant ce mur reste debout, vertical, fragile et tenace. On pourrait croire qu'il porte en lui l'obstination d'un peuple entier, qu'il résiste pour dire au monde : ici vivait une famille, ici une histoire existait, ici la vie était avant que le ciel ne s'effondre. Cette paroi est devenue l'écran d'un théâtre où se jouent, muettes mais éclatantes, la perte et la dignité.

Derrière ce trou, deux enfants se tiennent droits, serrant entre leurs petites mains le drapeau de leur pays. L'un d'eux lève deux doigts en signe de victoire, tandis que l'autre brandit fièrement les couleurs de la Palestine. Ils ne parlent pas, mais tout en eux hurle. Leur présence achève le message que la destruction elle-même semble avoir inscrit : même sous les bombes, même dans la cendre et les gravats, la Palestine demeure.

Ce n'est pas une œuvre d'homme, pas un dessin façonné par une main volontaire. C'est la brutalité elle-même qui, dans son chaos aveugle, a tracé ces frontières comme une ultime provocation au destin. Comme si, malgré toute la violence, les explosions elles-mêmes se refusaient à effacer ce peuple. L'Histoire a parfois ces ironies : les pierres fracassées deviennent mosaïques de mémoire, les fissures se muent en calligraphies géantes. Les ruines parlent à leur manière, elles composent des phrases muettes que seuls ceux qui ont tout perdu savent lire.

Les enfants ne sont pas là par hasard. En se plaçant derrière ce mur, en se fondant dans ce décor de ruine, ils deviennent une part de ce cri. Leur drapeau se tend dans le vent, indomptable. À côté d'eux, griffonné sur le mur, un graffiti proclame : « Nous ne nous rendrons jamais ». Les lettres sont tremblantes, peintes peut-être par une main pressée ou par un adolescent qui, au milieu des bombardements, n'avait pour arme qu'une bombe de peinture. Ce geste, lui aussi, est une forme de résistance.

Le décor entier prend alors un autre sens. Ce n'est plus seulement un quartier détruit, c'est un tableau où chaque pierre, chaque poussière, chaque silhouette raconte l'opiniâtreté d'un peuple. Le drapeau, minuscule dans l'immensité des décombres, prend des airs d'étendard mythologique. Les enfants, minuscules sentinelles, semblent incarner non seulement la génération présente mais aussi les générations passées et futures : les grands-parents, les parents, les frères et sœurs absents.

Dans l'ombre de ce mur, le temps se suspend. Les bruits d'avions, les sirènes et les cris s'effacent un instant. Il ne reste que cette image figée : un trou en forme de carte, deux enfants, un drapeau. Dans cette immobilité, on lit l'obstination d'une mémoire collective qui refuse l'effacement. Comme si l'univers entier s'était arrêté pour prendre cette photo, afin de graver ce témoignage dans la rétine du monde.

On pourrait croire que ce n'est qu'une scène locale, anecdotique. Mais elle parle plus loin, plus fort. Elle rejoint tous les lieux où des peuples se sont levés contre l'anéantissement. Elle rappelle Varsovie en 1943, Alger en 1957, Soweto en 1976. Elle murmure l'éternelle chanson de ceux qui n'ont plus rien que leur dignité et qui, même alors, dressent un symbole comme un dernier rempart.

Dans ce tableau improvisé, les enfants sont des prophètes involontaires. Ils ne portent pas d'armes, seulement un drapeau. Ils ne crient pas, mais leur silence fait vaciller les consciences. Ils n'ont pas appris l'art de la rhétorique ni celui de la diplomatie, mais leur posture est un discours universel. Ils disent, sans le dire : « Nous sommes encore là. Nous existons. Nous avons un nom, une terre, une mémoire. »

Chaque gravat autour d'eux est une histoire brisée : un cahier d'école calciné, un jouet de plastique tordu, un coussin couvert de poussière, une fenêtre sans vitre. Ces fragments sont les témoins d'une vie quotidienne désormais dissoute.

Pourtant, dans ce chaos, se dresse une géographie de résistance.

La carte creusée dans le mur en est la figure centrale, comme un parchemin antique retrouvé sous des couches de cendre.

Les ruines de Gaza ou de Naplouse deviennent alors les pages d'un livre écrit à coups d'obus. Mais l'encre qui s'y dépose n'est pas celle de la résignation. Elle est celle du refus. Ces pierres disent : « Vous pouvez raser nos maisons, mais pas nos rêves. » Elles répètent : « Vous pouvez disperser nos corps, mais pas nos racines. »

Le drapeau que tiennent les enfants est, à sa manière, une semence. Une semence de couleur au milieu du gris. Une semence de futur au milieu du présent fracassé. Leur geste ne se limite pas à brandir un symbole national : il prolonge un lien. Il retisse le fil d'une histoire que d'autres voudraient couper.

Il est frappant de constater à quel point la photographie – réelle ou imaginée – de ce moment ressemble à une icône. Comme si la modernité, avec ses caméras et ses réseaux, avait besoin de retrouver des images archaïques, presque bibliques, pour dire l'injustice et la résistance. Comme si, dans le vacarme du XXIe siècle, il fallait un silence d'enfant pour réveiller les consciences.

Au fond, ce mur debout est plus qu'un mur. C'est une frontière morale. Il sépare ceux qui acceptent l'effacement et ceux qui persistent à exister. Il est la métaphore d'une obstination qui ne se plie pas, qui ne négocie pas son droit d'être.

Quand les bombes dessinent la résistance, ce n'est pas seulement l'histoire d'un peuple lointain. C'est un miroir tendu à l'humanité entière. Car chaque fois qu'un enfant se tient debout dans les ruines, drapeau à la main, il dit quelque chose qui concerne tous les peuples : la vie, même broyée, aspire à se relever ; la mémoire, même bafouée, aspire à se transmettre.

Ainsi, dans cette scène figée au cœur de la destruction, tout est déjà reconstruit – autrement, intérieurement. La carte tracée par l'explosion n'est plus seulement un vide : elle devient promesse, appel, mémoire. Les deux enfants ne sont plus seulement des silhouettes : ils sont l'écho vivant de ceux qui furent, et le ferment de ceux qui seront. Leur drapeau n'est plus un tissu : il est l'âme visible d'une nation.

3 février 2025

Hommage au Roi Philippe

pour ses paroles de vérité

En ce 21 juillet, jour de fête nationale, le Roi Philippe a trouvé les mots justes — ceux que tant de consciences attendaient, et que trop peu osent prononcer.

En dénonçant clairement la tragédie qui se déroule à Gaza, et en affirmant que ce drame est « une honte pour l'humanité tout entière », le souverain belge n'a pas seulement honoré sa fonction. Il a honoré l'humanité tout entière.

À travers lui, c'est la voix de la Belgique profonde, juste, fraternelle, qui s'est élevée. Celle qui sait que le silence, face à l'horreur, est une forme de complicité.

Je tiens, à titre personnel, mais aussi au nom de tant de Belges issus du monde arabe, à exprimer à Sa Majesté le Roi notre reconnaissance sincère.

Oui, nous nous sentons pleinement partie prenante de ce peuple belge, auquel nous avons choisi d'appartenir de tout cœur, et dont nous partageons les valeurs de dignité, de justice et d'humanité.

Aujourd'hui, notre attachement à la Belgique est renforcé par cette parole royale, noble et courageuse.

Et nous lui déclarons, en retour, notre fidélité et notre soutien indéfectible.

21 juillet 2025

Le droit international

est désormais une épée aux mains des puissants

Au cours de ce mois de juin 2025, quatre juges de la Cour pénale internationale (CPI) ont été sanctionnées par les États-Unis : gel de leurs avoirs, interdiction de voyager. Leur seul tort ? Avoir autorisé des enquêtes et ordonné des mandats d'arrêt contre Benjamin Netanyahu, pour crimes de guerre présumés — une simple application du droit international. Elles ont été punies pour avoir fait ce qu'un tribunal implanté en 2002, ratifié par 125 pays, est censé faire : juger les crimes contre l'humanité. (Ph. Les Nations unies sont de plus en plus marginalisées et impuissantes face aux diktats des puissances).

À vingt ans, j'adorais le mot droit international. Il brillait dans ma tête comme une étoile fixe, un rempart invisible contre les horreurs du passé. J'y voyais une conscience supérieure, née des cendres des guerres, une promesse faite à l'humanité tout entière : plus jamais cela. Le monde, croyais-je, s'était doté d'un langage commun, impartial, sacré. Au-dessus des intérêts, au-dessus des armes.

Mais à quatre-vingts ans, ce même mot me paraît usé, affadi, comme un drapeau qu'on hisse à moitié, ou qu'on range selon la météo.

Le droit international n'est plus cette boussole morale que je rêvais adolescent. Il est devenu l'ombre portée du pouvoir : clair quand il sert les forts, flou quand il dérange, absent quand il condamne les alliés.

À 80 ans, on n'a plus besoin de longues démonstrations. Il suffit d'observer. J'ai vu, au fil des années, ce mot prononcé avec solennité dans certains débats — jusqu'à dix-sept fois dans une seule émission évoquant l'Ukraine ou l'Iran. Et j'ai vu, dans les mêmes studios, le silence peser sur Gaza, où le droit semble avoir déserté les ruines, les enfants amputés, les files d'attente mitraillées.

Une seule fois, ce mot sacré y fut murmuré. Une seule fois. Comme une gêne.

Et quand un tribunal, fût-il international, ose rappeler la règle… il est sanctionné.

Ironie récente, amère vérité

Au cours de ce mois de juin 2025, quatre juges de la Cour pénale internationale ont été sanctionnées par les États-Unis : gel de leurs avoirs, interdiction de voyager. Leur seul tort ? Avoir autorisé des enquêtes et ordonné des mandats d'arrêt contre Benjamin Netanyahu, pour crimes de guerre présumés — une simple application du droit international. Elles ont été punies pour avoir fait ce qu'un tribunal implanté en 2002, ratifié par 125 pays, est censé faire : juger les crimes contre l'humanité.

Les juges sanctionnées par Washington — Solomy Balungi Bossa, Luz del Carmen Ibáñez Carranza, Reine Alapini-Gansou, Beti Hohler — n'ont enfreint aucune règle, sauf celle que la puissance veut préserver. Washington a dénoncé leurs décisions comme illégitimes et menaçantes pour la souveraineté américaine et israélienne.

À qui le droit appartient-il ?

C'est là que mon regard de vieil homme se fige. Le droit international, tel qu'on le voit s'appliquer aujourd'hui, n'est ni un droit, ni vraiment international. C'est un décor. Une mise en scène. Une épée qu'on prête à certains, qu'on retire à d'autres. Une illusion de justice quand elle est commode; un silence assourdissant quand elle dérange.

À vingt ans, j'aurais crié. Aujourd'hui, j'écris. Non pas par résignation, mais par lucidité. Car ce n'est pas le droit lui-même que je renie, mais l'usage inégal qu'on en fait. Il faudrait le rendre à son peuple, à sa source, à ses victimes. Il faudrait oser le nommer quand il protège les faibles, non quand il justifie les forts.

Le droit international n'est pas perdu. Il est juste pris en otage.

Mais les mots, eux, demeurent. Et tant que des juges auront le courage de dire la vérité — même au prix de leur liberté — il restera une flamme quelque part.

Et le regard d'un vieil homme pour l'entretenir.

La paix pour tous :
un rêve interdit par les puissants

Et si la paix devenait une obligation universelle ? Une résolution simple, limpide, contraignante : chaque pays du monde déclarant officiellement qu'il désire la paix, qu'il s'y engage, et qu'il s'y tiendra. Ce vœu, que tout être humain jugerait légitime, serait gravé dans le marbre du droit international. On imagine déjà les applaudissements dans les amphithéâtres, les enfants des écoles récitant l'article premier de cette déclaration planétaire.

Mais soyons lucides. Qui, vraiment, voudrait d'une telle paix ? Qui serait prêt à renoncer à la guerre – non pas seulement en paroles, mais en actes ?

Imaginons un instant que les cinq membres permanents du Conseil de sécurité des Nations Unies prennent une décision historique : garantir la sécurité des frontières de tous les États membres, grands ou petits, riches ou pauvres. En échange, ces États renonceraient à toute ambition hégémonique, à toute velléité de domination sur leurs voisins, qu'elle soit militaire, économique ou idéologique. Ne serait-ce pas là la réalisation du rêve des pères fondateurs de l'ONU, en 1945, lorsque, sortant des décombres de la guerre, ils jurèrent que plus jamais la force ne primerait sur le droit ?

Mais qui signerait cet engagement ? Et qui le rejetterait ?

La réponse est douloureusement simple : ceux qui souhaitent rester les plus forts. Ceux qui veulent la paix, mais seulement pour eux-mêmes. Ceux qui exigent le désarmement des autres, tout en conservant leur arsenal intact. Ceux qui refusent la prolifération, sauf pour leurs amis. Ceux qui interdisent à certains peuples le droit d'exploiter même pacifiquement le nucléaire civil, au prétexte que cela pourrait un jour, peut-être, leur donner la capacité de se défendre.

C'est cela, l'ordre international tel qu'il est. Une paix conditionnelle, à sens unique. Un monde où certains États ont le droit de semer la guerre où bon leur semble, sous prétexte de sécurité ou de démocratie, tandis que d'autres sont sommés de se taire, pire de se désarmer, de rester faibles pour ne pas inquiéter les forts.

C'est cette inégalité structurelle qui alimente tous les conflits. Passés, présents, à venir. C'est cette paix réservée aux puissants, cette paix d'exclusion, qui prépare les guerres de demain.

Ce n'est pas le rêve de paix qui est naïf. Ce qui est naïf, c'est de croire qu'un monde inégal peut être durablement en paix. Le véritable réalisme est du côté de ceux qui demandent une paix pour tous – ou pour personne.

Il est temps de rappeler que le droit à la paix est universel. Il ne se négocie pas selon les rapports de force. Il ne s'accorde pas comme une faveur. Il est, ou il n'est pas.

Alors osons poser la question qui dérange : qui a peur de la paix pour tous ?

23 juin 2025



Quand les gravats

nourrissent les racines.

Les images de ces milliers de Palestiniens regagnant à pied les ruines du nord de Gaza après des mois de destruction et de déplacements forcés forment une mosaïque d'émotions d'une intensité bouleversante, presque indicible. Ces hommes, ces femmes et ces enfants avancent sur la route Salah al-Din comme des pèlerins, le cœur chargé d'un mélange profond de douleur, de dignité et d'une résilience presque surnaturelle. Ce retour vers les décombres, vers des lieux qui étaient autrefois des maisons, des écoles, des rues animées, est à la fois tragique et triomphant.

La douleur domine, d'abord, écrasante. Chaque pas sur ces routes est une confrontation brutale avec l'ampleur du désastre. Les gravats, les bâtiments éventrés, les odeurs de poussière mêlée à celle des corps ensevelis rappellent la violence subie, l'absence criante de ceux qui ne reviendront jamais. Les ruines ne sont pas qu'un décor : elles incarnent les souvenirs détruits, les vies fauchées, les rêves pulvérisés.

Mais cette marche est aussi empreinte de fierté. Derrière chaque silhouette courbée sous la fatigue ou le poids de maigres possessions subsiste une flamme, celle d'un peuple refusant l'effacement. Ils avancent vers des ruines, oui, mais ces ruines sont leur terre, leur histoire, leur patrie. La poussière, les pierres, même les gravats, sont investis d'une signification sacrée. En revenant, ces déplacés affirment leur appartenance à ce sol, contre vents et marées, contre l'histoire qui s'acharne à les effacer. Ils disent : « Nous sommes toujours là. »

Le paradoxe de ce retour est frappant. Ce qui aurait dû être un acte de désespoir – revenir à ce qui n'est plus – devient une déclaration de survie. L'absence d'abris n'effraie pas ; c'est un sacrifice accepté pour honorer les morts, raviver des souvenirs et ancrer à nouveau la vie sur cette terre martyrisée. Chaque pierre devient un témoin, chaque vestige une promesse de reconstruction, même si tout semble perdu.

Les émotions qui accompagnent cette marche sont complexes, presque contradictoires. Il y a une tristesse infinie devant l'ampleur des destructions, mais aussi une rage sourde face à l'injustice. Il y a la souffrance de ceux qui ont tout perdu, mais également une détermination inébranlable, une sorte de défi silencieux lancé au monde entier. Ce retour est une victoire symbolique, arrachée à ceux qui espéraient leur disparition.

Et malgré tout, il y a l'amour. L'amour pour une terre meurtrie mais irrémédiablement précieuse. L'amour pour les siens, pour les morts que l'on veut honorer, pour les enfants à qui l'on veut transmettre, même au milieu des gravats, l'espoir d'un avenir.

Ce retour est un cri étouffé et une prière vibrante. Une déclaration silencieuse que ce peuple, déplacé mille fois, ne sera jamais dépossédé de son âme ni de sa terre, aussi détruite soit-elle.

Les enfants cherchant leurs repères

Par petits groupes ou seuls, des enfants arpentent les décombres, leurs visages tendus par une quête silencieuse. Une fillette, à peine âgée de dix ans, se penche, scrutant le sol. Elle semble chercher un repère connu, une trace de ce qui était autrefois sa maison. Ses doigts trouvent un morceau de céramique brisée, peut-être un fragment d'assiette, et elle s'effondre en larmes, murmurant : « C'était notre cuisine... » À quelques mètres, un garçon pointe du doigt un fragment d'un banc de classe et s'écrie : « Là, c'était mon école ! » Son visage s'illumine un instant, avant que la réalité des ruines ne lui arrache un nouveau silence. Mais même sans murs, même sans toit, leurs cœurs savent reconnaître ces lieux familiers. Parfois, une larme de joie surgit dans la poussière, parce qu'ils se sentent chez eux.

Les personnes âgées et les veuves, gardiens des souvenirs

Assis sur un bloc de béton qui était peut-être un mur, un vieillard fixe l'horizon, une main tremblante posée sur son bâton. Il raconte doucement à ceux qui l'entourent :

« Ici, il y avait le boulanger. Les enfants venaient chaque matin chercher le pain encore chaud. »

Son regard se perd un instant, mais il revient à lui avec une force inattendue : « Nous reconstruirons. Le boulanger reviendra, ou un autre prendra sa place. »

Plus loin, une femme vêtue de noir s'agenouille, ses doigts caressant la terre. C'était là que se dressait sa maison, là qu'elle vivait avec son mari et ses enfants, aujourd'hui disparus. Elle murmure une prière, les larmes roulant sur ses joues, mais finit par se relever, essuyant ses yeux avec une détermination retrouvée : « Nous vivrons à nouveau ici. »

Les souvenirs des orphelins

Deux frères orphelins marchent lentement entre les débris, leurs visages graves pour leur jeune âge. L'un d'eux, l'aîné, désigne un tas de gravats : « Ici, on jouait à courir avec notre cerf-volant. Tu te souviens ? » Le plus jeune hoche la tête, les yeux baissés. Après un long moment de silence, il murmure : « On peut rejouer, non ? » Ils commencent alors, maladroitement, à rassembler quelques pierres, dessinant dans la poussière un espace où ils pourront un jour recréer leurs jeux d'enfants, même si tout autour n'est que chaos.

Les enfants déblayant les gravats pour créer un espace de vie

Quelques enfants, trop jeunes pour porter le poids des drames qu'ils traversent, se mettent à transformer les ruines en terrain de jeu. Ils déblayent avec leurs mains des cailloux, rassemblant des morceaux de béton et des bouts de ferraille. « Ici, ce sera notre terrain de foot, » déclare l'un d'eux, le visage couvert de poussière mais illuminé d'un sourire. En les voyant, un homme s'approche pour les aider, bientôt rejoint par d'autres adultes. Très vite, ce n'est plus seulement un jeu : c'est une déclaration, une promesse que la vie reviendra, que des rires et des cris d'enfants rempliront à nouveau ces espaces dévastés. Le peuple palestinien est toujours debout.

26 janvier 2025

Le Moyen-Orient

et les séismes silencieux de l'histoire

La montée spectaculaire de la Chine comme puissance économique, technologique et militaire modifie progressivement l'ordre international établi après la Seconde Guerre mondiale et dominé par les États-Unis. Dans ce contexte, le Moyen-Orient, par sa position géostratégique (à la croisée des routes commerciales et des points de navigation maritime) et par ses richesses énergétiques, se trouve naturellement au cœur de ces rivalités. Ce dont témoigne aujourd'hui la guerre israélo-américaine contre l'Iran, qui bouscule toute cette région.

Les grands tournants de l'histoire sont rarement visibles au moment même où ils se produisent. Lorsqu'un événement éclate, il est encore enveloppé dans le brouillard du présent : les contemporains n'en perçoivent que des fragments, des images confuses, des récits contradictoires. Chacun tente d'y voir clair, mais personne ne dispose encore de la distance nécessaire pour comprendre ce qui est réellement en train de se jouer.

Ce n'est que des années plus tard que le regard de l'historien commence à discerner une forme dans ce chaos apparent. Lentement, les pièces éparses du puzzle se rapprochent. Des événements qui semblaient isolés révèlent alors leur cohérence. Des faits jugés secondaires apparaissent soudain comme des signes annonciateurs.

Ainsi se dévoile souvent la logique profonde des grandes transformations historiques.

Les acteurs de leur temps vivent les événements dans l'urgence et dans la passion. Ils réagissent aux crises, aux conflits, aux décisions politiques immédiates. Mais les historiens, eux, regardent le temps long. Ils savent que les mutations les plus profondes prennent souvent racine bien avant d'apparaître au grand jour.

Au cours d'une période de basculement

Le XXIe siècle semble être entré dans l'une de ces périodes de basculement. Parmi les régions où ces transformations s'expriment avec le plus de force figure le Moyen-Orient, carrefour stratégique entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, territoire où se concentrent à la fois les grandes ressources énergétiques et les routes maritimes essentielles au commerce mondial.

Beaucoup d'observateurs situent le début de cette recomposition contemporaine dans les bouleversements du Printemps arabe. Ce mouvement, né d'aspirations populaires à la liberté et à la dignité, a profondément ébranlé l'équilibre politique de la région. Certains régimes se sont effondrés, d'autres ont vacillé, et les alliances traditionnelles ont été fragilisées.

Mais les conséquences de ces événements dépassent largement le cadre des révoltes qui les ont déclenchés. Elles ont ouvert une période d'instabilité durable, dans laquelle se sont engagées des puissances régionales et internationales poursuivant leurs propres intérêts stratégiques.

Dans le même temps, l'équilibre global du monde évoluait lui aussi. La montée spectaculaire de la Chine comme puissance économique, technologique et militaire modifie progressivement l'ordre international établi après la Seconde Guerre mondiale et dominé par les États-Unis.

Dans ce contexte, le contrôle des ressources énergétiques, des routes commerciales et des points stratégiques de navigation maritime devient un enjeu majeur. Le Moyen-Orient, par sa position géographique et par ses richesses, se trouve naturellement au cœur de ces rivalités.

Vaste recomposition géopolitique en cours

Les empires, anciens ou nouveaux, ont toujours tenté d'anticiper les mutations du monde. Ils pensent leurs stratégies non pas à l'échelle de quelques années, mais souvent sur une ou deux décennies. Les événements que nous percevons aujourd'hui comme des crises isolées pourraient bien apparaître, avec le recul, comme les étapes d'une recomposition géopolitique plus vaste.

Il arrive dans l'histoire des peuples des moments où tout semble encore immobile, alors même que le sol commence déjà à se fissurer sous leurs pas. Les contemporains continuent à vivre comme hier, à commenter les événements du jour, à croire que les crises finiront par s'éteindre d'elles-mêmes. Pourtant, dans l'ombre, les forces profondes de l'histoire poursuivent leur œuvre.

Déjà, Alexis de Tocqueville nous avertissait que les grands bouleversements ne surgissent jamais de nulle part : ils mûrissent longtemps dans les profondeurs de la société avant d'éclater au grand jour. Et Stefan Zweig témoin bouleversé des tragédies du XXe siècle, rappelait que les hommes vivent parfois dans un monde qui s'effondre sans en percevoir encore la fragilité.

Peut-être sommes-nous aujourd'hui dans l'un de ces instants suspendus où l'histoire change de direction. Le Moyen-Orient traversé par des guerres, des rivalités et des ambitions contradictoires, pourrait bien être l'un des lieux où se prépare la géographie politique de demain.

Dans quelques décennies, lorsque les archives seront ouvertes et que les passions se seront apaisées, les historiens regarderont peut-être notre époque avec un mélange d'étonnement et de lucidité. Ils verront alors que ce que nous appelions des crises successives n'était en réalité que les premières secousses d'un même séisme.

Car l'histoire avance souvent à pas silencieux. Et lorsque les hommes comprennent enfin qu'un monde s'achève, il est presque toujours déjà trop tard pour l'empêcher de disparaître.

6 mars 2026


Silvertech

Onzième déambulation

Écrire au gré de ses humeurs

« Le verbe comme ultime résistance. »

Auteur inconnnu



Table des matières *onzième déambulation*

Adieu à l'année passée, bonjour à l'espoir de l'année nouvelle 226
Les conseils d'un émigré de la première génération 228
Réflexions d'un Roi d'un jour 232
Un doux message 234
On est responsable de ce que l'on a apprivoisé. 236
Hommage à ceux qui sèment l'amour et l'amitié. 238
Mes souhaits pour 2025. Cultivons l'optimisme : s'inspirer de Thomas Edison 240
L'insaisissable frontière entre l'enfer et le paradis 242
Scène de jalousie évidente 245
Une expérience quantique révèle l'existence de deux directions du temps et non d'une seule ! . 246
Les Dix Conseils. 248
Un avant-goût du paradis 251
L'humour, ce poison subtil qu'on croit inoffensif 252
Bientôt, l'âge d'or, Inch'Allah 254
À Madame Gharbi, l'institutrice à l'âme éclairée. 256
Le temps emprunté Vivre après le point final 258
Tombe la neige.... 260
Chaque jour est un cadeau du ciel. 262
Lettre d'un vieil homme à la jeunesse 264

Adieu à l'année passée,

bonjour à l'espoir de l'année nouvelle

L'année s'en est allée, emportant avec elle son cortège de jours lumineux et d'ombres parfois pesantes. Elle fut le théâtre de joies éclatantes, d'éclats de rire partagés, et peut-être aussi de larmes silencieuses. Chacun de ses instants, qu'il fût doux ou âpre, nous a façonnés, gravant dans nos cœurs des souvenirs indélébiles.

Mais voici que le rideau s'ouvre sur une année nouvelle, une page blanche offerte à nos rêves et à nos espoirs. Que serons-nous prêts à y écrire ? Une chose est certaine : le bonheur attend celles et ceux qui l'accueillent avec un cœur léger et un esprit ouvert.

Le bonheur, capricieux comme il l'est, aime ceux qui savent lui faire de la place : un sourire sincère, un geste de bonté, une danse sous la pluie. Il se détourne de ceux qui s'attardent trop sur les mauvaises nouvelles, préférant les cœurs qui battent au rythme de la gratitude et de l'espoir.

Mais comment espérer le bonheur sans embrasser ce qui nous lie ? Notre patrie, ce sol fertile où s'enracinent nos vies, mérite que nous l'aimions avec ardeur. Elle est le berceau de nos espoirs, l'horizon de nos projets. Chanter, danser, sourire, c'est aussi célébrer ce pays qui nous porte, honorer ses traditions, protéger son avenir. L'amour de la patrie n'est pas un devoir froid, mais une source d'élan, une chaleur qui habite le cœur.

Et que serait cette patrie sans les visages qui l'habitent ? Nos familles, ces foyers d'amour et de soutien, ces frères et sœurs qui partagent nos joies et nos peines, nos amis qui sont des compagnons de route. C'est ensemble que nous construisons nos jours, que nous éclairons nos nuits, que nous tissons cette toile de bonheur que nous rêvons tous.

Alors, chantons ! Dansons ! Rions à gorge déployée ! Chaque matin est une promesse, chaque semaine une invitation. Préparons-nous à recevoir ce que la vie a de meilleur à offrir, et, en retour, semons autour de nous la joie et la bienveillance.

Car si nous gâtions le bonheur en l'appelant à grands éclats de bonne humeur, il ne pourrait qu'en retour nous combler de ses présents.

Ainsi, en accueillant cette année nouvelle, pensons à eux : à nos proches, à notre pays, à tous ceux qui font battre le cœur de notre existence. Et que le bonheur, toujours attiré par la gratitude et la bonté, se sente invité à illuminer nos vies. Si nous le nourrissons de sourires et de bienveillance, il nous récompensera par mille grâces.

Bonne année ! Qu'elle soit un hymne à l'amour, à la fraternité, et à la fidélité envers nos racines. Que chaque jour soit un pas vers la joie, non seulement pour nous-mêmes, mais pour ce grand monde arabe auquel nous appartenons. Chantons, dansons, et avançons, portés par l'espérance !

2 janvier 2025



Les conseils d'un émigré de la première génération

Mon cher semblable

Tu t'apprêtes à entamer un voyage qui changera ta vie. Ce chemin est pavé d'espoirs, de défis et d'inconnu. Sache que tu n'es pas le seul : d'autres ont emprunté cette route avant toi, et chacun a appris, parfois dans la douleur, parfois dans l'émerveillement. Aujourd'hui, ce testament rassemble l'expérience d'un de ceux qui ont fait ce chemin, afin que ton parcours soit plus éclairé et ta transition plus douce.

1. Ouvrir ton cœur et ton esprit à cette nouvelle vie

L'immigration est une renaissance. Elle offre une chance unique d'apprendre, de grandir et de bâtir un avenir meilleur.

Adopter une attitude d'ouverture envers la langue, les traditions et les coutumes du pays d'accueil facilite l'intégration et l'acceptation. Plus la nouvelle société est comprise, plus elle devient accueillante. Mais apprendre ne signifie pas renier son identité.

2. Être un pont entre ses racines et son avenir

Le passé est une richesse, et l'avenir, un terrain fertile. Il faut être fier de son pays d'origine, de sa culture et de son histoire. Ni la distance ni le temps ne doivent effacer les racines. Mais il est également essentiel de reconnaître que le nouveau pays façonne et enrichit. Trouver un équilibre entre ces deux mondes et être un exemple de respect et d'adaptation permet d'en tirer le meilleur.

3. S'intégrer sans se dissoudre

L'intégration ne signifie pas l'assimilation totale. Il ne s'agit pas d'effacer son identité, mais de bâtir un pont entre ses valeurs et celles de la nouvelle société. Apprendre à naviguer entre ces deux mondes avec sagesse est essentiel. Les sociétés respectent ceux qui savent qui ils sont et qui portent haut leurs valeurs.

4. Aimer le pays d'accueil et le faire aimer à ses enfants

Un des plus beaux héritages à transmettre aux générations futures est l'amour et le respect du pays où elles vont grandir. Ce pays deviendra leur terre, leur foyer, et peut-être celui de leurs enfants après eux. Il faut leur enseigner que ceux qui ont plusieurs racines font les arbres les plus forts. Ne jamais amoindrir le pays d'accueil : on peut critiquer des actes précis de son gouvernement, mais pas le pays lui-même, car les gouvernements passent, le pays reste.

Il est essentiel de leur faire découvrir l'histoire, les monuments et les musées de leur terre d'accueil, afin qu'ils puissent en comprendre la richesse et s'y attacher profondément. Ne jamais opposer la civilisation ancestrale à celle dans laquelle on a choisi librement de vivre. Penser toujours une ou deux générations plus loin et ne pas s'enfermer dans des idées improductives.

Mais il ne suffit pas de leur faire aimer le pays où ils grandissent : il faut aussi leur donner la chance de connaître le pays de leurs ancêtres. Profiter des visites en vacances pour leur faire découvrir leur héritage, leur enseigner son histoire, ses héros, ses écrivains, ses peintres. Cela renforcera leurs racines tout en élargissant leurs horizons. Une telle richesse culturelle et identitaire est mille fois plus précieuse qu'un simple livret d'épargne.

5. Faire de sa voix une force et de sa présence un atout

Ne pas rester en marge. S'engager dans la communauté d'accueil, participer aux événements, aux débats, aux projets qui comptent. Connaître ses droits et ses

devoirs, car un migrant informé est un migrant respecté. Être actif, non seulement dans le pays d'accueil, mais aussi pour le pays d'origine. Une diaspora forte est une diaspora qui apporte un impact positif aux deux rives.

6. Aider sans attendre de retour

Le succès ne se mesure pas seulement à ce qui a été accompli pour soi-même, mais aussi à ce qui a été fait pour les autres. Aider ses proches, soutenir les nouveaux arrivants, tendre la main à ceux qui trébuchent. Ne pas oublier son pays natal : chaque geste, chaque initiative, chaque soutien peut faire la différence.

7. Apprendre la patience et garder la foi

L'exil est une épreuve de résilience. Il y aura des jours d'incertitude, de solitude, de doutes. Mais chaque difficulté surmontée renforce. Être patient, endurant et ne jamais perdre de vue la raison du départ. L'avenir appartient à ceux qui savent persévérer.



8. Ne pas craindre de repartir, mais choisir son chemin avec sagesse

Si la vie dans un endroit devient trop dure, il ne faut pas oublier que le monde est vaste. Dieu a fait de cette terre un espace presque sans limites. Il ne faut pas s'accrocher à une situation qui épuise, mais il ne faut pas non plus fuir au moindre obstacle. Peser ses décisions avec sagesse et avancer avec confiance.

9. Protéger son intégrité et sa dignité

Dans un monde où les apparences comptent, il est important de se garder des excès de paroles et des fréquentations douteuses. Chaque mot doit être pesé, car la langue peut être un salut ou une perte. Choisir ses compagnons avec soin : un ami sincère est un trésor, tandis qu'un compagnon malveillant peut être plus nuisible qu'un ennemi.

10. Prendre garde à l'injustice et être seulement soi-même

Ne pas être oppresseur ni opprimé. Si l'injustice est subie, il ne faut jamais oublier que la patience et la droiture finissent par triompher. Mais il est aussi essentiel de ne jamais causer de tort aux autres. Agir avec équité permet d'avancer avec sérénité.

11. Laisser derrière soi un héritage de sagesse et de bienveillance

Nous sommes de passage en ce monde. Ce qui reste après nous, ce ne sont ni nos biens ni nos titres, mais l'impact que nous avons eu sur les autres. Être un modèle pour ceux qui suivront, un exemple de courage, de droiture et de générosité. Que l'empreinte laissée soit celle d'un bâtisseur et non d'un simple passant.

12. Avancer sans crainte ni regret

Chaque parcours est fait de choix, de réussites et d'épreuves. Il est inutile de se laisser enfermer par le passé, de se tourmenter pour le présent ou de redouter l'avenir. Ce qui compte, c'est d'avancer avec confiance et dignité.

Il faut se remémorer de temps en temps ces paroles de Jean Jaurès qui ont toujours leur pesant d'or :

« Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remord pour le présent et aucune appréhension pour l'avenir ».

30 mars 2025

Réflexions d'un Roi d'un jour

Mes chers sujets,

Aujourd'hui, me voici devant vous, couronné roi… d'une galette. Un jeu, un hasard, un symbole. Et pourtant, ce simple titre m'a inspiré une réflexion. Une amie, avec malice, m'a souhaité d'être « un roi éclairé qui accepte la contradiction et l'opposition ». Ce souhait m'a interpellé. Alors, j'ai décidé de prendre ce rôle au sérieux, ne serait-ce que pour un instant. Et si j'étais vraiment roi, que ferais-je ?

Je me tiens ici, non pour imposer un pouvoir, mais pour partager une vision. Gouverner n'est pas chose aisée. Trop souvent, on confond critique légitime, avis contraire et véritable opposition. Cette confusion engendre des attentes irréalistes envers ceux qui dirigent, à qui l'on réclame d'écouter toutes les opinions, comme si cela suffisait à prouver leur attachement à la démocratie.

Mais écouter ne signifie pas tout accepter. Permettez-moi d'illustrer cette idée par une histoire pleine de sagesse.

Un vieil homme et son fils, en route vers la ville, montèrent ensemble sur leur âne. Des passants s'indignèrent : « Quelle cruauté ! Monter à deux sur ce pauvre animal ! » Le père, touché, descendit. Plus loin, d'autres s'offusquèrent : « Regardez ce jeune ingrat qui laisse son vieux père marcher ! » Le fils descendit à son tour. À pied, ils furent moqués : « Deux idiots qui ne savent même pas utiliser leur âne » Alors, le père dit à son fils : « Quelle que soit notre décision, il y aura toujours des critiques. Réfléchissons à ce que nous voulons et avançons. »

Cette leçon est précieuse. Gouverner, c'est écouter, mais c'est aussi savoir décider. Un roi éclairé ne suit pas toutes les voix au risque de perdre sa propre direction.

L'histoire est riche d'exemples de dirigeants qui ont confondu écoute et soumission. Ceux qui ont cédé sans discernement ont souvent conduit leur peuple au désastre. Ouvrir la porte à toutes les oppositions, sans réflexion, c'est parfois inviter le loup

dans la bergerie. Beaucoup de régimes se sont effondrés en croyant qu'en cédant aux slogans, ils gagneraient la faveur de l'histoire. Ils ont perdu les deux.

Moi, votre roi, je me dois de fixer des règles claires, de tracer une direction et de m'y tenir. J'écouterai les critiques constructives, mais je ne me laisserai pas troubler par les voix qui cherchent seulement à diviser. Gouverner, c'est protéger, défendre et préparer l'avenir. Ce n'est pas céder à chaque vent contraire.

Je ferai la distinction entre l'opposant loyal et le perturbateur. Entre le patriote et celui qui œuvre à nuire. Une opposition constructive est essentielle : elle questionne, elle propose, elle élève le débat. Mais lorsque l'opposition devient un simple instrument de déstabilisation, elle trahit sa mission.

En tant que roi, j'ai le devoir d'écouter sans faiblir et d'agir avec fermeté. Ce n'est pas un droit, c'est une obligation. Je gouvernerai comme on veille sur une famille : avec bienveillance, mais aussi avec autorité quand il le faut.

Un régime éclairé ne verse ni dans l'autoritarisme ni dans le laxisme. Il équilibre écoute et décision, tolérance et protection. Gouverner, c'est aussi savoir dire non, poser des limites et défendre des principes qui dépassent les intérêts immédiats.

Aujourd'hui, nous vivons dans un monde où chacun règne sur son propre royaume numérique. Les réseaux sociaux sont des microcosmes où se croisent rêveurs, bâtisseurs, opposants et créateurs. On y trouve des idées brillantes et des querelles stériles, des débats enrichissants et des jugements hâtifs. Certains cherchent à construire, d'autres à détruire.

Dans cet espace où les voix s'entrechoquent, nous devons garder le cap. Écouter, oui. Mais céder aux agitations permanentes, non. Que l'on gouverne un royaume ou qu'on gère un simple espace de parole, il faut agir avec discernement et constance.

C'est dans cet équilibre entre ouverture et fermeté que réside la véritable sagesse du pouvoir.

Mes chers sujets, je vous promets de gouverner avec rigueur et bienveillance, d'écouter sans me perdre, de décider sans trembler.

Avançons ensemble, confiants et unis.

Vive notre royaume.

Sa Magesté d'un jour Khémaïs GHARBI 1er
Discours d'intronisation
16 janvier 2025

Un doux message

Hier, j'ai trouvé un doux message de ma femme sur mon bureau, me rappelant qu'il était temps de songer au jardin.

Avec l'arrivée du printemps, elle m'a précisé la liste des soins indispensables à notre espace vert : arracher les mauvaises herbes, tailler les branches, élaguer les arbres, replanter, changer la terre des pots, tondre la pelouse...



Tout en restant assis à mon bureau, je me suis immédiatement mis à l'ouvrage. Le soleil brillait, l'air était doux... Quelle belle journée pour jardiner ! J'ai donc saisi un de mes manuscrits en cours, affûté mon esprit comme on affûte ses outils, et me suis plongé dans mon propre jardin : celui des mots.

J'ai désherbé mes textes pour les alléger, j'ai élagué les idées trop envahissantes, sculpté mes tournures de phrases pour leur donner plus d'impact. J'ai renouvelé le terreau de mes écrits épuisés, apporté des engrais d'inspiration, réarrangé certaines phrases comme on repique de jeunes pousses, leur offrant un nouvel espace pour mieux s'épanouir.

Puis, j'ai replanté de nouveaux synopsis, semé des mots ici et là, espérant les voir germer et éclore au moment propice. Parfois, il faut laisser le temps à l'inspiration de prendre racine, de grandir en silence avant de révéler sa pleine floraison. Comme en jardinage, l'écriture exige patience, soin et attention. Un texte, à l'image d'un parterre fleuri, doit respirer l'harmonie et la vie.

De plus, ce jardinage-là a l'avantage d'épargner les courbatures et les maux de jambes. Pas besoin de se pencher trop longtemps ni de soulever de lourds arrosoirs : ici, seuls l'esprit et l'imagination sont sollicités. Et pourtant, à la fin de la journée, la satisfaction est la même – celle d'avoir donné forme à un espace vivant, où les mots, comme les fleurs, s'épanouissent avec justesse et beauté.

Rien n'est plus beau que le travail d'équipe, et notre jardin en est le reflet parfait. Chacun y met du sien, chacun s'occupe d'une partie, et ensemble, nous le façonnons à notre image. Pendant que tu tonds la pelouse, je peaufine mes phrases à l'aide du correcteur orthographique. Pendant que tu tailles les fleurs, j'équilibre mes paragraphes et j'arrose mes textes de synonymes soigneusement choisis. À deux, nous entretenons cet équilibre, veillant à ce que chaque plante, comme chaque mot, trouve sa juste place et s'épanouisse sous nos soins attentifs.

Avec tendresse.

Ton coéquipier.

14 mars 2025

On est responsable de ce que l'on a apprivoisé

Aujourd'hui encore, comme chaque jour, mes pas m'ont guidé vers le Bois de la Cambre, ce sanctuaire de verdure où mon âme aime se perdre. Là, au détour du sentier, m'attendait celui qui, depuis longtemps, est devenu plus qu'un arbre : un confident, un compagnon silencieux à qui j'adresse un bonjour, une pensée, un geste.

D'ordinaire, je m'arrête, ma main effleure son écorce, et le rituel s'accomplit. Qu'il pleuve, qu'il vente ou que la neige recouvre le sol, je ne manque jamais ce rendez-vous. Mais aujourd'hui...

Aujourd'hui, l'esprit ailleurs, plongé dans mes pensées, je l'ai dépassé sans même m'en apercevoir. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, alors que mes pas m'avaient mené loin sur un autre chemin, que l'évidence m'a frappé : je ne lui avais pas accordé un regard.

Et pourtant, je n'ai pas fait demi-tour.

Autrefois, je l'aurais fait. Autrefois, un tel oubli m'aurait semblé impardonnable. Mais cette fois, j'ai continué ma route. Pourquoi ? Fatigue, distraction, paresse ? Je n'ai pas su répondre.

Ce n'est que dans le silence de ma chambre, la nuit, en repassant les heures écoulées, que j'ai senti le poids de cette absence. Alors, comme pour rattraper ce que j'avais manqué, j'ai fermé les yeux et laissé mon esprit vagabonder jusqu'à lui.

— Désolé pour tantôt
— Tu es passé sans me voir.

Sa voix semblait flotter dans l'obscurité, grave et douce à la fois, comme un souffle entre les branches.

— Je ne l'ai pas fait exprès. J'étais ailleurs en pensée.
— Mais tu t'en es rendu compte.

— Oui…
— Et tu n'es pas revenu sur tes pas.

Un silence. Une brise, presque un soupir.

— D'habitude, tu le fais.

Je baisse la tête, même si nul ne peut me voir.

— C'est vrai.
— Pourquoi pas cette fois ?
— Je ne sais pas.
— Alors c'est que quelque chose a changé.

Son reproche est subtil, mais il frappe juste. Ai-je changé ? Mon attachement s'est-il émoussé, comme une habitude que l'on néglige sans même s'en rendre compte ?

— Tu comptes toujours pour moi. Une simple distraction.
— Les mots sont faciles. Les actes parlent.

Un frisson parcourt l'air. Puis, dans un souffle presque solennel, il murmure :

— On est responsable de ce que l'on a apprivoisé.

Je frémis. Ces mots me reviennent comme un écho lointain, une vérité que j'ai toujours su mais que, l'espace d'un instant, j'ai oublié.

Je ferme les yeux plus fort, comme pour m'ancrer dans cet instant, pour retenir ce dialogue qui n'a d'existence que dans mon cœur.

— Demain, je viendrai. Je prendrai le temps. Et si jamais je t'oublie encore… alors je ferai demi-tour, peu importe où je suis.

Un murmure dans le vent, un frisson dans les feuilles. Il ne répond pas, mais je sais qu'il a entendu.

Dans cette étrange communion, une paix s'installe en moi. Mon arbre ne m'en veut pas, il voulait seulement me rappeler l'importance de ce lien. Maintenant que nos âmes se sont retrouvées, je peux enfin fermer les yeux sereinement. Le sommeil viendra, doux et paisible, porté par la promesse du lendemain.

Bonne nuit à nous deux.

8 février 2025

Hommage à ceux qui sèment l'amour et l'amitié.

Ce matin, j'ai envie d'ouvrir une parenthèse, douce et lumineuse, pour rendre hommage à tous ceux qui, au fil des années, ont franchi le seuil de ma page Facebook. Ceux qui ont tendu une main invisible mais si réelle, en déposant un commentaire bienveillant, un like discret, ou en partageant un élan d'enthousiasme face à un mot, une pensée, une émotion.



À vous tous, connus ou anonymes, amis de toujours ou passants d'un jour, merci. Votre passage, si parfois furtif soit-il, a été comme une graine jetée sur les chemins de l'amitié. Une amitié moderne, sans frontières, rendue possible par les merveilles technologiques de notre époque, reliant les cœurs à travers six continents.

Vous avez partagé avec moi des réflexions sur l'actualité, la littérature, l'amour de nos pays respectifs, et sur la beauté et la richesse de notre héritage linguistique et culturel. Ensemble, nous avons parfois débattu, souvent rêvé, et surtout, nous avons entretenu cette flamme précieuse du dialogue respectueux.

Aujourd'hui, plus que jamais, je choisis de ne retenir que la lumière :

Les messages qui rassurent,

Les paroles qui encouragent,

Les pensées qui élèvent.

Oublions les voix discordantes, celles qui, dans leur amertume, voudraient éteindre la fierté de nos appartenances, ternir l'éclat de nos histoires communes. Restons fidèles à ceux qui tissent, mot après mot, un avenir d'amitié et de compréhension.

Car c'est avec ces bâtisseurs silencieux, ces semeurs de bonté, que nos pays arabes, et au-delà, toute notre humanité, pourront avancer vers un avenir plus serein, plus juste, plus fraternel. Pour nos enfants, pour nos petits-enfants, pour que dans leurs yeux brillent encore l'espoir, la fierté et l'envie d'embrasser le monde avec amour.

Que cette modeste reconnaissance soit une prière silencieuse pour la paix des esprits, la fécondité des échanges, et la renaissance perpétuelle de la confiance entre les êtres humains.

À tous ceux qui lisent ces lignes : merci. Continuons, ensemble, à semer des graines de lumière.

28 avril 2025

Mes souhaits pour 2025

Cultivons l'optimisme : s'inspirer de Thomas Edison

En ce début d'année, j'aimerais partager une réflexion sur un sujet qui me tient à cœur : l'optimisme. Dans un monde souvent marqué par l'incertitude et les critiques, il est essentiel de se rappeler du pouvoir transformateur d'une attitude positive. L'histoire de Thomas Edison, l'un des plus grands inventeurs de l'humanité, incarne à merveille cette idée.

Lorsque j'ai découvert son parcours, j'ai été profondément touché par sa résilience face à l'adversité. Imaginez un enfant jugé incapable par son instituteur, étiqueté comme déficient. Pourtant, cet enfant avait une mère extraordinaire, une femme qui a refusé de se laisser contaminer par le pessimisme ambiant. Elle a choisi de croire en son fils, de voir en lui un potentiel là où d'autres ne voyaient que des limites.

Grâce à cette foi et cet optimisme indéfectibles, Edison a pu s'épanouir et devenir le génie que nous admirons aujourd'hui. Inventeur de l'ampoule électrique, du phonographe, et de tant d'autres merveilles, il est la preuve vivante que l'encouragement peut changer des destins. Cette histoire m'a rappelé à quel point nos mots, qu'ils soient porteurs d'espoir ou de doute, peuvent façonner l'avenir de ceux qui nous entourent.

Je vous invite, chers lecteurs, à réfléchir à ce que nous transmettons dans nos interactions quotidiennes. Sommes-nous des porteurs d'encouragement ou des échos de critique ? Être optimiste ne signifie pas ignorer les défis, mais choisir de voir les opportunités qu'ils dissimulent. Chaque mot d'encouragement que nous offrons est une graine d'espoir, capable de fleurir dans le cœur d'autrui.

Pour 2025, je vous encourage à cultiver cet optimisme. Soutenons les causes qui nous tiennent à cœur, tendons la main à ceux qui traversent des épreuves, célébrons les succès des autres, aussi petits soient-ils. En transformant nos défis en occasions de grandir, nous pouvons bâtir un environnement où chacun se sent valorisé et capable de réaliser ses rêves.



Ensemble, faisons le choix conscient de l'optimisme. Soyons les héros du quotidien, pour nous-mêmes mais surtout pour les autres. L'histoire de Thomas Edison nous rappelle qu'un simple geste de confiance, une parole de soutien, peuvent transformer des vies. Que cette philosophie nous guide dans nos familles, nos communautés et notre grande nation tunisienne, arabe et musulmane.

Avec optimisme.

31 décembre 2024

L'insaisissable frontière entre l'enfer et le paradis

Ce matin, ce ne fut ni l'alarme ni le chant d'un merle qui me tira du sommeil, mais un froissement d'ailes, proche, agité, pressant - comme si le rêve avait laissé entrouverte une fenêtre entre le monde du dedans et celui du dehors.

Un battement d'ailes, puis un bruit feutré de course, rapide, précis, nerveux : Pharaon, mon chat poursuivait quelque chose. Non... quelqu'un.

Je me levai d'un bond, encore pris dans la pénombre de mes pensées. L'oreille en alerte, le cœur déjà engagé. Un oiseau. Il y avait un oiseau dans la maison.

Et Pharaon jouait avec.

Le salon baignait dans une lumière trouble. Les plantes, nombreuses, y formaient une petite jungle domestique, un havre de verdure où la réalité se perd parfois en songes. Mais l'oiseau n'était pas un rêve : il volait de fougère en ficus, cherchant un ciel introuvable.

Pharaon le traquait avec l'ardeur d'un jeune fauve. Moi, j'étais au centre du théâtre. Spectateur, acteur, médiateur improbable d'un duel au finish.

— Pharaon ! Non !

Il ne m'écoutait pas. L'oiseau non plus. Mais une autre voix se faisait entendre, plus discrète, quelque part dans un recoin de ma tête encore tiède de sommeil : Garde cela en mémoire. Ce sera le sujet de ton texte d'aujourd'hui.

Ce chaos étrange a la texture d'un récit tiré du réel. Irremplaçable.

Je me surpris à sourire - malgré la tension, malgré l'absurdité de la scène. Une part de moi déjà écrivait pendant que l'autre courait.

Il fallait ouvrir la porte du jardin. L'issue naturelle. J'y courus, mais me rappelai soudain l'alarme. Code. Bip. Bip. Bip. Bip. Un soupir. Retour vers la porte.

Ouverture. Un souffle de vent entra, timide.

Mais l'oiseau restait prisonnier du salon. Pire : Pharaon, encore dans la pièce, menaçait chaque battement d'ailes par un regard de fauve.

Priorité : sortir le félin. Je le pourchassai jusqu'au jardin. Il résista, m'offrit un regard outré, puis s'éclipsa. Je claquai la porte derrière lui.

Le petit oiseau était sauf. Mais pas encore libre.

Je me tournai vers la fenêtre du salon. Elle donnait sur l'est, vers les lauriers. Une sortie possible. Je tirai les tentures, les rideaux. La lumière du matin s'y glissa comme un espoir. Mais la fenêtre était verrouillée. Petite clef. Main tremblante. Clic. Soulagement.

Mais un nouvel obstacle se dressait : les pots de fleurs, les petits bibelots soigneusement installés par ma compagne sur l'appui de fenêtre. Décor pacifique devenu forteresse. Je les déplaçai un à un, en retenant ma respiration. L'oiseau me regardait, tapi derrière une plante, minuscule et vibrant.

Il ne comprenait pas.

— Allez, petit. C'est par ici.

Il ne bougeait pas.

Une vanne me vint : il ne parle pas français, c'est un oiseau immigré. Je la pensai tout haut, pour moi seul, comme on jette une brindille dans l'incendie pour détourner les flammes.

Le stress me faisait ironiser. Une façon de reprendre un peu de contrôle.

Puis une idée. Un geste presque magique.

Je pris un vieux parapluie. Le déployai lentement. Puis l'agitai, comme une danse rituelle, un signal pour orienter le destin. L'air bougea. L'oiseau aussi. Une tentative. Un vol manqué. Puis un autre. Et enfin — il comprit.

Il fonça vers la fenêtre, la franchit dans un souffle — libre, enfin, après avoir frôlé la mort.

Silence.

Je restai seul dans le salon, tenant encore le parapluie ouvert, comme un vieux sorcier surpris par la réussite de son propre sortilège.

Je remis les pots à leur place, les bibelots comme des points à la fin d'un paragraphe. Puis je sortis dans le jardin.

Pharaon était déjà sur une nouvelle proie…

Tapi au pied d'une haie, il était en position d'assaut. Un autre oiseau s'aventurait sur la pelouse. Nos regards se croisèrent.

Il ne bougea pas. Je crus lire dans ses yeux une forme de reproche, ou de moquerie silencieuse :

Tu es un casse-bonbon Papiyou . Retourne consoler le moineau - ou mieux encore, retourne dans ton lit. Laisse-moi m'amuser. Tu vois bien que je ne les blesse même pas… c'est juste pour jouer. Je ne suis pas encore à l'âge de la retraite MOI.

Je me tus. Le soleil montait doucement. L'oiseau avait fui, le chat guettait encore, et moi… moi, j'avais déjà un titre dans la tête.

Et tandis que je regagne mon lit, une interrogation s'élève en moi, comme une prière sans réponse : serai-je capable de décrire, avec mes mots, ce que le moineau vient de vivre ? Serai-je capable de capter ce frisson d'extase qu'il a ressenti au moment de son passage fulgurant de l'ombre à la lumière, de la peur à l'ivresse, de son exploit de franchir d'un seul tir d'ailes la frontière invisible entre l'enfer et le paradis ?

4 mai 2025

Scène de jalousie évidente

Dans une ambiance tendue, sur une branche fragile, deux oiseaux se confrontent à un moment délicat. Le mâle, le regard fuyant, semble avoir quelque chose à se reprocher. À ses côtés, la femelle est une tempête en colère, son bec ouvert au maximum, prête à faire entendre sa voix. Elle a observé son partenaire et, avec une jalousie dévorante, l'a surpris en train de poser les yeux sur une femelle plus jeune, perchée sur une branche voisine.

Le malaise est palpable ; la femelle ne compte pas se taire tant qu'elle n'aura pas exprimé toute la colère qui bouillonne en elle. Elle lui reproche non seulement son regard distrait, mais aussi sa tentative de feindre l'innocence en chantant une mélodie désinvolte devant l'autre femelle.

« *Ah oui, tu penses que je n'ai rien vu ?* » semble-t-elle lui dire, la rage dans la voix. « *Je t'ai observé, tu l'as regardée et tu lui as chanté comme pour lui envoyer un message.* »

L'inquiétude du mâle se lit sur son visage ; il sait qu'il a franchi une ligne, un excès de curiosité qui pourrait lui coûter une nuit en dehors du nid. Peut-être est-il convaincu que sa compagne ne remarquait rien. Mais elle, telle une surveillante attentive, ne laisse rien échapper. Chaque mouvement est sous son radar.

« *Regarde-moi quand je te parle* » semblait-elle lui ordonner, affirmant ainsi son contrôle sur la situation. Ce moment, teinté de jalousie et de reproches, souligne la complexité des relations, même parmi les oiseaux. Une véritable scène de ménage, où chaque regard et chaque chant devient un acte de défi ou de revanche.

11 février 2025

Une expérience quantique

révèle l'existence de deux directions du temps et non d'une seule !

Pendant des siècles, les scientifiques ont débattu de la raison pour laquelle il y a une flèche du temps, c'est-à-dire l'idée que le temps s'écoule de manière irréversible du passé vers le futur. Les physiciens de l'Université de Surrey au Royaume-Uni ont découvert que dans certains systèmes quantiques, le temps peut s'écouler dans deux directions opposées simultanément, contrairement à ce que nous connaissons dans notre monde réel, où le temps n'avance que dans une seule direction, vers le futur.

Pendant des siècles, les scientifiques ont débattu de la raison de la flèche du temps, c'est-à-dire l'idée que le temps s'écoule vers le futur, et bien que cela semble intuitif dans notre réalité vécue, les lois fondamentales de la physique ne privilégient pas intrinsèquement une seule direction. Que le temps avance ou recule, les équations restent les mêmes.

Le monde quantique diffère du nôtre et est régi par des lois différentes.

Flèche du temps

Pour la loi physique, se déplacer dans le temps est semblable à se déplacer dans l'espace ; il n'y a pas de haut ou de bas, par exemple. De même, la loi physique peut fonctionner dans les deux directions ; elle peut prédire l'avenir d'un système tout en imaginant son passé. Une équipe de scientifiques relie la flèche du temps à la deuxième loi de la thermodynamique, qui stipule que l'entropie (le désordre) augmente toujours dans un système fermé.

Vous pouvez le remarquer facilement avec votre voiture, où toute l'énergie provenant de l'essence n'est pas utilisée pour faire avancer la voiture ; une partie est perdue dans le bruit du moteur, une autre dans la hausse de température du moteur, et une autre dans le frottement entre les engrenages. Mais pouvez-vous rassembler toute cette énergie perdue pour la récupérer ?

Non, l'entropie a toujours une seule direction, celle de l'augmentation. De la même manière, une tasse de café chaude refroidit avec le temps, mais elle ne se réchauffe jamais d'elle-même. Une œuf casse lorsqu'il tombe, mais vous ne voyez jamais un œuf cassé qui se répare tout seul ! À ce point, l'augmentation de l'entropie est liée à la flèche du temps, car le changement qui se produit dans les événements de l'univers nécessite une progression temporelle.

Ces résultats suggèrent que la direction du temps n'est peut-être pas aussi fixe que nous le voyons.

Le monde quantique étrange

Cependant, la nouvelle étude, publiée dans la revue *Scientific Reports*, a examiné cette idée dans le contexte de la manière dont un système quantique interagit avec son environnement, ce qu'on appelle un système quantique ouvert.

Les résultats ont montré que lorsque l'on applique une approche mathématique courante (l'approximation de Markov) à cet état, le système quantique se comporte de la même manière, que le temps avance ou recule, en d'autres termes : deux directions du temps émergent, et non une seule.

Cela ne signifie rien en rapport avec le voyage dans le temps ; cela ne signifie pas que nous verrons un œuf cassé se rassembler dans la réalité, mais cela ne s'applique que dans des conditions quantiques spécifiques.

Ces résultats suggèrent que la direction du temps n'est peut-être pas fixe comme nous le percevons, et la nouvelle étude offre une nouvelle perspective sur l'un des plus grands mystères de la physique, car comprendre la véritable nature du temps pourrait avoir des implications profondes pour la mécanique quantique et la cosmologie, et au-delà.

Source : inconnue - texte arabe repris par Al Jazeera.
Traduction : Khémaïs Gharbi

2 avril 2025

Les Dix Conseils

D'un sage octogénaire, fort de ses expériences de vie et de ses réflexions sur le monde, je vous livre ces conseils. Ils ne sont pas de simples mots, mais le fruit d'une vie marquée par l'exil, offrant une vision plus claire à distance. Je les laisse entre vos mains, en espérant qu'ils vous aideront à identifier les dangers et à construire un avenir avec conscience et détermination.

1. Conscience permanente et stratégie à long terme

Nous vivons une guerre continue, qui dépasse les champs de bataille traditionnels pour s'étendre à une guerre subtile ciblant la pensée, la culture et l'identité. Il est impératif de rester vigilant en permanence, en scrutant les mouvements, petits ou grands, qui peuvent sembler anodins mais qui s'inscrivent dans des plans à long terme.

2. Comprendre la nature des ennemis et leurs outils

Les ennemis ne réalisent pas leurs objectifs en une seule étape, mais déroulent leurs plans de manière méthodique sur plusieurs générations. Cette stratégie rend la confrontation plus complexe, exigeant une vision globale qui transcende le superficiel et l'immédiat.

3. Vision stratégique et compréhension profonde

Tel un marin équipé de jumelles, nous devons porter notre regard vers l'horizon pour saisir la portée et les objectifs cachés des événements. Se concentrer uniquement sur les détails quotidiens entrave la capacité à comprendre la grande image qui se joue en coulisses.

4. Dévoiler les plans coloniaux

Les projets coloniaux s'appuient souvent sur la distraction des peuples par des enjeux immédiats ou superficiels, tandis que les véritables projets sont menés en secret. Prendre

conscience de cette dynamique exige de recentrer notre attention sur les dimensions profondes des événements, en les reliant aux intérêts stratégiques des adversaires.

5. Rôle des générations dans la lutte

Tout comme les ennemis déploient des plans sur plusieurs générations, nous devons transmettre la conscience et la résilience à nos descendants. Ils doivent être capables d'affronter ces défis avec une pensée aiguisée et une vision stratégique.

6. Construire une défense intellectuelle et culturelle

La lutte ne se limite pas aux armes, mais s'étend aux domaines de la pensée, de l'éducation et des médias. Nous devons développer nos outils et ériger des remparts intellectuels capables de déceler et de contrer ces plans avec efficacité.

7. L'arme de la fausse démocratie pour diviser les sociétés

L'un des principaux outils des envahisseurs aujourd'hui est la démocratie utilisée comme un leurre. Présentée comme un moyen de libération, elle est en réalité employée pour attiser les conflits internes et déchirer le tissu social. Cette arme alimente la haine entre les peuples et leurs gouvernements, quelle que soit la nature de ces derniers, dans le but de briser la cohésion populaire. Les ennemis savent qu'un peuple uni derrière des dirigeants forts constitue une barrière infranchissable. En revanche, si la confiance s'effondre et que les conflits internes se multiplient, la résistance s'affaiblit et le terrain devient propice à leurs plans.

8. Le droit international et les organisations humanitaires comme outils de domination

Le droit international, présenté comme un pilier de la civilisation et de la justice, est souvent un instrument de domination exploité par les grandes puissances pour servir leurs intérêts. Bien qu'il soit vanté comme un guide vers la coexistence équitable, sa nature double est évidente : il est systématiquement utilisé contre les nations faibles et les peuples émergents pour les maintenir dans un état de dépendance perpétuelle.

9. L'hypocrisie des organisations humanitaires face aux génocides

Les crimes commis en Palestine, où des actes de génocide se déroulent sous les yeux du monde, en sont un exemple flagrant. La destruction des infrastructures, y compris des écoles, hôpitaux et services d'urgence, ainsi que les tueries de médecins, infirmiers et journalistes, sont monnaie courante. Les enfants et les femmes sont pris pour cible, et des millions de personnes sont affamées, sans qu'aucune intervention sérieuse ne vienne des organisations censées protéger les civils.

10. Déportation forcée et traitement inhumain des populations

Nous assistons à une tentative de déplacement forcé de millions de personnes, traitées avec un mépris indescriptible, parfois qualifiées officiellement d'animaux à visages humains. Ce discours déshumanisant reflète le déclin moral de certains États qui prétendent défendre les droits de l'homme tout en fermant les yeux sur ces violations flagrantes.

Conclusion

Mes enfants et petits-enfants, ces conseils ne sont pas de simples mots, mais une flamme, aussi petite soit-elle, pour vous guider dans l'obscurité des défis actuels. Faites de la conscience votre boussole, de l'unité votre arme et de la patience votre force. Ne désespérez pas, quelles que soient les épreuves, car la victoire appartient à ceux qui croient en leur cause et tiennent bon face aux vents contraires. Portez cet héritage, et soyez dignes de ceux qui vous ont précédés.

10 décembre 2024

Un avant-goût du paradis

Un chemin s'ouvre, pavé de lumière et de pluie. Sous les branches courbées des bambous, les fleurs éclatent en une symphonie de couleurs — roses ardents, jaunes solaires, orangés flamboyants. La pluie, comme une main délicate, caresse chaque pétale, fait miroiter chaque pierre, et transforme l'allée en miroir magique.

Plus loin, une barrière de bois accompagne le pas du voyageur. Le sentier sinue doucement, bordé d'arbres en fleurs dont les grappes mauves s'inclinent comme des chandeliers parfumés. Chaque goutte de pluie en détache un pétale, qui vient rejoindre les autres sur le sol luisant, formant un tapis mouvant et parfumé.

Puis, surgit un pont de bois. Il s'élance droit, au cœur d'une forêt aux feuillages d'émeraude. Les fleurs blanches des arbres se fondent dans la brume, et l'on croirait traverser un passage secret vers un royaume invisible. La pluie, régulière, devient ici une musique solennelle, rythmant chaque pas comme les battements d'un cœur qui s'élance vers l'inconnu.

Et soudain, la route se colore. Les pétales tombés dessinent au sol un tapis pourpre et violet, une offrande de la nature au voyageur ébloui. Le chemin serpente à travers les arbres couverts de fleurs blanches, qui s'élèvent comme des torches de lumière vers le ciel.

À chaque tournant, la pluie redessine le paysage. Elle ne voile pas le décor : elle le révèle. Elle en fait un sanctuaire où l'âme retrouve son innocence, où la beauté se fait absolue.

Voyager ici, c'est s'approcher du paradis. Un paradis terrestre où le ciel descend parler aux arbres, où les fleurs déposent leurs joyaux sur la route, et où chaque pas nous éloigne du monde ordinaire pour nous rapprocher de l'éternité.

20 août 2025

L'humour, ce poison subtil

qu'on croit inoffensif

On croit souvent que l'humour libère, qu'il désarme, qu'il rend tout possible. On s'en sert pour détendre une atmosphère, alléger une négociation, ou commenter l'actualité avec un air d'innocence. Pourtant, l'humour n'absout pas tout. Il ne justifie pas tout. Car, sous couvert d'ironie ou de dérision, il transporte parfois des charges explosives qui, tombant dans certaines oreilles, deviennent des appels à la haine ou des légitimations implicites de la violence.

Nous ignorons toujours qui nous lit, qui nous écoute, et comment nos traits d'esprit seront reçus, interprétés, transformés. Une phrase lancée avec légèreté peut, dans l'esprit d'un déséquilibré, devenir un mot d'ordre. Combien de meurtres ont été commis par des fanatiques persuadés qu'un film, un article ou une simple réplique validait à demi-mot leur geste fou ? Ce que l'auteur croyait absurde ou grotesque, l'autre l'a entendu comme une révélation. Et ce qui n'était qu'une vanne a servi de fondation à une logique d'élimination.

Le mal commence souvent ainsi, par une blague — une « private joke » lancée dans un cercle restreint, ou un calembour reposant sur des noms à consonance arabe, sémitique, africaine ou autre. Ce n'est rien, pense-t-on. Et pourtant, cela suffit parfois à influencer l'opinion, à orienter les jugements, à isoler des communautés. Ce n'est pas la haine directe qui est la plus dangereuse : c'est le clin d'œil complice, le sous-entendu, l'allusion souriante.

Dans une époque instable, inflammable, où le moindre mot peut devenir étincelle, nous devons manier nos plumes avec une extrême prudence. Chaque phrase doit être pesée. Chaque métaphore interrogée. Car ce que nous écrivons ou dessinons aujourd'hui peut nourrir demain des malentendus tragiques.

La sagesse, c'est cela : comprendre la portée invisible de nos mots. C'est former nos esprits à penser avant d'écrire, à anticiper les effets collatéraux du sarcasme, à refuser que l'ironie serve de masque à la violence symbolique. Ce que nous croyons inoffensif est parfois une mèche que nous allumons sans le savoir.

Il revient donc à l'intellectuel — ce maillon discret mais décisif dans la chaîne de la formation des consciences — de s'interroger sur sa responsabilité. Non pour censurer son propos, mais pour l'habiter d'une conscience éthique. Car une blague n'est jamais anodine. Elle peut être un souffle de liberté. Mais elle peut aussi être le vent qui attise les braises d'un incendie.

Que chacun mesure la portée de sa parole avant de la lâcher dans le vent. Car les mots, eux, ne meurent jamais — ils changent simplement de mains.

« Le mot est libre, disait Victor Hugo mais il n'est pas sans conséquence. »

11 avril 2025

Bientôt, l'âge d'or, inch'Allah

Dans quelques mois, je vais célébrer mes 80 printemps, un chiffre autrefois redouté, qui prend désormais une teinte douce et enivrante, comme un millésime précieux. C'est ce chiffre huit qui m'inspirait crainte et anxiété, le signe annonciateur de l'âge d'or, mais aujourd'hui, je le vois différemment. Quelle différence finalement entre le sept et le huit placé à gauche du sablier du temps, dans la mesure où la santé et la vigueur persistent, où nos pas résonnent encore avec grâce et où nous défions les maux de l'âge avec une élégance toute particulière.

Et puis, il y a cette magie intemporelle, celle qui réside dans la force de nos pensées, dans la grâce de nos mots tracés à l'encre de nos souvenirs. Gardons le cap, gardons le moral, mais surtout gardons la plume alerte, cet instrument magique qui donne vie à nos émotions, qui fait danser les mots sur le papier comme des amants exécutant une valse le jour de leurs fiançailles. Car tant qu'il y a de la passion dans nos cœurs et de la créativité dans nos gestes, nous ne sommes pas vieux, nous sommes les gardiens de notre jeunesse transformée en citadelle imprenable.

Aujourd'hui, je suis à mi-chemin entre la nostalgie de mes 79 ans révolus et l'excitation de mes 80 ans à venir. J'envisage déjà la célébration, de l'entrée du chiffre 8 dans mon calendrier, dans mon pays natal, entouré de ceux que j'aime, si la vie nous prête encore ses précieux instants avec l'assentiment du Bon Dieu. Ce sera une fête comme nulle autre, où les souvenirs se mêleront à la douceur de l'instant présent, où nous échangerons nos récits de vie comme des trésors, tout en redevenant ces enfants insouciants qui jouaient aux billes dans nos ruelles ensoleillées.

Je me prends à rêver de ces jeux d'antan, des billes Gazouzi ou Hajjouri qui évoquent nos rires d'autrefois, ou peut-être d'autres jeux, des jeux qui nous transportaient dans un tourbillon de joie et d'innocence. Oublions les jeux risqués et préférons ceux qui stimulent notre esprit tout en maintenant notre sécurité.

Ainsi, je nous imagine en train de jouer à la bataille navale, en défiant nos esprits stratégiques avec des parties de sudoku, de dominos et de triominos. Nous pourrions également nous plonger dans des mots croisés passionnants ou profiter d'une après-midi tranquille à jouer aux cartes, savourant chaque moment comme une victoire sur le temps qui passe.

Pour cette journée mémorable, je nous vois tous ensemble, partageant des souvenirs qui resteront gravés dans nos cœurs pour les années à venir, rappelant que la véritable jeunesse réside dans l'esprit, peu importe le nombre de bougies sur le gâteau.

14 mai 2024



À Madame Gharbi,

l'institutrice à l'âme éclairée

Aujourd'hui, c'est avec une immense gratitude et une profonde admiration que je rends hommage à une femme exceptionnelle, une éducatrice dévouée et une épouse aimante : Madame Gharbi.

Pendant quarante années, elle a illuminé les esprits et touché les cœurs de ses élèves, leur transmettant bien plus que des connaissances. Elle leur a offert des valeurs : le respect, la tolérance, la curiosité, et l'amour des autres. Elle n'était pas seulement une institutrice, mais une bâtisseuse de caractères, un guide bienveillant qui voyait en chaque enfant un potentiel unique, une étoile à révéler.

Chaque jour, avec patience et passion, elle a semé des graines de bonté et de savoir dans les cœurs de générations entières. Ses élèves, qu'ils soient partis dans le vaste monde ou restés tout près, portent en eux un peu de ce qu'elle leur a donné : le goût d'apprendre, le courage d'avancer, et la fierté d'être eux-mêmes.

En tant qu'époux, je suis le témoin privilégié de tout cet amour et de cette énergie qu'elle a investis dans sa vocation. Elle a su conjuguer sa vie de famille et sa mission avec une grâce et une générosité incomparables.

Madame Gharbi, tu n'as pas seulement enseigné des leçons : tu as offert des morceaux de toi-même. Tu as changé des vies, et ton empreinte, à travers tes élèves, continuera de briller bien au-delà des murs de tes classes.

Merci pour ces quarante années d'excellence, de dévouement, et d'amour. Tu es, et resteras toujours, une véritable étoile pour ceux qui ont eu la chance de croiser ton chemin.

Avec tout mon respect et mon amour.

20 janvier 2025



Sagesse

Le temps emprunté

Vivre après le point final

Comment nommer ce surcroît de vie, ce temps ajouté en marge du destin, comme une note écrite après le point final ?

Ce n'est pas une résurrection — le corps est resté debout — mais quelque chose d'approchant : une seconde naissance sans cris, sans témoins, dans le silence d'une chambre d'hôpital ou au bord d'un trottoir encore tiède de l'accident évité.



Il arrive que des êtres, donnés pour perdus, condamnés par la médecine ou promis à une mort certaine par le hasard brutal, soient soudain rappelés à la vie. Non par mérite, non par logique, mais par ce que l'on appelle, faute de mieux, un miracle. Un événement minuscule parfois : un retard, un geste, une main tendue, une erreur providentielle. Et la mort, qui avait déjà dressé la table, se retire sans bruit.

Alors commence autre chose.

Non pas la reprise de la vie d'avant, mais son déplacement intérieur.

Ce temps gagné — ce petit prolongement, ce supplément d'âme accordé — n'est pas vécu comme une continuité. Il est perçu comme un don. Un cadeau fragile, presque embarrassant, que l'on tient d'abord avec crainte, comme s'il pouvait être repris à tout instant. Chaque matin devient une faveur. Chaque respiration, une autorisation renouvelée.

Le regard, surtout, change de nature.

Il cesse d'être pressé, distrait, superficiel. Il devient grave, attentif, presque reconnaissant. Ce regard-là ne consomme plus le monde : il l'habite. Il devient l'architecte d'une nouvelle vision, redessinant les priorités, réévaluant les urgences, reléguant l'accessoire à sa juste place — c'est-à-dire très loin.

Ce qui semblait essentiel se révèle soudain bruyant et vain.

Ce qui paraissait insignifiant prend une densité bouleversante : une lumière sur un mur, un visage aimé, le simple fait d'être là, encore.

Ce petit miracle, ce fragment de vie offert en supplément, transforme l'existence entière. Il impose une dette silencieuse — non pas envers la société, mais envers la vie elle-même. Et l'on marche désormais avec cette conscience aiguë : tout peut s'arrêter, mais tout peut aussi continuer. Et c'est peut-être là, dans cette lucidité mêlée de gratitude, que réside la véritable métamorphose.

12 février 2026

Tombe la neige...

Aujourd'hui, 15 février 2026, depuis la fenêtre de ma chambre donnant sur le jardin, je regarde tomber la neige comme on regarde passer une vie. Elle descend lentement, sans hâte, avec cette douceur implacable du temps qui ne lutte plus. Chaque flocon est une minute rendue au silence, chaque couche blanche une année qui s'ajoute aux autres, jusqu'à recouvrir le sol de ce que nous avons été.

À l'âge où l'on a franchi ses quatre fois vingt ans, le présent n'est plus qu'un mince fil tendu entre deux absences : ce qui n'est déjà plus et ce qui ne sera bientôt plus. La neige, en tombant, ne rafraîchit pas le monde ; elle l'apaise, elle l'endort, elle l'allège du poids des jours. Elle efface les traces comme le temps efface les certitudes, laissant derrière lui une beauté grave, presque funèbre.

Alors revient la chanson — Tombe la neige, celle de Salvatore Adamo. Elle ne m'appartient plus : c'est moi qui lui appartiens désormais. Elle m'a accompagné toute une vie sans que je m'en aperçoive. Elle me ramène à mes vingt ans, au moment précis où Bruxelles m'a offert la neige pour la première fois. J'y découvrais le froid, l'exil, la lenteur, et cette mélancolie européenne qui allait devenir mienne.

À vingt ans, la neige promettait encore. À quatre fois vingt, elle se souvient. Elle ne dit plus viens, elle murmure reste. Elle ne m'ouvre plus des chemins ; elle referme doucement des cercles.

Je prends mon téléphone, et les paroles s'élèvent, fragiles, presque usées par le temps. Elles tombent en même temps que la neige, comme si la voix savait depuis toujours qu'elle finirait par rejoindre ce paysage précis, ce jour précis, cet homme précis. Ce n'est plus une écoute, c'est une coïncidence métaphysique : le passé et le présent se superposent sans heurt, comme deux transparences parfaitement alignées.

Je regarde le ciel de Bruxelles, devenu une vaste page blanche. Et je comprends que cette blancheur n'est pas vide. Elle est pleine de tout ce qui a été vécu, aimé, perdu. La neige n'efface pas : elle archive. Elle conserve sous son linceul doux les élans, les erreurs, les joies, les blessures.

Dans ce décor silencieux, la musique et le paysage cessent d'être des objets extérieurs. Ils deviennent un lieu intérieur, une chambre de résonance où la vie se recueille avant de se taire. Et moi, immobile, je remercie silencieusement le temps de m'avoir laissé atteindre cet âge où l'on ne demande plus à vivre davantage, mais à comprendre.

15 février 2026



Chaque jour est un cadeau du ciel

Il arrive parfois qu'un homme se réveille avec une étrange sensation : celle d'avoir traversé la nuit comme on traverse une frontière invisible. Rien n'a changé autour de lui — la lumière du matin, les murs familiers, le bruit discret du monde qui recommence — et pourtant tout lui paraît différent.

Car il sait, au fond de lui, que la vie aurait pu s'arrêter hier.

Il ne s'agit pas toujours d'un accident spectaculaire ni d'une maladie déclarée. Parfois ce n'est qu'une intuition brutale, une prise de conscience soudaine : la vie tient à si peu de choses. Un instant d'inattention, un cœur qui se fatigue, un hasard mal orienté, et tout aurait pu se refermer comme un livre dont on tourne la dernière page.

Alors, quelque chose se déplace dans l'âme.

Celui qui a compris cela ne regarde plus les jours comme un dû. Il cesse de les compter comme une simple succession d'heures promises d'avance. Chaque matin devient autre chose : une permission de rester encore un peu dans le monde.

Le jour n'est plus une évidence.
Il devient un cadeau.

Un cadeau discret, presque fragile, posé dans les mains encore engourdies du réveil. On le reçoit d'abord avec étonnement, comme si l'on demandait silencieusement : est-il vraiment pour moi ?

Et peu à peu, le regard change.

Les choses les plus simples prennent une profondeur inattendue : la chaleur d'un café, la voix d'un proche, la lumière qui glisse sur un mur, le mouvement d'un arbre dans le vent.



Tout cela était déjà là hier, mais on ne le voyait pas vraiment. La vie, lorsqu'elle semble acquise, devient un décor. Lorsqu'elle apparaît menacée, elle redevient un miracle.

Ceux qui - comme moi - ont frôlé cette frontière invisible marchent ensuite différemment dans le monde. Non pas plus vite, ni même plus prudemment, mais avec une sorte de gratitude silencieuse. Ils savent que rien n'est garanti, et que c'est précisément cette fragilité qui donne aux choses leur prix.

12 mars 2025

Lettre d'un vieil homme à la jeunesse

À quatre-vingts ans, on découvre une chose étrange : la vie passe beaucoup plus vite dans la mémoire qu'elle ne passait dans les jours.

Les décennies qui paraissaient interminables lorsqu'on les vivait se replient soudain comme les pages d'un livre. Les années de jeunesse, les combats, les hésitations, les bifurcations décisives — tout cela défile dans l'esprit avec une clarté inattendue.

À cet âge, on ne repense pas tellement aux certitudes que l'on avait. On repense aux carrefours.

Ces instants fragiles où une décision devait être prise : avancer ou reculer, tenter ou renoncer, partir ou rester, croire en une idée ou la laisser mourir avant même de l'avoir éprouvée.

Avec le recul du temps, une vérité s'impose avec douceur mais aussi avec une certaine sévérité : les regrets naissent rarement de l'audace. Ils naissent presque toujours de la prudence excessive. Ce que l'on regrette le plus, ce ne sont pas les projets qui ont échoué. Ce sont ceux que l'on n'a jamais commencés.

C'est pourquoi, lorsque je regarde aujourd'hui la jeunesse, j'ai envie de lui dire ce que la vie m'a appris trop top : osez.

Osez imaginer ce qui n'existe pas encore.

Osez croire en vos idées lorsque personne ne les comprend encore.

Osez entreprendre, même lorsque le chemin paraît incertain.

Car entreprendre n'est pas seulement créer une activité ou bâtir une réussite matérielle. Entreprendre, c'est refuser que le monde reste tel qu'il est. C'est affirmer qu'un individu, avec une idée et de la persévérance, peut déplacer une pierre dans la grande architecture du destin humain.

Bien sûr, il y aura des obstacles. Il y aura des moments de doute, des tentatives qui échoueront, des nuits où l'on se demandera si l'on n'aurait pas dû choisir une route plus facile.

Mais la facilité n'a jamais construit les grandes œuvres.
Les grandes œuvres naissent de ceux qui acceptent de marcher vers l'inconnu.
Il y a des siècles, le grand poète arabe Al Mutanabbi l'avait exprimé avec une force admirable :

لقد فرقنا الاستعمار سنين طويلة واعاد الله ما فرقه الاستعمار

وعدنا في كل أرجاء الوطن العربي يدا بيد وروحا بروح وقلبا بقلب

Si tu te lances vers un idéal élevé,
ne te contente pas de ce qui est en dessous des étoiles.
Car le goût de la mort dans une petite chose
est le même que dans une grande.
Ces vers contiennent une leçon que toute une vie confirme : puisque l'existence comporte ses peines, ses risques et ses incertitudes, autant les affronter pour une ambition qui élève l'âme.
Pourquoi vivre dans l'étroitesse des prudences quand il est possible de vivre dans l'ampleur des rêves ?
La jeunesse possède une richesse que le temps ne restitue jamais : l'audace naturelle, l'énergie intacte, la liberté d'imaginer des horizons nouveaux. Ne laissez pas cette richesse s'endormir dans la crainte de l'échec.
Car l'échec n'est pas une fin. Il est souvent une étape.
Chaque tentative agrandit l'esprit.
Chaque difficulté fortifie la volonté.
Et parfois — souvent plus tard qu'on ne l'espérait — une idée prend racine, un projet grandit, une œuvre voit le jour.
Alors seulement on comprend que l'audace n'était pas une imprudence : c'était une fidélité à ce que l'on portait de plus vivant en soi.
Aujourd'hui, au soir de ma vie, si je devais résumer l'expérience de toutes ces années en une seule phrase, ce serait celle-ci :
1. Lorsque vous regarderez votre vie depuis l'autre rive du temps, vous ne regretterez jamais d'avoir visé les étoiles.
- Mais vous regretterez toujours d'avoir accepté de vivre en dessous d'elles.

17 mars 2026



Douzième déambulation

Mille et un regards

« Le regard est la première parole du cœur. »

Khalil Gibran



Table des matières *douzième déambulation*

Préambule. Là où naissent les regards 270
Introduction. Voyage au cœur des regards 271
Le regard du philosophe à l'heure du repos. Lorsque le temps n'est plus celui de l'action, mais de la pensée qui demeure 272
Le regard de l'émerveillement quand le monde devient un chef-d'œuvre 274
Le regard multiple de l'enseignante en maternelle. 276
Le regard multiple de l'enseignante en maternelle (suite) 278
Le regard du prisonnier. Les visages des prisonniers trahissent la moralité de leurs geôliers . . . 280
Le regard d'un émigré sur un train 284
Le regard d'un vieux en pélerinage sur son passé. 286
Le regard d'un vieux en pélerinage sur son passé (suite) 288
Le regard d'un vieux en pélerinage sur son passé (suite) 290
Le regard sur son premier amour. 291
Le regard d'une mère palestinienne à Gaza 292
Le regard de l'aigle 296
Le regard d'un homme peut ambitionner d'atteindre celui de l'aigle. (Ou comment désarmer les colères sans les mépriser). 296
Le regard du réfugié 298
Le regard de l'innocent injustement condamné. Quand l'humanité vacille dans les yeux de l'oublié 300
Le regard de l'émigré sur son jour de départ. 302
Le regard du détenu du fond de sa cellule 303
Le regard de l'orphelin 304
Le regard de l'enfant de Palestine 305
Le regard du peuple debout 306
Le regard du rêveur 307
Le regard fugace 308
Le regard amoureux. 310
Le regard d'un jeune couple sur leur premier enfant 312
Le regard de l'écrivain 315
Conclusion. Regarder autrement 316

Préambule

Là où naissent les regards

Tout commence par un éclat — à peine une lueur — au fond d'un œil qui cherche à comprendre. Avant la parole, avant le geste, il y a ce silence tendu entre deux êtres : un regard qui ose, ou qui se dérobe.

C'est là que tout se joue : la peur, la tendresse, la curiosité, la reconnaissance.

Nous croyons voir le monde, mais c'est le monde qui nous regarde à travers ce que nous sommes capables d'aimer.

Un regard n'appartient à personne. Il traverse, il relie, il façonne. Il porte en lui le poids du passé et l'appel de l'inconnu. Il suffit parfois d'un seul, posé au bon moment, pour que la vie change de trajectoire.

Regarder, c'est risquer. C'est laisser l'autre pénétrer nos certitudes, fissurer nos défenses. Mais c'est aussi apprendre à voir l'invisible : la bonté discrète, la douleur muette, la beauté fragile. Le monde manque de regards vrais — pas de ceux qui jugent, mais de ceux qui reconnaissent.

Puissions-nous les rouvrir, un à un, jusqu'à retrouver en nous cette clarté première : celle de l'humanité partagée. C'est de là qu'est né ce livre — d'un besoin urgent de retrouver, au milieu du tumulte des images, ce point fixe, cette lumière intérieure qui nous relie. Car comprendre les regards, c'est peut-être apprendre à mieux se regarder soi-même

Introduction

Voyage au cœur des regards

Une traversée de l'âme humaine, un œil posé sur l'essentiel. Écrire sur les regards, c'est embarquer pour un voyage au long cours, sur un frêle voilier lancé sur l'océan de l'humain. C'est affronter les vagues de l'émotion, sonder la profondeur du silence, et tenter de capter, entre deux souffles, cette étincelle invisible qui relie un être à un autre.

Avant de comprendre, d'agir, de juger ou d'aimer, nous regardons.

Le regard est la première parole sans mot, la première fenêtre sur le monde, le premier lien entre deux vérités. Il ne se contente pas de voir : il ressent, il pèse, il espère, il interroge. Il est le reflet de l'âme — parfois son masque, parfois sa blessure. Il y a autant de regards que d'étoiles dans le ciel, autant que de vagues sur les mers. Chacun porte en lui une nuance, un secret, un éclat d'humanité : le regard fugace qui frôle sans s'attacher, celui du détenu injustement condamné qui hurle en silence,

le regard de l'enfant palestinien chargé de douleurs trop grandes, ou celui, lumineux, de l'émerveillement — ce joyau discret qui sauve et révèle la beauté cachée.

Ce recueil est une traversée. Une tentative d'approche. Il ne cherche ni à juger ni à plaider : il écoute. Il écoute ces mondes intérieurs qui s'expriment sans bruit, ces âmes qui parlent par la pupille. Car chaque regard est une histoire, une brûlure ou une lumière. Et regarder vraiment, c'est déjà aimer un peu.

À une époque où l'image nous inonde mais où l'attention se dissout, il devient vital de réapprendre à regarder — avec lenteur, avec justesse, avec humanité. Puissent ces textes éveiller en chacun ce que tout regard authentique porte en germe : une présence, une question, une rencontre.

Le regard du philosophe à l'heure du repos

Lorsque le temps n'est plus celui de l'action, mais de la pensée qui demeure

Il y a un moment dans la vie, souvent discret, où l'homme de pensée pose enfin sa plume, non pour se taire, mais pour observer autrement. Loin du tumulte, à l'orée de la vieillesse, le philosophe – ou l'écrivain engagé – regarde son siècle avec une distance nouvelle, celle que seule le grand âge peut offrir.

C'est un regard qui ne cherche plus à convaincre, mais à comprendre. Qui ne veut plus dominer le monde des idées, mais l'habiter avec humilité. C'est un regard traversé par les événements, marqué par les guerres, les révolutions, les illusions politiques, les chants d'espoir et les cris de détresse.

Un regard qui se souvient.

Il se souvient des combats menés, des articles écrits dans l'urgence ou l'émotion, des tribunes enflammées, des manifestations, des dialogues de fond, des erreurs aussi. Il sait maintenant que la vérité ne se crie pas toujours, qu'elle se murmure parfois, qu'elle mûrit dans le doute plus que dans la certitude.

Le regard du philosophe à l'âge du repos n'est ni amer ni cynique. Il est simplement plus vaste. Il embrasse les paradoxes. Il sait que le progrès cohabite avec la barbarie, que la technique peut servir l'humanité comme la détruire, que les utopies peuvent enfanter des monstres, mais aussi ouvrir des voies. Il sait que l'homme est capable du pire, mais qu'il est aussi, parfois, bouleversant de beauté.

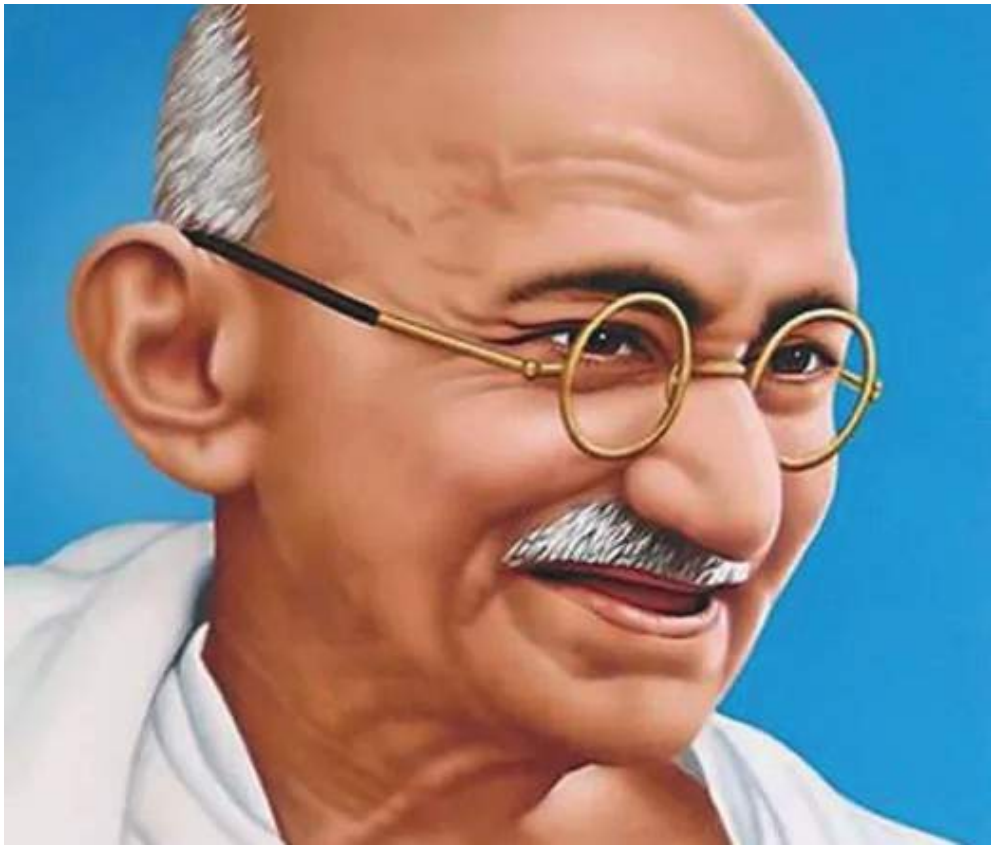
C'est un regard fatigué, peut-être, mais non résigné. Il continue de chercher. Non plus dans les grands discours, mais dans les signes indétectables par le commun des mortels, dans les gestes oubliés, les questions que l'on n'ose plus poser.

Il ne veut plus imposer une grille de lecture, mais transmettre une vigilance. Il ne dresse plus de bilans, il sème encore quelques graines.

Et parfois, dans le silence d'un matin, il se demande : « Ai-je été entendu ? Ai-je convaincu un lecteur ? » Mais il sait qu'un mot peut survivre à celui qui l'a écrit. Qu'une pensée bien transmise ne meurt jamais tout à fait.

Alors il regarde son siècle comme on regarde un enfant difficile : avec tendresse, avec inquiétude, mais avec la foi qu'un jour, peut-être, il apprendra. Il regarde les jeunes qui s'élèvent, les luttes qui renaissent, les erreurs qui se répètent, et il se dit que rien n'est jamais perdu, tant qu'il y a quelqu'un pour penser encore, pour rêver encore, pour regarder autrement.

25 juin 2025



Le regard de l'émerveillement

quand le monde devient un chef-d'œuvre

Il est un regard que rien ne remplace. Un regard rare, précieux, parfois oublié à l'âge adulte. C'est le regard de l'émerveillement. Celui qui ne juge pas, qui ne compare pas, qui ne soupèse pas. Celui qui accueille. Qui découvre. Qui s'ouvre.

C'est le regard de l'enfant devant la première chute de neige. Le regard d'un passant devant un arbre en fleurs. Le regard de celui qui, soudain, lève les yeux du tumulte pour voir un rayon de lumière percer les nuages, et qui s'arrête. Non pas parce qu'il doit, mais parce qu'il ne peut faire autrement. Il a vu. Et ce qu'il a vu l'a touché.

Dans ce regard, le monde n'est plus un décor. Il devient présence. Il devient œuvre. Un tableau sans cadre, une musique sans partition, un miracle sans explication. Tout est là : les pierres du chemin, le chant lointain d'un oiseau, le souffle du vent dans les feuillages, le visage ridé d'un vieil homme au sourire paisible, une main tendue, un silence partagé. Rien n'est banal. Tout devient signe. Chaque détail a une âme.

Ce regard est une prière muette. Il ne demande rien. Il remercie. Il dit : c'est beau d'être là. Il transforme l'instant en éternité. Il n'a pas besoin de spectacle, ni d'artifice. Une simple goutte d'eau sur une vitre, un rire d'enfant, une étoile solitaire suffisent à le faire naître.

Il est le contraire du regard blasé, de celui qui a tout vu, tout su, tout compris. L'émerveillement ne vient pas de l'ignorance, mais de l'attention. Il ne vient pas d'un manque, mais d'un amour de la vie. Il est un éveil. Il dit que le monde, malgré ses douleurs, malgré ses déchirures, peut encore être contemplé avec amour.

Et ce regard-là change tout. Il transforme la fatigue en paix intérieure, l'ennui en poésie, le quotidien en fête discrète. Il ouvre la porte de l'invisible. Il rend l'ordinaire sacré. Il nous rend à nous-mêmes.

Il est possible que, dans un monde saturé d'images, d'urgences, d'informations, ce regard soit devenu détaché. Car il ne veut rien posséder. Il ne cherche pas à gagner. Il s'étonne, tout simplement. Il se tient là, humble, joyeux, réconcilié.

Quand on regarde ainsi, le monde devient un chef-d'œuvre. Pas parce qu'il est parfait, mais parce qu'on a enfin appris à le voir. À le voir comme un don, fragile, vibrant, inépuisable.

Et peut-être que l'essentiel commence là : dans cette capacité à s'émerveiller encore, à se laisser surprendre, à dire merci sans mot.

Le regard multiple

de l'enseignante en maternelle

Dans la classe colorée d'une école maternelle, à Bruxelles, là où les murs débordent de dessins maladroits et de lettres aux couleurs vives, une femme veille. L'enseignante, madame Gharbi, figure discrète mais essentielle, traverse la journée portée par un regard qui ne cesse de se transformer, de s'adapter, de jongler entre douceur et fermeté, vigilance et bienveillance. Chaque seconde qui s'égrène lui impose un nouveau regard.

Celui de la tendresse lorsqu'un petit s'accroche timidement à son tablier, perdu dans l'agitation de la classe. Celui de la patience face à cet autre qui pleure à chaudes larmes parce qu'un crayon a disparu, comme si le monde s'effondrait. Ce même regard qui se fait rassurant, promettant silencieusement de retrouver ce trésor égaré.

Mais à peine a-t-elle esquissé un sourire apaisant qu'un éclat de voix retentit. Un enfant a frappé son camarade pour une broutille. Son regard change, s'affermit. Il devient grave, posé, autoritaire sans jamais être dur. Il faut comprendre, expliquer, apaiser, corriger. L'équilibre est fragile : punir sans briser, enseigner sans blesser.

Et puis, du coin de l'œil, elle capte un mouvement dangereux : un petit escalade imprudemment sa chaise pour attraper un jouet perché trop haut. Son regard file, alerte, rapide comme un battement d'aile. Elle intervient d'une voix douce mais ferme. L'enfant redescend, frustré mais sain et sauf.

À peine a-t-elle repris son souffle qu'un pot de peinture se renverse, répandant des éclats de couleur sur le sol. Un enfant paniqué croit avoir commis l'irréparable. Alors, son regard se fait complice, presque amusé, pour dédramatiser la situation. Après tout, ce n'est que de la peinture, et les plus beaux chefs-d'œuvre naissent parfois du désordre.

Dans un coin, deux enfants se disputent un jouet. L'un pleure, l'autre crie. Ici, son regard devient médiateur, un pont tendu entre les colères. Elle s'accroupit, à hauteur d'enfant, pour comprendre, pour expliquer que les jouets sont faits pour être partagés, que les mots valent mieux que les coups.

Et là-bas, un petit garçon au visage crispé tire nerveusement sur sa manche. L'urgence se lit dans ses yeux : il faut aller aux toilettes, et vite. Mais l'enseignante comprend aussi, sans un mot, que pour un autre, il est déjà trop tard. Alors, son regard se fait doux, enveloppant, pour éviter la honte et trouver une solution discrète.

La Leçon de Tolérance

Ce jour-là, un nouvel élève rejoint la classe. Un petit garçon aux yeux sombres et curieux, timide, serrant fort la main de sa mère avant de la lâcher. L'enseignante rassemble les enfants autour d'elle. Son regard devient alors doux et accueillant.

— Mes chers enfants, aujourd'hui, nous avons un nouvel ami parmi nous. Il s'appelle Amir. Il vient d'un pays lointain, mais désormais, il est un des nôtres. Ici, nous sommes tous amis, peu importe d'où nous venons.

Les enfants écoutent, intrigués, certains échangent des sourires, d'autres restent silencieux, observant Amir avec curiosité. L'enseignante croit que sa leçon d'accueil et de tolérance a trouvé un écho dans ces petits cœurs.

À suivre...

Le regard multiple

de l'enseignante en maternelle (suite)

Mais dans le bac à sable, la réalité lui rappelle que les mots doivent être vécus pour être compris. Amir joue seul, s'essayant à construire un château maladroit. Un autre enfant, distrait ou taquin, lance sans méchanceté une poignée de sable qui atterrit sur le visage d'Amir. Instinctivement, Amir crache pour enlever les grains de sable de sa bouche.

Mais son geste est mal interprété. L'enfant qui a lancé le sable, le visage rouge de colère, se jette soudain sur lui. Une bousculade éclate. Les cris fusent.

L'enseignante intervient aussitôt, son regard passant de la surprise à l'autorité. Elle sépare les deux enfants, s'accroupit à leur hauteur.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demande-t-elle d'une voix ferme mais calme.

L'enfant, les poings serrés, crie :

— Parce qu'il a craché sur mon pays ! Il est étranger.

Un silence glacial s'abat. L'enseignante reste un instant figée, déconcertée. Comment un simple geste défensif a-t-il pu devenir un acte d'offense aux yeux de cet enfant ? Elle réalise, avec une pointe d'amertume, que sa leçon du matin n'a pas porté ses fruits.

Alors, son regard devient plus profond, plus éducatif. Un regard qui ne gronde pas mais qui interroge, qui cherche à comprendre avant de corriger.

— Tu sais, parfois, on fait des gestes sans vouloir blesser. Amir n'a pas craché pour te faire du mal. Il avait du sable dans la bouche, il voulait juste s'en débarrasser. Cela n'a rien à voir avec ton pays ou avec toi.

L'enfant baisse les yeux, désarmé.

— Et toi, Amir, tu sais que si quelque chose te dérange, tu peux le dire sans te battre.

Le regard de l'enseignante se fait alors rassembleur, enveloppant les deux enfants.

— Ici, dans cette classe, nous sommes comme une grande famille. On vient de partout, mais on apprend à vivre ensemble. Ce n'est pas toujours facile, mais c'est en parlant qu'on devient amis.

Petit à petit, la tension se dissipe. Les deux enfants, encore un peu hésitants, se jaugent. Peut-être qu'un simple jeu suffira à briser la glace.

La cloche sonne. Les rires s'éloignent. Le silence revient. Madame Gharbi range la salle, ramasse les jouets éparpillés, efface les tableaux. Elle quitte cet univers de tourbillons d'émotions pour retrouver sa propre maison. Mais même là, les regards continuent. Doux vers son conjoint, attentif vers ses propres enfants, parfois réprobateur devant une dispute, parfois complice devant une farce.

Car son regard, façonné par tant de petites âmes, ne s'éteint jamais. Il est devenu un kaléidoscope d'émotions, de patience, de tendresse, de fermeté. Un regard de guide, d'éducatrice, mais surtout d'humanité.

Et c'est ainsi qu'elle recommencera demain, avec le même éclat dans les yeux, prête à offrir mille regards pour accompagner mille petites vies sur le chemin de la découverte.

20 janvier 2025

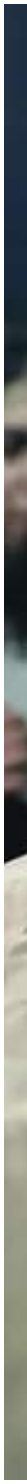
Le regard du prisonnier

Les visages des prisonniers trahissent la moralité de leurs geôliers

Les visages des prisonniers libérés sont le miroir impitoyable des valeurs de leurs geôliers. Le contraste frappant entre ceux, alertes, bien nourris et souriants, des otages israéliennes libérées par le Hamas et ceux, tristes et marqués par les mauvais traitements subis, des prisonniers palestiniens libérés par Israël en dit long sur l'humanité et la moralité de leurs geôliers respectifs.

L'histoire se souvient. Elle grave dans notre mémoire collective les regards hagards, les silhouettes squelettiques et les corps brisés des prisonniers libérés des camps de la Seconde Guerre mondiale. Ces images, prises à la libération des camps nazis il y a quatre-vingt ans, hantent encore l'humanité comme un avertissement permanent contre la barbarie. Ces visages racontaient des histoires sans besoin de mots : celles de privations, d'humiliations et de traitements qui défiaient toute humanité. Le monde fut sidéré de constater jusqu'où la déshumanisation avait pu aller.

Il y a quelques jours, nous avons ressenti un soulagement de voir la libération de prisonniers dans un contexte bien différent, mais dont les échos rappellent ce que l'Histoire nous enseigne sur le traitement de l'ennemi. Des prisonniers palestiniens ont été libérés en contrepartie de la libération de soldates israéliennes. Et pourtant, un contraste saisissant a frappé les observateurs : les visages souriants des soldates israéliennes, otages du Hamas pendant quinze mois, leur allure soignée, leurs vêtements impeccables et leur énergie positive semblaient provenir d'un monde différent de celui des prisonniers palestiniens sortis des geôles israéliennes. Ces derniers, hagards, usés, marqués par des épreuves visibles, donnaient l'impression d'avoir été détenus dans des prisons du Moyen Âge.





Un contraste frappant

Le contraste devient encore plus frappant lorsque l'on examine les conditions de détention. Les soldates israéliennes, captives d'un groupe armé non étatique, ont été détenues sous des bombardements quasi quotidiens, dans des conditions épouvantables. Et pourtant, elles ont été protégées par leurs geôliers comme les prunelles de leurs yeux. À l'inverse, les prisonniers palestiniens étaient sous la garde d'un État constitué, bénéficiant de moyens modernes et à l'abri des bombardements. Cette réalité, inexplicable à première vue, interpelle même l'observateur le plus neutre. Que disent ces contrastes sur les valeurs de chaque camp et sur la manière dont l'ennemi est perçu et traité ?

Aujourd'hui, avec les moyens modernes de la télévision et des caméras, ces scènes ne sont plus seulement consignées dans les livres d'histoire : elles se déroulent sous nos yeux. Ces images frappent les consciences : elles révèlent, sans avoir besoin de témoignages, le traitement infligé aux captifs de chaque camp. Les premiers regards des prisonniers libérés parlent plus fort que mille discours. Leur état physique et mental devient un témoignage brut de leur captivité : étaient-ils nourris correctement ? Ont-ils subi des violences ou des humiliations ? Ont-ils été considérés comme des êtres humains ou réduits à de simples symboles de vengeance ?

À travers ces libérations, chaque camp expose une partie de son âme, souvent malgré lui. Les visages des prisonniers libérés témoignent, de manière cruelle mais implacable, des valeurs et de l'humanité — ou de son absence — des geôliers. « Dis-moi comment tu traites ceux que tu détiens, et je te dirai qui tu es ». Et dans cet exercice, c'est le Hamas qui montre davantage d'humanité et de morale que l'État d'Israël.

Le terreau des crimes à venir

À la sortie des camps de la Seconde Guerre mondiale, l'humanité fut confrontée à l'horreur dans toute sa nudité. Ces scènes d'une brutalité inimaginable furent exposées, non pour humilier davantage, mais pour rappeler que l'oubli est le terreau des crimes à venir. Le peuple allemand, grand et capable de résilience, dut affronter cette mémoire collective, tout comme chaque nation confrontée à ses propres zones d'ombre.

Aujourd'hui encore, nous voyons les fantômes du passé ressurgir dans certains échanges de prisonniers. Les regards hagards, les corps fléchissant ou au contraire, les visages alertes et bien nourris nous rappellent une vérité simple et terrible : le traitement de l'ennemi prisonnier reflète la véritable nature de ses geôliers et des valeurs qu'ils prétendent défendre.

Puissions-nous, à travers ces images, nous regarder en face et comprendre que l'extrême, quel qu'il soit, n'est jamais un chemin vers la grandeur. L'histoire ne pardonne pas, pas plus que la mémoire humaine. Sauvegardons-nous de nous-mêmes, pour que ces horreurs appartiennent un jour définitivement au passé.



Le regard du voyageur

sur un train

Un vieux quai de gare, désert, s'efface sous la neige fondue. Deux bancs de bois, couverts de givre, semblent attendre des voyageurs qui ne viendront plus. Au-dessus d'eux, une ancienne horloge jaunie par le temps marque 2 h 35 - à moins qu'elle ne soit hors service, comme cette gare désertée par tous les signes de la vie. Des stalactites pendantes transforment ce qui reste d'un abri supérieur en mâchoire figée de l'hiver.

Au loin, un train à vapeur approche lentement dans la brume grise. Sa lanterne perce la neige d'une lumière fatiguée, presque mélancolique.

La forêt nue, plongée dans le silence, entoure la scène comme un témoin muet.

C'est une gare où l'on n'arrive plus, ou d'où l'on ne part plus. Un lieu de passage devenu lieu de mémoire.

Quelque chose entre la nostalgie, l'attente, et l'adieu.

Je regarde attentivement cette image.

Elle surgit par hasard sur mon écran, et me saisit au cœur comme un souvenir oublié qui se réveille en sursaut. À moins qu'il ne s'agisse d'une incitation inconsciente à relever le défi de la décrire.

Ce train, ce quai, cette lumière gelée... convoquent en moi le souvenir d'un autre train. D'un autre départ. D'un autre moi, plein d'ardeur et de jeunesse.

Je ferme les yeux.

Et je suis de nouveau sur le quai de la gare Saint-Charles à Marseille. C'est le chef de gare, cette fois, qui me fait sursauter :

— En voiture ! En voiture !

Je me précipite pour monter dans le train. J'ai un rendez-vous avec mon destin. Je colle mon front à la vitre de mon compartiment. Je regarde la France défiler comme une carte vivante : Avignon, Valence, Lyon, Dijon...

Les toits, les clochers, les vaches dans l'herbe humide. Je suis ébloui, émerveillé, impatient. Et le jeune homme que j'étais me pose cette question :

— Est-ce cela, le destin des hommes ? Partir ?

Je souris à travers les années. Et je lui réponds, du haut de ce 29 juin 2025 :

— Depuis Abraham quittant Ur, nous cherchons tous une terre plus fertile.

Nous sommes les bergers de notre propre destin. Quand la pluie ne féconde plus assez la terre, on lève les yeux et on marche droit devant.

On ne sait pas toujours où l'on va, mais on sait pourquoi l'on part.

Et soudain, une autre question surgit, plus profonde encore :

— Et si tu avais aujourd'hui un bâton magique... pour tout effacer, pour ne pas émigrer, pour rester au pays natal ? Le ferais-tu ?

Je reste silencieux un instant. Je regarde à nouveau l'image de cette gare de givre et de brume. Je pense à toutes les douleurs, les humiliations, les solitudes des immigrés du monde entier. Mais alors me revient une image vive, brûlante, irrévocable : celle de moi, jeune homme, debout sur la passerelle du bateau quittant le port de Tunis, bombant le torse, levant la main droite vers le ciel, imitant la statue de la Liberté, comme promis à moi-même pour immortaliser l'instant.

Ce geste n'était pas une fuite. C'était un serment. Et aujourd'hui, je sais ce que je réponds :

— Pour tout l'or du monde, je ne changerais rien à ma vie passée.

Car je n'aurais pas partagé la vie des émigrés, mes semblables. Je n'aurais pas partagé leur aventure. Je n'aurais pas écouté leurs rêves, porté leurs peines. Je n'aurais pas écrit pour eux, avec eux. Et je ne serais pas celui que je suis devenu.

Je regarde de nouveau l'image de cette gare du bout du monde, plongée dans la brume... Et, pour peu que ce train s'arrête, j'y monterai - malgré mes cheveux blancs - pour toute nouvelle aventure, le cœur joyeux, en répétant ce vers immortel de notre grand poète :

« Qui n'aime point escalader les montagnes traînera à jamais dans les crevasses. »

29 juin 2025

Le regard de nos aînés

en pélerinage sur son passé

À force de contempler cette photo aux contours fanés — une gare oubliée, prise au bout du monde, noyée dans le brouillard et la mélancolie — j'ai fini par l'apprivoiser. Son décor blême, qui aurait découragé le plus vaillant des voyageurs, me murmure désormais un étrange appel.

Pourquoi ne pas oser l'impossible ? Qu'est-ce qui empêcherait un vieil homme aux tempes d'argent, à la mémoire féconde, de reprendre la route sans carte ni boussole ?

Tout y est : la brume, la neige, la nuit qui galope comme une cavalière aveugle, et ce long hurlement lugubre du train qui fend l'air comme un cri venu d'un autre monde. Je n'ai ni billet, ni valise, ni passeport. Seulement l'envie d'un nouveau départ vers l'inconnu. Je monte dans le premier wagon.

À l'intérieur, rien n'est différent d'un autre train. Ou presque. L'odeur de vieux bois verni, le cuir fatigué des sièges, la vibration grave du moteur... Mais je suis seul. Le compartiment semble suspendu hors du temps. Une lanterne oscille faiblement au plafond, et par la fenêtre, je ne vois que des formes confuses : des pins noirs, des ombres furtives, la blancheur impitoyable d'une neige épaisse.

Le train s'ébranle. Direction inconnue.

Les premières heures se déroulent dans un silence habité. À travers les vitres, le paysage devient sauvage. Une grande forêt se déploie, impénétrable. Ses arbres, hauts comme des cathédrales, me regardent passer avec une indifférence séculaire. De temps en temps, surgit une clairière. J'aperçois des bêtes au pelage fauve, aux yeux phosphorescents. Des lions ? Des tigres ? Un instant, je crois rêver. Puis je me rappelle : ce voyage n'est pas rationnel. Il est symbolique, intérieur. Il me traverse autant que je le traverse.

Premier arrêt.

Je descends. La gare semble abandonnée depuis cent ans. Les murs suintent l'humidité, les panneaux indicateurs sont couverts de signes étranges, des caractères oubliés ou indéchiffrables. Nul humain en vue. Une bourrasque soulève un tourbillon de neige, efface mes traces. Le vent siffle comme une voix sans corps.

Je remonte dans le train avant qu'il ne reparte sans moi. La chaleur du compartiment m'étreint. Dehors, la tempête gronde. Les éclairs zèbrent le ciel, des torrents d'eau s'écrasent contre les vitres. Le train continue de rouler, imperturbable, comme s'il glissait sur un fil invisible tendu entre deux mondes.

Peu à peu, l'espace devient irréel. Nous longeons un lac noir où flottent, immobiles, des crocodiles géants, yeux mi-clos, bouches entrouvertes. Puis des falaises abruptes, rouges comme le sang, d'où chutent des cascades vertigineuses. Le tonnerre roule, profond, inquiétant.

Et moi, vieil émigré, retrouvant un nouvel élan je souris. Je ne sais pas où je vais, mais je suis heureux et vivant.

Chaque tunnel me plonge dans des visions : dans l'un, je revois mon premier départ vers Paris, ma jeunesse, mes compagnons de voyage, les toits de tuile et les fermes au petit matin. Dans un autre, je croise des visages disparus, des amours mortes, des regrets muets. Chaque fois que le train ressort à la lumière, c'est une part de moi qui se réveille, rajeunie.

Puis le train s'arrête. Encore.

2 juillet 2025

Le regard de nos aînés

en pélerinage sur son passé (suite)

Une gare rongée par des herbes sauvages, le bois qui gémit sous la neige. Je me dis qu'il n'y aura personne. Et pourtant...

Une silhouette s'avance lentement sur le quai, emmitouflée, familière. Mon cœur bondit. Je la reconnais. C'est Moune. Mon épouse. Ma complice de toujours. Celle qui, sans poser de questions, m'a toujours suivi, même au bout du monde. Celle qui n'a jamais eu besoin de comprendre pour approuver, de connaître pour faire confiance.

Je lui tends la main. Elle grimpe doucement dans le wagon. Son regard croise le mien, comme toujours, accompagné de son sourire légendaire. Et dans ce regard, je lis à la fois l'émerveillement de la jeune femme que j'ai connue, et la sérénité de celle qui a traversé avec moi les tempêtes de l'existence.

Elle s'installe en face de moi, enlève son bonnet, secoue la neige de ses épaules. Aucun mot n'est prononcé. Il n'y a pas besoin. Tout est dit dans cette présence. Tout est décidé.

Le train repart.

Nous ne savons pas où nous allons. Nous ne savons même plus dans quel monde nous sommes. Mais qu'importe : nous sommes ensemble.

Dehors, le paysage devient encore plus étrange. Les forêts se teintent de violet, les montagnes flottent à l'envers dans un ciel de brume. Des oiseaux inconnus aux ailes translucides traversent les nuées en silence. Un instant, le train semble rouler sur l'eau, un autre sur la lumière elle-même.

Nous ne sommes plus dans un train. Nous sommes dans un rêve.

Elle sourit, et me tend la main. Je la prends comme on attrape une bouée au milieu de l'océan du temps. Sa peau est tiède, vivante. Et dans ce contact, je ressens tout : les premiers baisers, les soirées inoubliables, les enfants qui ont grandi, les douleurs surmontées, les silences habités, les mains serrées au fil des départs. Nous n'avons jamais cessé de voyager.

Puis, doucement, elle me murmure :

— Où crois-tu que ce train nous emmène ?

Je ris. Ce rire que je ne croyais plus avoir en réserve. Et je réponds :

— Là où nos souvenirs deviennent des paysages. Là où les jours passés éclairent ceux qui restent. Là où les vieux rêves redeviennent neufs.

Et elle ajoute, malicieuse, comme au premier jour :

— Alors, allons-y. Même le dernier voyage peut être le plus beau. Du moment qu'on le fait à deux.

Le train file à travers l'inconnu.

Et tout redevient promesse.

2 juillet 2025



Le regard de nos aînés

en pélerinage sur son passé (suite)

C'était un matin pâle, celui où l'on ne part plus vraiment, mais où l'on s'éloigne doucement. Le vieux train attendait, immobile, comme s'il savait que ce voyage serait différent des autres.

Sur le quai, un vieil homme, valise en main, observait la voie qui s'étirait vers l'inconnu.
Son regard n'était ni triste ni inquiet : il était apaisé, comme celui d'un marin qui sait que la mer l'appelle une dernière fois.
Lorsqu'il monta dans le wagon, le vent s'engouffra derrière lui, soulevant un souffle de mémoire.
Chaque gare traversée réveillait un visage, une voix, un fragment de vie.
Le paysage défilait lentement, entre brume et lumière, comme un film muet projeté sur l'écran du temps.
À mi-chemin, une femme s'assit près de lui. Elle portait un manteau clair et un sourire de connivence. C'était Moune — sa complice d'éternité.
Ils se regardèrent longtemps sans parler, car les mots, à cet âge, deviennent superflus : les âmes se suffisent.
Le train poursuivait sa route vers une destination sans nom.
À mesure qu'il avançait, le monde extérieur s'effaçait, remplacé par une clarté étrange, douce, presque irréelle.
Le vieil homme ferma les yeux, et, dans le roulis du train, il crut entendre la voix du temps lui murmurer :
— Tu as bien voyagé.
Quand le train s'arrêta, nul ne descendit. Mais sur le quai, on jura avoir vu deux silhouettes se fondre dans la lumière, main dans la main.

Fin

2 juillet 2025

Le regard sur son premier amour

Deux vieux amis, assis sur un banc, laissent couler leurs souvenirs comme on égrène les perles d'un chapelet.

Le vent joue dans les feuilles, le temps semble suspendu.

Un jeune couple passe devant eux, se tenant par la main, échangeant ces regards où tout se dit sans un mot.

L'un des deux amis soupire :

— Rien ne remplace le premier amour.

Alors commence entre eux un échange doux et grave, comme un murmure entre deux cœurs anciens.

Ils évoquent les premières palpitations, les nuits sans sommeil, les lettres pliées en quatre qu'on relisait jusqu'à les user, les silences brûlants, les promesses d'éternité murmurées sous un ciel d'adolescence.

Le premier amour, disent-ils, ne meurt jamais.

Il change de visage, de lieu, de saison, mais il reste là, dans le coin du cœur où la mémoire garde ce qui a compté.

Car ce n'est pas seulement une personne qu'on aime alors : c'est l'idée même de l'amour, pure, absolue, intacte.

Et quand le soleil décline derrière les arbres, les deux amis se taisent.

Un long silence les unit.

L'un d'eux finit par sourire :

— Peut-être qu'au fond, ce n'est pas le premier amour qui est unique… mais la première fois qu'on y a cru

Le regard d'une mère palestinienne

à Gaza

Elle est là, debout au milieu des ruines. Son foulard est noir de cendres, ses bras vides. Le vent soulève un reste de rideau accroché à un pan de mur — c'était la cuisine, ou peut-être la chambre. Elle ne sait plus. Il ne reste rien pour nommer les pièces de la maison. La maison elle-même a été dissoute dans l'air, comme ses enfants.

Autour d'elle, plus un cri, plus un appel, plus une main. Ils sont tous partis au paradis, à quelques semaines d'intervalle : ses parents, ses grands-parents, son mari, ses petits...

Un à un, emportés, étouffés, ensevelis. Et elle, seule survivante, seule témoin. Mais témoin de quoi, sinon d'un monde qui se défait sans honte ?

Et pourtant, elle ne quitte pas les lieux.

Elle s'est hasardée une ou deux fois pour aller chercher de la nourriture, mais il y a eu trop de morts pour qu'elle puisse songer à y retourner. C'est encore un piège, se dit-elle, pour tenter de briser notre résistance.

Elle regarde les ruines, non comme on regarde un champ de guerre, mais comme on regarde une vieille photographie d'enfance. Chaque pierre retournée lui parle. Chaque fissure raconte une nuit d'hiver, un rire étouffé, un repas partagé debout faute de place.

Ce camp n'était pas une maison — mais c'était leur maison. Un entre-deux permanent entre deux bombardements.

Un foyer précaire, certes, mais tissé d'amour, d'attente, de résistance. Elle se souvient de la voix de sa mère chantant en pliant les couvertures. De la silhouette de son père traçant un carré de jardin au pied du mur pour jouer avec ses frères et sœurs.

Des rires d'enfants jouant à cache-cache entre les citernes d'eau. Et même des jours de peur, où l'on s'abritait les uns contre les autres dans une pièce sans toit — ces jours-là réveillent en elle des sentiments d'amour et de solidarité.

Tout cela, oui, fait partie d'elle.

Et les ruines, aujourd'hui, ne lui sont pas étrangères : elles lui ressemblent.

C'est là que sa mémoire est enfouie. Pas dans les livres d'histoire, mais sous ces cailloux, dans ces creux où l'on a tenu, résisté, combattu les envahisseurs. C'est là, dans cette poussière que d'autres veulent encore bombarder, qu'habite son ADN, gravé à même la détresse. Pourquoi s'acharner encore sur des cailloux, sur des ruines ? se demande-t-elle. Veulent-ils venger leurs morts en tuant les nôtres trois, quatre fois de suite ?

Et maintenant, une rumeur circule : Ils n'arrêteront que si l'on quitte Gaza. Il faudra partir. Partir ? Quitter qui, quitter quoi ? Pour aller où ? Chercher de nouveaux camps ? De nouveaux cimetières ?

Mais comment quitter ce qui vous constitue ? Comment abandonner les restes de ses martyrs, les ombres de ses vivants, les traces de ses rêves effondrés ?

Elle ne veut pas partir. Pas parce qu'elle espère. Mais parce qu'elle appartient à ce monde de désolation. Elle appartient à ce lieu sans espoir, à cette terre meurtrie, à ces pierres brisées plusieurs fois par la folie des plus forts — ces cailloux qui lui parlent, qui lui disent qu'elle est chez elle, dans son pays.

Et quand elle regarde autour d'elle, c'est comme si elle s'adressait aux bourreaux du jour — ceux qui n'oseront jamais descendre de leurs bombardiers pour affronter



les siens en face : « Ce que vous appelez ruines, c'est mon berceau, ma boussole, mon pays, mon histoire. C'est là que mon peuple a aimé, survécu, résisté. C'est là que mon âme demeurera. »

Son regard, désormais, n'est plus seulement celui d'une veuve, d'une mère, d'une orpheline. C'est le regard d'un peuple debout dans toute sa grandeur. Un regard qui dit non à l'effacement. Un regard qui retient tout ce que l'on voudrait détruire — par le souvenir et l'attachement.

Et voici que les cailloux sous ses pieds, souillés de sang, tachés de larmes, deviennent plus éclatants que les pierres précieuses. Car aucune richesse au monde ne renferme autant d'attachement, de fidélité aux ancêtres, d'honneur, de courage, de patriotisme — et de dignité.

Alors, après avoir fait lentement le tour des ruines de ce qui fut leur maison, elle revient sur ses pas. Elle choisit un gros caillou, parmi tant d'autres, et s'y assied, le dos droit, le regard fixe. Non pour pleurer, non pour fuir — mais pour veiller, comme on veille un sanctuaire, comme on protège une flamme fragile.

Elle ne partira pas.

Elle restera là, sentinelle muette, pour garder vivante la mémoire de sa condition de mère palestinienne.

11 juillet 2025

Le regard de l'aigle

Le regard d'un homme peut ambitionner d'atteindre celui de l'aigle. (Ou comment désarmer les colères sans les mépriser)

« Celui qui s'élève voit plus large - non pour dominer, mais pour mieux comprendre. »

Un jour, un ami m'a posé cette question, presque à voix basse :

« Comment fais-tu pour rester calme face aux agressions verbales ? »

Je lui ai souri. Puis je lui ai confié mon petit secret.

Quand je suis face à un interlocuteur agité, nous sommes physiquement au même niveau. Mais en moi, une mécanique se met immédiatement en mouvement. Je monte pour prendre un peu de hauteur. Mentalement, discrètement, je m'élève d'un étage. Je le vois toujours, je l'écoute - mais en plus petit. Je ne suis plus exactement à la même hauteur que lui.

Et s'il crie davantage, s'il s'emporte, alors je grimpe encore : un deuxième étage, parfois un troisième. Je me vois comme un homme en élévation constante, où plus je monte, plus mon regard s'élargit, et plus mon vocabulaire devient calme, fluide, détaché. Ce n'est pas de l'indifférence. C'est un effort pour rester libre en gagnant de la hauteur. Libre de ne pas répondre à la colère par la colère, puisqu'on n'est plus au même niveau.

Plus tard, à l'âge adulte, cette méthode a grandi avec moi. Je l'ai éprouvée ailleurs : face aux injustices, aux tumultes de l'actualité, aux passions collectives, aux colères qui embrasent les foules ou les réseaux sociaux.

Et un jour, sans même y penser, je ne suis plus monté d'un étage -j'ai pris mon propre envol.

Je me suis glissé dans le corps de mon emblème intérieur : l'aigle, roi du ciel. L'aigle, cet oiseau capable de s'élever au-dessus des nuages, de fixer le soleil sans ciller, symbole à la fois céleste et solaire dans tant de cultures.

Dans l'Antiquité, il était l'animal de Zeus ; Napoléon lui-même, lors de son retour de l'île d'Elbe, l'invoquait dès son débarquement au Golfe de Juan : « L'aigle volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. »

Et j'ai volé.

De sommet en sommet. Au-dessus des immeubles, des drapeaux, des slogans, des foules pressées. J'ai vu l'agitation humaine se réduire, les disputes paraître minuscules, les guerres devenir des cicatrices sur la peau d'une terre fatiguée.

Et là-haut, j'ai senti un autre vent. Un vent plus pur. Car à haute altitude, l'air n'est plus chargé de poussières, ni de rumeurs, ni de colère. Il ne soulève ni boue, ni déchets, ni haine. Il ne charrie pas les passions basses du sol. Il passe, léger, limpide, presque sage.

Et j'ai compris que l'écrivain, lui aussi, doit respirer ce vent-là.

Un écrivain, un poète ou un historien ne doit jamais rester prisonnier de l'attraction terrestre. Il peut vivre parmi les hommes - mais sa pensée doit s'élever. Il peut écrire sur des sujets ordinaires - mais depuis le premier, le deuxième ou le troisième étage. Et quand le sujet est grave, brûlant, universel, il doit alors se hisser au niveau de son rôle et se mettre dans la peau d'un aigle, prendre la hauteur des cimes, voir au-delà des apparences et des colères passagères.

Car vu d'en haut, on n'écrase plus personne : on les comprend. On ne se venge plus : on éclaire. On ne réagit plus : on crée. On n'attaque plus : on élève. Et plus les mots prennent de l'altitude, plus ils deviennent sobres, justes, essentiels — comme la voix du vent dans les hauteur, où ne subsiste que l'essentiel : la clarté, la paix, et cette force tranquille qui font que même un aigle en silence peut apaiser une tempête.

12 juillet 2025

Le regard du réfugié

Quand les yeux ne devraient refléter que l'innocence, mais apprennent à pleurer le monde

Il y a, quelque part dans les ruines d'un quartier éventré, des yeux qui vous regardent. Ce sont ceux d'un enfant. Il ne crie pas. Il ne demande rien. Il regarde. Et ce regard est plus bouleversant que toutes les paroles. Il n'a que dix ans, parfois moins, mais dans ses yeux brûlent cent ans de guerre.

Ce regard-là a vu ce qu'aucun enfant ne devrait voir. Les murs qui tremblent, la poussière qui efface le ciel, les cris dans la nuit, les parents qui ne se réveillent plus. Il a vu les écoles éventrées, les jouets calcinés, les rêves étouffés dans les gravats. Il a appris trop tôt à ne pas poser de questions, à reconnaître le sifflement d'un drone, le bruit d'un missile, le silence terrible qui précède l'explosion.

Dans ses yeux, il n'y a pas seulement la peur. Il y a aussi la mémoire. Une mémoire sans mots, tissée de sensations, de visages disparus, d'odeurs de sang mêlées à la poussière. Ce regard porte en lui tout un peuple, toute une histoire, toute une douleur.

Il y a des regards qui attendent. Celui de l'enfant palestinien, lui, n'attend plus. Il sait. Il sait que l'école ne reprendra peut-être pas. Que l'eau manquera demain. Que le cousin ne reviendra pas. Il sait que les adultes ont failli, que le monde regarde sans vraiment voir.

Mais ce regard n'est pas vide. Il est plein. Plein de vie contrainte, de dignité silencieuse, de résilience sauvage. Il n'a pas renoncé à l'humanité, même si l'humanité semble l'avoir abandonné. Il joue encore parfois, au milieu des ruines. Il rit, même. Un rire étrange, troué, où l'on sent que l'oubli est impossible. Un rire qui n'efface rien, mais qui résiste.

Et lorsque ce regard vous fixe, quelque chose vacille en vous. Ce n'est pas seulement un enfant que vous voyez. C'est une question muette : qu'avez-vous fait de notre monde ?

Il vous regarde sans haine, mais sans illusion. Il ne veut pas votre pitié. Il veut la paix. Il veut un matin sans sirène, une nuit sans fracas. Il veut qu'on lui rende le droit de rêver.

Dans les regards d'enfants, normalement, il y a des reflets de cerfs-volants, des horizons ouverts, des lumières d'avenir. Dans ceux de Gaza, il y a des funérailles, des attentes interminables, et le ciel menaçant. Et pourtant, ce sont encore des regards d'enfants. Fragiles, beaux, déchirants.

Un jour viendra peut-être où ces enfants n'auront plus à regarder le monde à travers les barbelés et les cendres. Où leurs yeux retrouveront ce pour quoi ils sont faits : la lumière, la confiance, l'espoir.

Mais pour cela, il faut que le monde ose les regarder en face. Non pas en détour d'écran ou en statistique glacée. Mais vraiment. De regard à regard. D'âme à âme

Le regard de l'innocent injustement condamné

Quand l'humanité vacille dans les yeux de l'oublié

Il est un regard que l'on croise rarement, un regard que peu veulent soutenir : celui d'un homme enfermé pour un crime qu'il n'a pas commis. Ce regard-là ne cherche ni la pitié, ni la haine ; il cherche seulement à exister, à dire ce que les mots ne peuvent plus exprimer. C'est un regard chargé de silence, de nuit, de solitude. Il traverse les barreaux comme on jette une bouteille à la mer. Il supplie qu'on le voie, qu'on l'entende, qu'on le croie.

Ce regard, autrefois plein de vie, de projets, de confiance en l'avenir, s'est lentement terni. Il a appris à ne plus espérer trop fort, à ne plus attendre trop vite. On y lit l'incrédulité des premiers jours – cette sidération brutale face à l'injustice. Puis la lente corrosion de l'âme. La peur de l'oubli. La rage rentrée, l'incompréhension, le sentiment d'impuissance face à une mécanique judiciaire devenue sourde. Ce regard a traversé des tempêtes intérieures. Il ne s'éteint pas : il brûle en silence.

C'est un regard qui ne cesse d'interroger. Non seulement la société, mais chacun d'entre nous. Comment a-t-on pu se tromper ? Comment l'innocence a-t-elle pu être si facilement écrasée sous le poids d'un dossier, d'un préjugé, d'un moment d'inattention collective ? Et surtout : comment peut-on continuer à détourner les yeux, une fois qu'on l'a croisé ?

Dans les couloirs d'une prison, ce regard devient une anomalie. Là où la culpabilité se lit souvent dans les traits, où la rédemption est un chemin semé de remords, lui n'a rien à confesser. Il porte pourtant le poids de la faute, mais ce n'est pas la sienne. C'est celle d'un système, d'une société, de nous tous, parfois. Ce regard est le miroir de notre faillibilité.

Mais il n'est pas que douleur. Il est aussi résistance. Car dans ce regard subsiste quelque chose d'invincible : une foi, infime mais tenace, que la vérité finira par surgir. Une étincelle d'humanité, intacte malgré tout.

C'est là que réside sa puissance. Dans ce refus obstiné de céder à la haine. Dans cette dignité muette qui force le respect.

Le regard d'un détenu injustement condamné est un cri silencieux, une prière laïque, une mise en demeure morale. Il oblige à voir ce qu'on préférerait ignorer : que la justice peut faillir, que l'innocence peut être sacrifiée, que la vérité ne triomphe pas toujours. Il invite à la vigilance, à la compassion, à l'engagement.

Et lorsque, par miracle, la lumière revient – lorsqu'un procès est révisé, lorsqu'un jugement est cassé, lorsqu'un homme retrouve la liberté après des années d'enfermement – alors ce regard change. Il s'ouvre. Il vacille. Il redevient humain. Mais il garde au fond de lui une ombre, indélébile. Car même la liberté ne rend pas le temps volé. Ce regard ne sera plus jamais le même.Peut-être devrions-nous tous, un jour, nous arrêter et le contempler. Pas pour le juger. Pas pour compatir. Mais pour nous souvenir de ce que nous devons défendre : la justice, dans ce qu'elle a de plus exigeant, de plus fragile, de plus profondément humain.

Le regard de l'émigré

sur son jour de départ

Il y a des départs qui ne s'oublient pas.
Certains laissent derrière eux des maisons, d'autres des mères, d'autres encore des terres entières.

Mais celui de l'émigré contient tout cela à la fois.

Je revois encore le quai, la valise de toile, les adieux retenus, le silence des pères et les larmes discrètes des mères.

Je revois le train s'ébranler lentement, emportant un jeune homme qui croyait partir pour quelques années, et qui, sans le savoir, quittait un monde entier.

Le regard de l'émigré est un pont entre deux rives.

Il porte dans un même souffle la nostalgie du passé et la promesse de l'avenir.

Il apprend à sourire sans trop parler, à se fondre sans se perdre, à aimer deux patries sans trahir aucune.

Avec le temps, il comprend que l'exil n'est pas seulement un lieu, mais une condition.

Qu'on ne revient jamais vraiment : on revient autrement.

Et qu'entre le départ et le retour, il y a toute une vie — faite de chemins, d'efforts, de fidélités silencieuses.

Un jour, au détour d'un voyage, il revoit un train semblable à celui de son enfance.

Le même sifflement, la même fumée.

Et soudain, il sent qu'il n'a jamais cessé d'être ce jeune homme du quai,

celui qui partait, les yeux pleins d'espoir, vers une promesse de lumière.

Le regard du détenu

du fond de sa cellule

Les murs sont épais, mais le silence l'est davantage.

Dans la cellule étroite, le détenu apprend à écouter son propre souffle comme un chant de résistance.

Chaque jour ressemble à l'autre, mais il a décidé que son esprit, lui, resterait libre.

Au début, il comptait les heures.

Puis il a cessé : il a compris que le temps appartient à ceux qui l'habitent.

Il lit, il pense, il écrit parfois sur le mur une phrase, un souvenir, une prière.

Car on peut priver un homme de lumière, mais non de pensée.

Le vrai supplice n'est pas la solitude : c'est l'injustice.

Mais de cette injustice naît une force étrange, une clarté intérieure qui éclaire même les ténèbres.

Un jour, quand on ouvrira la porte, on découvrira que celui qu'on croyait brisé s'est, en vérité, fortifié.

Il sortira, le front haut, parce qu'il aura compris une chose simple :

on peut enfermer un corps, pas une conscience.

Le regard de l'orphelin

Il y a dans le regard de l'orphelin une lumière singulière : un mélange d'absence et de maturité précoce.

Ce regard qui cherche un visage dans le vide, une voix dans le silence, un geste qui ne viendra plus.

L'orphelin apprend très tôt que le monde ne s'explique pas, il se traverse.

Que la tendresse ne se réclame pas, elle se devine.

Que l'amour ne meurt pas, il change seulement de demeure.

Dans les cours d'école, il rit avec les autres, mais son rire a toujours une ombre.

Dans ses nuits, il dialogue avec l'invisible, il parle à celui ou celle qui n'est plus, avec cette certitude étrange qu'on ne perd jamais vraiment ceux qu'on aime, on les porte autrement — à l'intérieur.

Plus tard, devenu homme, il découvre que cette absence est devenue sa force.

Elle l'a rendu attentif à la douleur des autres, sensible à la fragilité du monde.

L'orphelin ne cherche pas à combler le vide, il apprend à l'habiter, à en faire une source de douceur et de compréhension.

Car celui qui a connu le manque sait reconnaître le besoin.

Et celui qui a vu s'éteindre un regard sait combien il est précieux d'en allumer un autre.

Le regard de l'enfant de Palestine

Sous les décombres, parmi les pierres noircies, un enfant cherche encore le ciel. Ses yeux, agrandis par la peur, reflètent un monde qu'il ne comprend pas : des maisons sans toits, des visages sans sourires, des jouets sans bras.Il a grandi au milieu des sirènes et des éclats, habitué à compter les jours entre deux bombardements.

Mais dans ce chaos, il garde quelque chose d'invincible : un éclat de lumière dans la pupille, ce regard qui dit à la terre : Je suis encore là.

Quand il ramasse une pierre, ce n'est pas pour la lancer, mais pour la replacer — pour reconstruire, ne serait-ce qu'un mur, un souvenir, un espoir.

Car les enfants de Palestine ont appris à bâtir avec la poussière et à rêver avec les ruines.

Le monde les regarde avec pitié, mais eux nous regardent avec courage.

Dans leurs yeux brille déjà la promesse d'un lendemain que rien ne pourra effacer.

Le regard du peuple debout

Et Gaza revint à la vie.
Ils reviennent, un à un, vers leurs maisons réduites en poussière.

Chaque pierre, chaque ombre, chaque vestige redevient mémoire.

Gaza renaît dans leurs pas, dans leurs larmes, dans leurs chants.

Et le monde découvre que la dignité d'un peuple est plus forte que toutes les armes.

Dès les premières heures du cessez-le-feu, des foules entières se sont mises en marche.

Hommes, femmes, enfants, vieillards... Tous avançaient en silence, les uns serrant contre eux une clé, les autres une photo, un jouet, une poignée de terre.

Rien ne peut décrire cette marée humaine, lente, dense, continue — cette foi tranquille qui défie la mort.

Le retour vers Gaza n'est pas seulement un retour à la terre : c'est une victoire de l'esprit sur la peur, du courage sur la destruction.

Car il vient un moment où même les ruines se redressent, et où la poussière, elle aussi, retrouve son nom.

Le regard du rêveur

La nuit, le rêveur marche entre les siècles.
Dans son sommeil, il entend les voix des anciens, les murmures des maîtres, les échos des prophètes et des poètes.

Il dialogue avec Youssef Seddik comme avec Socrate, interrogeant le passé pour y puiser la lumière du futur.

Ce n'est pas un rêve d'évasion, mais un rêve d'élévation.

Le rêveur cherche dans le brouillard des temps la part intacte de l'homme : celle qui croit encore au savoir, à la bonté, à la transmission.

Dans son songe, les civilisations ne s'affrontent pas, elles se répondent.

Les temples, les églises, les mosquées se rejoignent sous une même voûte d'espérance.

Le rêveur voit la Tunisie antique et moderne se tendre la main, et comprend que vingt-cinq siècles de sagesse dorment sous nos pas, attendant qu'on les réveille.

À son réveil, il note ces visions tremblantes sur un carnet : une promesse à lui-même, une promesse à ses étudiants, qu'un jour viendra où la connaissance triomphera de la peur, et où la flamme du verbe reprendra sa place au cœur des hommes.

Le regard fugace

Ce regard qui nous traverse comme une brise légère, juste un instant, un clin d'œil de l'univers. Ce regard que l'on échange dans un train bondé, dans une gare animée, ou dans une rue que l'on arpente sans y prêter attention. Un échange silencieux, une fraction de seconde d'humanité partagée, où deux âmes se croisent sans jamais vraiment se rencontrer, mais où l'on sent pourtant que quelque chose, de furtif, de précieux, vient d'être capté.

Dans la salle des pas perdus d'une grande gare, ou d'un aéroport il y a autant de regards que de voyageurs. Certains glissent comme l'eau sur une pierre, d'autres laissent une empreinte. Et puis, il y a ces regards qui marquent, qui s'inscrivent dans nos pensées, qui viennent hanter nos rêveries.Imaginons deux personnes qui se croisent, une étincelle dans l'air, un frisson qui parcourt deux corps. Un regard, juste un, et tout peut basculer. Dans cette fraction de seconde, le cœur s'emballe, une alchimie se crée, une connexion inexplicable. Peut-être que ces deux regards se rencontrent et se décroisent dans la même seconde. Peut-être même qu'ils se retournent en même temps, en quête de comprendre ce qui s'est joué dans cet instant. Une simple rencontre qui pourrait s'effacer dans l'indifférence du quotidien, mais qui, pour certains, prendra des allures de rêve. Un instant de bonheur partagé, suspendu, fugace, mais pourtant bouleversant.

Ce regard est le début de quelque chose, ou peut-être juste un souvenir éphémère. Chacun reprend sa route, l'un rêvant de l'autre, l'autre s'interrogeant sur la suite de cette rencontre. Le regard que l'on a croisé devient un mystère, une question sans réponse. Le lendemain, peut-être, on s'aventure à repasser par le même endroit, dans l'espoir secret de recroiser ce regard, de lui donner une chance de se transformer en quelque chose de plus.

C'est un regard qui laisse place à l'imaginaire, qui nourrit des rêves, des envies. Un coup de foudre sans bruit, sans promesse, mais qui habite l'âme. Le cœur bat plus fort, l'esprit s'agite, cherche à se rappeler le lieu, l'heure, le parfum, les détails qui peuvent donner une chance à l'aventure. Une quête effervescente, comme un appel du destin.

Dans cette fugacité du regard, dans cette rencontre brève et silencieuse, il y a toute la magie de l'inconnu, toute la beauté de l'aventure. Un regard échangé, aussi fugace soit-il, peut changer le cours d'une journée, d'une vie, comme un fil d'or tissé dans le tissu du hasard. Une invitation à voir autrement, à laisser l'âme s'aventurer là où les yeux ne font qu'effleurer l'invisible.



Le regard amoureux

Le regard amoureux est une flamme douce et discrète, une lumière qui vacille entre l'intensité du désir et la tendresse infinie. Il n'a besoin ni de mots ni de gestes pour se faire comprendre. Il parle une langue universelle, à la fois intime et mystérieuse, un dialogue muet où chaque battement de cils, chaque éclat d'iris transmet un message.

C'est un regard qui ne s'invente pas, qui ne se calcule pas. Il surgit spontanément, imprévisible, comme une onde qui traverse le cœur et atteint l'âme. Il naît dans le creux d'un instant, lorsque deux êtres se reconnaissent, même avant de s'être adressé la parole. Il dit ce que les lèvres n'osent murmurer.

Lorsque deux regards amoureux se croisent, le monde autour semble s'effacer. Plus de bruits, plus de foule, plus de temps. Il n'y a plus qu'eux, enfermés dans une bulle magique où chaque regard devient un pont, un fil tendu entre deux âmes. Elle le regarde, et ses yeux brillent d'une lueur douce, celle d'un bonheur qu'elle n'ose encore nommer

Lui, surpris, répond à cet éclat par un sourire esquissé au coin de ses lèvres, mais c'est dans ses yeux que tout s'exprime : une vulnérabilité inattendue, une tendresse qu'il est impatient de donner.

Elle : pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Lui : parce que je n'arrive pas à détacher mes yeux des tiens. Ils m'attirent, comme si je cherchais une réponse que toi seule peux m'offrir.

Elle baisse légèrement les yeux, joueuse, mais son regard revient, comme aimanté.

Elle : et quelle est cette question ?

Lui : est-ce que tu ressens ce que je ressens ?

Son regard devient plus profond, plus intense. Elle ne répond pas avec des mots, mais dans la lueur qui traverse ses pupilles, il devine la réponse. Un silence suffit pour sceller une promesse que leurs cœurs ont déjà prononcée.

Un regard amoureux est fait de contrastes. Il est à la fois furtif et éternel. Il peut durer une seconde et laisser une empreinte indélébile dans la mémoire. Il contient l'urgence du moment et la promesse de l'infini. Parfois, il est timide, hésitant, comme un frisson sur une peau nue. Parfois, il est brûlant, chargé de désir, une tempête contenue dans un écrin d'émotion. Mais toujours, il est sincère. Aucun regard amoureux ne ment ; il dévoile ce que même les mots peinent à exprimer.

Le regard amoureux est une énigme douce. Le saisir, c'est être attentif à ces micro-expressions qui illuminent un visage : un éclat dans l'iris, un plissement léger au coin des yeux, une dilatation presque imperceptible des pupilles. Ce sont des détails si subtils qu'ils échappent souvent à l'observateur distrait, mais pas à celui qui regarde avec son cœur. Interpréter ce regard, c'est entrer dans un dialogue silencieux où chaque échange est un aveu :

Quand il se pose doucement, il dit : « Je te protège. Je suis là. »

Quand il se prolonge, il murmure : « Je veux te comprendre, te découvrir, m'imprégner de tout ce que tu es. »

Quand il fuit pour mieux revenir, il avoue : « Tu me troubles. Tu m'intimides. »

Quand il s'attarde, il déclare enfin : « Je t'aime. »

Le regard amoureux n'a pas de règles. Il est unique à chaque couple, à chaque rencontre. Il est le reflet d'une alchimie secrète, celle qui transforme deux étrangers en complices, deux cœurs en un seul. Et même lorsque les mots viendront compléter ce dialogue silencieux, le regard restera leur langage le plus pur, leur promesse la plus authentique. Un regard amoureux, c'est l'éternité contenue dans un instant, l'amour révélé dans toute sa simplicité.

Le regard d'un jeune couple

sur leur premier enfant

Il est là. Fragile, minuscule, blotti dans un cocon de langes, et pourtant si immense dans ce qu'il représente. La jeune mère le regarde, le découvre, comme si elle effleurait un miracle du bout des yeux. Ses paupières sont encore lourdes de fatigue, mais son regard est plus éveillé que jamais. Un mélange de stupeur et de tendresse infinie.

Elle l'observe sans oser respirer, craignant que le moindre souffle puisse troubler la délicatesse de ce moment. Ses petits doigts se replient timidement, son torse se soulève à peine sous le poids de la vie qui commence. Lentement, presque malgré elle, elle tend la main tremblante et commence à compter ses doigts. Un, deux, trois... et soudain, une inquiétude diffuse s'insinue en elle. Et si quelque chose n'allait pas ? Ses yeux glissent fébrilement sur ces minuscules mains, puis sur ces pieds. Elle recompte, encore. Dix doigts, dix orteils. Tout est là. Pourtant, elle sent son cœur battre plus vite, comme si cette vérification silencieuse était la seule chose qui la rattachait à la réalité. Comment un être si minuscule peut-il déjà occuper autant d'espace dans son cœur, mais aussi dans ses peurs ?

Les visiteurs sont là, sourires aux lèvres, félicitations à la bouche. On prend des photos, on échange des banalités. Elle sourit, poliment, mais son esprit est ailleurs. Elle voudrait que la pièce se vide, que le silence revienne, que le monde se suspende.

Et puis enfin, la porte se referme. Le calme s'installe. Ils sont seuls.

Seuls... ou presque. Il est là aussi. Le père. Silencieux depuis tout à l'heure, comme effacé par la foule. Il s'approche doucement, s'assied près d'elle, et ensemble, ils regardent ce petit être. Ses yeux à lui sont fatigués, mais remplis d'un éclat nouveau.

Elle le sent hésiter, puis il tend la main. Ses doigts, plus grands, plus maladroits, effleurent à leur tour les petites mains du bébé. Un sourire discret traverse son visage.

— Tu crois qu'on devrait recompter ? chuchote-t-il avec un sourire mêlé de tendresse et d'appréhension.
Elle acquiesce dans un souffle. Alors, ensemble, ils comptent. Un, deux, trois... Jusqu'à dix. Dix doigts. Dix orteils. Ils échangent un regard complice, à la fois soulagé et émerveillé.

Ce geste simple, presque dérisoire, devient leur rituel silencieux. Comme s'ils cherchaient dans ces petits détails l'assurance que tout ira bien. Comme si, à deux, ils pouvaient dissiper les peurs invisibles.

Elle le prend alors dans ses bras, avec une douceur maladroite. Sa main tremble légèrement. Lui pose délicatement sa main sur son épaule, comme pour l'ancrer dans cet instant. Elle plonge son regard dans celui de leur enfant, même si ses yeux d'enfant sont encore embués. Là, dans ce face-à-face silencieux, un flot de souvenirs remonte.

Elle revoit son enfance, ses jeux insouciants dans le jardin de ses parents, les secrets chuchotés à sa poupée, les promesses murmurées dans le noir. Elle repense à ses rêves d'adolescente, ces désirs d'amour, de liberté, d'aventure. Puis, son mariage. Ce jour lumineux où elle a cru que le bonheur avait un visage définitif. Les rires, les promesses, les projets d'avenir.

Et aujourd'hui, cet avenir a un prénom. Il est là, contre elle. Ce bébé est la concrétisation de tous ces rêves lointains, et en même temps, il bouleverse tout. Rien ne sera plus jamais comme avant.

Elle contemple son visage. Elle recompte à nouveau ses petits doigts, ses orteils. Lui aussi s'attarde sur chaque détail, échangeant des regards avec elle, devinant à qui il ressemble. Un peu à elle, un peu à lui. Mais surtout à lui-même. Un être à part entière, avec sa propre histoire à écrire.

Des larmes montent, discrètes, sans tristesse. Des larmes d'émerveillement. Elle réalise qu'elle est à la fois responsable et spectatrice de cette vie. Qu'ils devront l'aimer sans l'étouffer, le guider sans le forcer. L'accompagner, tout simplement.

Elle murmure des mots qu'elle seule entend. Des promesses silencieuses : Je serai là. Je te protégerai. Je t'aimerai plus que tout. Lui, silencieux, pose simplement un baiser sur le front de son enfant, comme un serment muet.

Dans ce regard posé sur leur enfant, il y a tout. La tendresse, l'inquiétude, l'émerveillement, la peur. Mais surtout, il y a cet amour brut, instinctif, inconditionnel. Celui qui ne se dit pas, mais qui se ressent dans chaque frisson, chaque caresse, chaque battement de cœur.

Et alors qu'elle berce doucement ce petit être, avec lui à ses côtés, elle comprend que ce regard, ce tout premier regard, est le début d'un lien indestructible. Un fil invisible, tissé dans la chair et l'âme, qui les unira tous les trois pour toujours.

Le regard de l'immigré

à l'égard de son pays natal

On croit revenir au pays natal. Mais on revient à la recherche de ses souvenirs. Le pays, lui, continue de vivre sans nous. Ce que nous retrouvons, c'est la mémoire que nous avions emportée.

Je suis parti il y a plus de soixante ans. En quittant la Tunisie, je ne savais pas que l'on ne quitte jamais seulement un pays. On quitte une lumière, une manière de parler au monde, une façon d'habiter les rues comme si elles faisaient partie de nous.

Je revois encore les murs blanchis à la chaux, les odeurs du matin, les voix des cafés, les salutations qui prenaient le temps. Sans le savoir, ces instants sont devenus mon véritable pays.

La Tunisie ne m'a jamais quitté. Elle revient dans un parfum, dans une lumière inattendue, dans une vieille mélodie qui me reconnaît avant même que je ne la reconnaisse.

J'ai longtemps cru au retour. J'imaginais les ruelles, les maisons, les visages, comme si tout m'attendait. Mais le pays de la mémoire ne vieillit pas comme le pays réel.

Un jour, on revient.

Les maisons ont changé de visage. Les arbres ont grandi sans nous. Les voix se sont éloignées. Et certaines absences sont devenues définitives. Alors on comprend que l'on ne retrouve pas un pays. On rencontre le temps, chez les autres comme en soi.

Je ne suis plus l'homme qui est parti, et le pays n'est plus celui que j'ai quitté. Le retour n'est ni une joie ni une tristesse. C'est une émotion sans nom. Pourtant, il suffit parfois d'un parfum de jasmin, d'une voix familière ou d'une lumière sur un mur pour que tout revive. La mémoire ouvre alors une porte que le temps n'a jamais réussi à fermer.

J'ai souvent pensé à ceux qui n'ont jamais pu revenir. Peut-être n'en avaient-ils pas toujours besoin. Ce que nous aimons ne disparaît jamais tout à fait : cela continue de vivre en nous.

Il y a longtemps, j'avais écrit cette phrase : « Ceux qui ont deux racines feront l'arbre le plus fort. »

Aujourd'hui, je la comprends autrement. L'Europe m'a donné une autre manière de regarder le monde. La Tunisie m'a donné une mémoire pour ne jamais m'y perdre.

Je ne me suis pas divisé. Je me suis élargi.

Alors je ne cherche plus à revenir. Je marche simplement avec ce que je suis devenu.

On ne revient jamais au pays natal. On vient simplement vérifier que l'enfant que nous y avons laissé vit encore quelque part en nous. Et lorsqu'il nous appelle à travers un parfum, une lumière ou un silence, nous comprenons que le véritable retour n'a jamais été celui du voyage, mais celui du cœur.

28 juin 2026

Conclusion

Regarder autrement

Ainsi s'achève ce chemin parmi les regards, cette galerie silencieuse où chaque texte est un miroir tendu à l'âme. Que reste-t-il, une fois les mots déposés, les images évoquées, les émotions traversées ?

Peut-être une simple invitation : celle de regarder autrement.

Regarder non plus pour juger, posséder, traverser à la hâte, mais pour voir vraiment. Voir ce que l'on ne voit plus : le frémissement d'une vie derrière un visage fatigué, l'appel d'un enfant au milieu des ruines, la dignité d'un homme brisé à tort, la rigidité d'une autorité en quête d'équilibre, et enfin la splendeur fragile du monde dans son éclat quotidien.

Regarder, c'est déjà reconnaître. C'est tendre la main sans la bouger. C'est dire à l'autre, même sans mot : « Je te vois. Tu existes. Tu comptes. »

Dans un monde saturé de bruit, de vitesse, de violence parfois, réapprendre à poser le regard devient un acte de paix. Un acte de lucidité. Un acte d'amour.

Car au fond, ce ne sont pas les événements qui nous transforment, mais la façon dont nous les regardons.

Et s'il restait une leçon à tirer de ces pages, ce serait celle-ci :

Changer notre regard… pour que le monde, à son tour, change un peu.

Postface

Le livre se referme, comme se ferment les paupières après un long regard jeté sur la vie. Mais ce n'est pas une fin. C'est un passage. Un murmure confié au vent, pour qu'il l'emporte plus loin que mes pas — comme un souffle qui s'apaise, ou une main qui se pose doucement sur une épaule.

Vous qui avez feuilleté ces pages, vous êtes devenus, sans le savoir, les dépositaires d'un héritage sans biens, mais non sans valeur. Ce que je vous ai transmis, c'est une mémoire vivante. Celle d'un homme qui a vu, qui a aimé, qui s'est révolté, qui a douté, mais qui, jusqu'au bout, a cru en l'homme et en la lumière qui habite encore les mots.

Vous avez marché avec moi dans ces grottes de papier, franchi les seuils de mes souvenirs, écouté mes révoltes, mes silences, mes chants de tendresse. Ces textes sont nés à des époques différentes, dans des états d'âme variés, parfois dans la clarté du jour, parfois dans la fraîcheur des longues nuits solitaires. Mais tous ont été animés par une même flamme : celle de partager. Non pas pour convaincre, encore moins pour enseigner, mais pour offrir. Pour semer.

Dans les replis de ces grottes, il y avait mes émotions, mes espoirs, mes colères, mes tendresses. Mais il y avait surtout une main tendue vers vous — vous, mes enfants de sang ou d'esprit, vous, mes petits-enfants, ou mes lecteurs inconnus, nés d'une époque que je n'aurai pas connue. J'ai écrit pour ne pas me taire, mais surtout pour que vous puissiez, un jour, entendre ma voix, non pas comme un souvenir, mais comme un écho de votre propre humanité. Et à vous aussi, mes compatriotes distanciels, mes frères émigrés, mes compagnons d'exil — vous qui portez comme moi la mémoire et la distance —, ainsi qu'à vous, mes amis des réseaux sociaux, si divers et ô combien enrichissants : journalistes, écrivains, artistes, comédiens, enseignants, hommes et femmes de cœur et de grand talent... que ces mots soient aussi pour vous un signe de reconnaissance et de gratitude.

Écrire, à mon âge, ce n'est plus bâtir des monuments ; c'est semer des graines. Certaines germeront peut-être dans les sillons de vos pensées, d'autres dormiront encore longtemps sous la terre de l'oubli. Peu importe. Il fallait semer.

Je vous lègue ce que j'ai pu recueillir au fil des années : des fragments de lucidité, des instants d'émerveillement, quelques vérités fragiles, un peu de sagesse et beaucoup de questions. À vous, maintenant, d'en faire ce que bon vous semblera. Gardez ce qui vous parle, oubliez le reste. Chaque génération porte ses fardeaux, ses rêves, ses responsabilités. Mais elle n'avance jamais seule. Elle avance sur les épaules de celles qui l'ont précédée.

Si mes mots vous accompagnent ne serait-ce qu'un moment, s'ils vous aident à mieux voir, à mieux aimer, à mieux comprendre le monde et votre place en lui, alors ce livre aura trouvé sa juste place : celle d'un humble relais dans la grande course du vivant.

Avant de vous quitter, je veux simplement vous remercier. D'avoir marché avec moi. D'avoir prêté l'oreille. D'avoir été, en quelque sorte, le miroir silencieux de mon humanité. Et si un jour, quelque part, l'un de ces mots, lus dans la pénombre d'un soir, vous revient comme un écho, alors sachez qu'au fond d'une grotte, un homme vous aura reconnu, à travers le temps, comme un frère, une sœur, un ami invisible.

Je vous laisse cette lampe fragile. À vous de la protéger du vent, ou de l'allumer à votre tour pour éclairer d'autres chemins.



Khémaïs Gharbi

2 juillet 2025

Du même auteur

Voici la clef du monde arabe

Fenêtre sur la Belgique

Une parcelle de lumière

Liberté & solitude

Tenir bon, tenir tête, tenir son rang -
Ses « post-it » étaient son héritage

Dans l'œil du cyclone

Nos racines pour bagages tome I*

Nos racines pour bagages tome II*

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

Khémaïs Gharbi
Rue des égyptiens n°6 - 1050 Bruxelles
editions.memoires.dhommes@gmail.com

***©2026. Cet ouvrage n'est pas destiné à la vente, il sera cependant mis sur Google pour être accessible gratuitement à tous les lecteurs.**